

L'HIVER MINIMAL

LOUIS CASAQUE

L'HIVER MINIMAL

(souvenirs)

traduit de l'allemand
par Catherine Robineau
et Jérôme Loupié

à Catherine et Jérôme,
qui ont bien voulu traduire
en français ces
souvenirs

L. C. (fin décembre 1975).

PREMIÈRE PARTIE

À cette époque je ne buvais pas beaucoup, désirant conserver à mes gestes de la précision, à mes propos un peu de cohérence et de lucidité. À quoi bon remuer les lointains souvenirs, à quoi bon le passé, quand à l'heure de la vieillesse il revient tantôt comme un parfum, tantôt peuple les cauchemars ? Il y avait entre Roland et moi tout le poids de la vie, et je ne perds pas cette occasion de le rappeler. Mais sa manière méticuleuse de préparer un cocktail, sifflant entre ses dents un vieil air triste, la mèche de cheveux balayant son front, et nos disputes après qu'il avait bu un verre de trop, quand je faisais mine de sortir, que ses bras me retenaient accrochés aux pans de ma chemise, que son œil ivre me demandait de lui pardonner...

Les jours passaient avec lenteur, les directives, les informations se faisaient rares, celles-ci souvent obscures, celles-là inutilement répétitives tant que nous ne recevions pas le matériel qu'on nous promettait depuis des mois ; et, tandis que la jungle s'épaississait autour de notre cabane, nous goûtions les délices du repos. Puis cette retraite s'est achevée aussi magiquement qu'elle avait commencé : Roland disparut dans des circonstances mystérieuses, et je demeurai seul, attendant que le sort vienne me happer comme il avait fait pour mon ami.

À cette époque on me connaissait sous le nom de Benvenuto Balducci, mais en réalité je m'appelle Ludwig Kasack. Issu d'une famille pauvre, cultivée aussi, j'ai connu la faim sinon la haine, mais j'ai grandi avec toute la bonne volonté dont je suis capable entre des parents attentifs, jusqu'au jour où, parvenu à l'âge d'homme, je plongeai dans le monde, qu'il me fallait tout entier parcourir.

« Du calme, fis-je en me versant un grand verre de bourbon que je vidai d'un trait. – Chacun ses goûts ! » dit-il en riant ; que ses dents étaient blanches ! Il se prépara un cinquième cocktail.

Tandis que nous mettions à l'eau la pirogue chargée d'explosifs (que nous avions dû, faute de mieux, confectionner nous-mêmes), un bruit de crécelle tarauda le velours du silence, s'amplifiant. Bientôt l'ombre d'un hélicoptère jaillit de la rive tout près de nous et glissa sur les eaux brunes du rio, où elle s'immobilisa. La crainte nous saisit, car nous n'avions pas trop de temps pour gagner notre destination ; et il n'était pas question de serrer la rive, puisque les arbres, qui eussent du moins continué à nous cacher, plongeaient dans l'eau quantité de racines, dont l'enchevêtrement eût ralenti, voire empêché notre avance.

Manifestement, le pilote de l'engin, un appareil de reconnaissance de l'armée hondurienne, avait repéré notre campement. Comment ? D'abord persuadés que la cabane restait insoupçonnée de ces hauteurs, nous finîmes par comprendre que nous avions oublié de replier l'antenne de l'émetteur radio.

J'abattis donc l'hélicoptère, de quelques rafales de mitraillette concentrées sur le rotor. Sans nous occuper du pilote (s'il n'avait pas été tué net par une de mes balles, les crocodiles se chargeraient spontanément de lui), nous courûmes à la cabane, pour la vider de ce qu'elle pouvait contenir d'indices compromettants, car nous craignions que l'alerte n'eût été donnée, et, pour la même raison, mais aussi parce que l'intervention de l'hélicoptère n'avait fait qu'ajouter au retard dont une beuverie illusoirement roborative rendait Roland responsable, nous nous hâtâmes vers la pirogue.

Nous risquions de manquer une occasion d'agir unique, peut-être, avant longtemps. Poussant jusqu'aux limites de ses possibilités le moteur de notre embarcation, sur la partie du trajet que la prudence ne nous commandait pas d'effectuer à la rame, nous parvînmes à rattraper un peu de notre retard, et, sans que se fût présenté de nouvel obstacle, nous touchâmes au but à la nuit tombante, juste à temps pour voir la riche demeure de Don J... secouée par une explosion, sinon la plus formidable qu'il m'ait jamais été permis de contempler, d'une luxuriance et d'une efficacité en tout cas auxquelles n'eussent pas osé prétendre nos propres alchimies. Par quel miracle venait de s'accomplir sans notre initiative ce en vue de quoi nous croupissions depuis près de deux mois dans la jungle ? Je m'apprêtais à mesurer dans le regard de mon compagnon la perplexité qui devait se lire dans le mien, quand je m'aperçus qu'il n'était plus avec moi, tandis que, leurs silhouettes tranchant sur le ciel enflammé, leurs cris aigus sur le rauque grondement du brasier, un groupe d'hommes accourait dans ma direction. Des coups de feu retentirent, le feuillage d'un arbre à côté de moi fut haché par des balles qui m'étaient destinées. Je pris la fuite.

Quelque cinq cents mètres d'un terrain difficile me séparaient de la pirogue. L'obscurité pouvait m'aider à égarer mes poursuivants, mais gênait ma progression ; de même, la lampe-torche qui pendait à ma ceinture, si je m'en servais, les avantagerait plutôt que moi. Je tâchai d'emprunter le même chemin qu'à l'aller ; je savais cette partie de la forêt proche du fleuve receler des pièges naturels sous la forme de profonds trous d'eau complètement dissimulés par la végétation. Déjà j'entendais aboyer derrière moi les molosses de Don J... ; les boulettes de viande empoisonnée dont nous nous étions munis contre eux ne m'étaient guère utiles désormais.

Ma course me sembla durer une éternité. Enfin j'atteignis la pirogue. Je rompis l'amarre, mis le moteur en marche au moment précis où les chiens surgissaient sur le rivage. Je m'étais éloigné d'une vingtaine de mètres quand les hommes parurent à leur tour. Ils me tirèrent dessus. Allongé au fond de l'embarcation, le bois dur dont Roland l'avait faite me préserva de leurs balles.

Helmut n'était pas au rendez-vous. J'attendis une bonne heure avant que le bruit d'une voiture se fit entendre. Malgré le risque, mais non sans m'être débarrassé de mon armement, ne conservant qu'un pistolet glissé dans ma ceinture, sous ma chemise, je décidai de me montrer. Une espèce d'intuition m'avertissait que je n'avais pas affaire à mauvaise partie ; et en effet, grâce au signalement qu'on m'avait donné, je reconnus Helmut dans la personne du chauffeur, seul à bord. Les premiers

mots qu'il me dit, tandis que nous roulions à grande vitesse vers Tegucigalpa, furent pour m'apprendre que mon départ pour Monrovia était repoussé d'au moins deux semaines, mais il se déclara incapable de m'indiquer les motifs et l'origine de cette décision. Il m'interrogea brièvement sur les récents événements, ne répondit pas à mes nouvelles questions, se contentant de me rappeler qu'un certain Marcel me prendrait en charge à Tegucigalpa. Nous y arrivions. Il me déposa devant un café, et s'en alla.

J'entrai. Un petit homme chauve, les oreilles collées haut sur une tête cartilagineuse que la moindre pression du pouce semblait pouvoir creuser durablement, me signifia, du fond de la salle, de venir m'asseoir à sa table.

« Marcel ?

– C'est moi. Vous n'êtes pas en avance. »

Malgré l'heure tardive, je commandai un café. Comme je me tournais ensuite vers Marcel, lui, me désignant silencieusement un homme assis derrière moi et plongé dans la lecture d'un journal local, éluda les questions amassées sur mes lèvres ; je détaillai cette nouvelle source de mystère, habillée d'un complet de toile sombre et chaussée de croco, le visage masqué moins par le journal que par un pilier recouvert de petits miroirs rectangulaires. Marcel demeurait muet.

Mon café bu, nous sortîmes. Marcel me dit que je logerais pour cette nuit dans un hôtel dont le patron était « un ami ; vous y serez plus en sécurité que dans l'appartement de Roland ». L'hôtel n'était pas bien loin. Nous y allâmes ensemble. Je m'inscrivis sous un faux nom, par habitude plus que par nécessité. Marcel me quitta, après m'avoir fixé rendez-vous pour le lendemain, dans une maroquinerie.

Ma chambre était au deuxième étage. Autant utiliser l'ascenseur. Il faisait assez sombre dans le couloir et j'attendis longtemps la cabine. Un double rectangle de lumière jaune coula enfin du plafond jusqu'à mes genoux. Derrière les portes vitrées apparut le liftier, pelotonné dans un coin, manifestement abruti par tout ce qu'il y avait d'alcools durs dans le pays. Le grincement de la grille le tira de sa somnolence, et nous commençâmes à monter lentement. Je n'avais pas pris garde qu'un homme était entré derrière moi dans la cabine.

L'ascenseur devait dater de la fin du siècle dernier et approcher de la retraite définitive. À chaque secousse la lumière du plafonnier faiblissait davantage. Pour finir on n'y voyait quasiment plus rien, le premier étage passa dans un craquement. C'est seulement alors que je distinguai, luisant sur le plancher, une paire de chaussures en croco.

L'homme du café me tournait le dos. Sans perdre de temps à me demander si ses intentions étaient hostiles, je me préparai à bondir sur le palier dès l'arrêt de la cabine. Ce que je fis, tandis que l'homme restait à l'intérieur. L'ascenseur se remit en branle. J'avais dû me tromper.

Après avoir pris possession de ma chambre, je redescendis à la réception, où je demandai à téléphoner. Je comptais appeler Helmut pour m'assurer que c'était bien lui qui m'avait trouvé sur la route et que je n'étais pas tombé dans un piège. J'indiquai à l'opérateur le numéro qu'on m'avait

donné. La ligne était occupée. Tout en renouvelant ma demande, je déchiffrai sur le registre de l'hôtel, ouvert derrière le comptoir, cette inscription : *Tranchant 12*. À cause, peut-être, de ce nom français, je pensai à l'homme de l'ascenseur et me proposai d'aller vérifier mon intuition. Une sorte de crainte m'en dissuada.

Cette fois, l'opérateur n'obtenait pas de réponse. Je replaçai l'écouteur sur son support et sortis prendre l'air.

À peine eus-je fait quelques pas dans la rue, qu'une longue et sombre voiture se colla contre le trottoir à côté de moi ; la portière s'ouvrit ; la menace d'un revolver, deux paires de bras qui viennent très vite, je perds l'équilibre, un coup sur la nuque, et un trou noir.

Quand je revins à moi, j'eus d'abord conscience d'une odeur de cigare. Je voulus porter ma main à ma nuque douloureuse, et m'aperçus qu'on m'avait lié les poignets. Sur la banquette avant, le chauffeur et un autre homme me tournaient le dos. À côté de moi, un troisième me tenait en respect, revolver au poing. L'obscurité enfumée m'empêchait de distinguer ses traits. Parfois, quand il tirait une bouffée de son cigare, je pouvais voir le bout de ses doigts et de son nez. Le bruit du moteur semblait si lointain, les sièges étaient si moelleux, qu'il fallait ce chatouillement au ventre pour savoir que l'automobile roulait vite.

Un quart d'heure passa, ou davantage. Subitement, quelqu'un cria, la voiture fit une embardée, je reçus un coup violent en pleine poitrine, un autre à l'épaule, et me sentis précipité au dehors, les oreilles déchirées par un fracas terrible. Je ne recouvrai ma respiration qu'au bout de longues secondes, me dressai tant bien que mal sur mes jambes ; j'étais indemne. Plus rien ni personne ne bougeait dans la voiture. En un instant, elle ne fut plus qu'un tourbillon de flammes.

Levant les yeux, j'aperçus la cause probable de l'accident. Un piéton se tenait sur le bord de la route, un Indien, les yeux pleins d'effroi, immobile, muet. En cherchant à l'éviter, le chauffeur avait lancé son véhicule dans la bananeraie en contrebas.

L'Indien trancha mes liens, et, quand il m'eut dit où nous étions, je repris le chemin de Tegucigalpa.

J'y arrivai au matin, fourbu, les tempes bourdonnantes, sans avoir rencontré personne en route, pas une voiture pour me prendre à son bord. Je finis par retrouver l'hôtel, dormis trois heures, la main refermée sur la crosse de mon pistolet, ma porte barricadée à l'aide d'une chaise métallique dont la chute m'eût aussitôt alerté. Puis, après un copieux petit déjeuner, je me fis conduire en taxi au rendez-vous, m'assurant constamment que je n'étais pas suivi.

Je priai le chauffeur de me déposer au coin de l'avenue, entrai dans l'immeuble qui l'occupait, grimpai sur la terrasse et, de là, surveillai les alentours. J'étais en avance d'une demi-heure. Bientôt Marcel apparut, débouchant d'une rue adjacente ; même à cette distance, il avait l'air de se tenir sur

ses gardes. Je vis une Chevrolet s'approcher de lui et rouler quelques secondes à sa hauteur. Elle le dépassa, et disparut dans le trafic. Marcel entra dans la maroquinerie.

Je descendis, coiffai une perruque achetée en route, et traversai l'avenue. Puis, à grandes enjambées, je commençai à contourner le pâté de maisons, dans l'espoir qu'une cour intérieure communiquant avec un autre immeuble me permettrait d'accéder à la maroquinerie par derrière.

J'ignore encore si la disposition des lieux se prêtait à ce projet. Je venais de m'engager dans la première rue parallèle à l'avenue, quand soudain j'aperçus, roulant vers moi, la Chevrolet. Certain de l'efficacité de mon déguisement, je l'attendis calmement. Elle passa sans ralentir. Ses occupants, deux espèces de brutes à moustache, m'étaient inconnus. Je continuai mon chemin, mais, un peu plus loin, je ne sais pourquoi je me retournai : la voiture avait fait demi-tour.

Je me serais inquiété si elle ne m'avait lancé des appels de phare. Sans hésiter, je fis front. Trois brèves et deux longues, c'était l'indicatif de Roland. Quand je fus monté, immédiatement l'homme assis à côté du chauffeur m'apprit que Roland avait trahi, qu'il avait été interrogé et exécuté. Au dernier moment on avait dû, soupçonnant ses véritables desseins, décommander l'attentat contre Don J... et envoyer des hommes à notre rencontre. Retardés, ils n'avaient pu nous accueillir, et, en battant la jungle à notre recherche, ils étaient tombés sur Roland qui tentait de rejoindre l'autre camp. Ils avaient obéi aux ordres et l'avaient ramené.

Je ne crus pas une seconde cette fable. Certes, je pouvais imputer à notre vieille amitié la générosité qu'avait montrée Roland en ne me trouant pas la peau, comme un traître eût été censé le faire. Mais pourquoi cette explosion, et comment ces gens partis à notre rencontre avaient-ils réussi à échapper aux gardes du corps de Don J... ?

Je demandai à mon interlocuteur s'il savait qui avait fait sauter la maison. Il me répondit que non. Je lui racontai mon enlèvement. Il m'écouta avec attention, mais déplora que je ne fusse pas en mesure de lui décrire mes ravisseurs.

Je lui rappelai mon rendez-vous avec Marcel. « Annulé », dit-il seulement. « Marcel ou le rendez-vous ? » Il eut un bref ricanement. J'allais lui demander encore qui était l'homme aux chaussures en croco, quand la voiture s'arrêta devant un bâtiment récent, d'une dizaine d'étages. L'homme me tendit un trousseau de clés et de faux papiers au nom d'Ettore Rossi. La photographie datait un peu, et je m'attardai une seconde à considérer quel séduisant jeune homme j'avais été. « On vous a loué un appartement dans cet immeuble, le 1001 ; téléphone et confort moderne. Reposez-vous. On vous recontactera le moment venu.

– Combien de temps vais-je rester là ?

– Deux mois.

– Et le Libéria ?

– Vous ne partez plus. On a davantage besoin de vous ici. »

Un rapide salut, et je me retrouvai sur le trottoir. La voiture s'éloigna.

Ma décision était prise : dès le lendemain, j'irais perquisitionner chez Roland.

II

L'appartement qu'on m'avait attribué me convenait d'autant mieux que, situé au dernier étage de l'immeuble, il y régnait un tel silence qu'on se serait cru plutôt au cœur de la jungle, encore que celle-ci n'offre pas vraiment le calme qu'on pourrait en attendre, et que, si, hormis des chants d'oiseaux et les cris de diverses bêtes inoffensives pour nous, généralement aucun autre bruit, s'insinuant dans cette trame ordinaire, ne vient frapper notre oreille, ce silence relatif semble constamment chargé de menaces et nourrisse l'anxiété au lieu de favoriser le repos, tant il n'est, en définitive, qu'un faux silence, un ronflement sourd et continu, produit par des millions d'animaux, invisibles pour la plupart (et, ceux que l'œil isole, l'esprit ne peut les rapporter au tout, ni reconnaître en chacun d'eux un atome, un exécutant à part entière de cette symphonie), une respiration de la vie à ses différents degrés d'accomplissement, si bien que, la reproduisant, plus fidèlement même qu'on n'inclinerait à le penser, les ventilateurs qui fonctionnaient à peu près en permanence dans l'appartement ajoutaient à la ressemblance que j'ai dite, avec cette divergence toutefois que, pouvant constater immédiatement l'origine d'un phénomène que je contrôlais du reste à mon gré par des interrupteurs, je me félicitais de ce que l'évocation ne comportât pas, des caractères de la chose évoquée, ceux qui eussent corrompu cette ataraxie. Par la baie vitrée donnant sur l'avenue, je me plaisais à considérer le flot des véhicules, mouvement qui, de ces hauteurs, paraissait aussi séculaire qu'inexorable, nié en somme par la double condition de cette régularité et de cette continuité, et dans laquelle on croyait saisir la raison de son génial silence. Mais quand j'ouvrais la fenêtre, et que le bruit du trafic, atténué par la distance, m'atteignait, chaque véhicule semblait soudain s'animer au sein d'une histoire qui n'était plus cette reptation intemporelle, mais résultait seulement d'une pluralité de mouvements individuels.

Dans l'entrée avait été fixé un miroir dans lequel je pouvais me voir des pieds à la tête. Je n'ai guère le goût qu'ont certaines personnes de contempler leur image restituée à l'envers. Je me souviens pourtant de m'être arrêté une fois devant ce miroir. C'était le jour de mon installation, comme je venais de faire le tour de l'appartement. À la vérité, je ne me voyais pas ; j'avais collé mon front contre la glace, fermé les yeux, et je demeurai là plusieurs minutes, les bras ballants, les pieds écartés, leur face externe tournée vers le sol, dans cette attitude que j'aime à prendre parfois, quand je suis seul. Puis j'ouvris les yeux et, avant de me détacher du miroir, murmurai : « Edmond ! » Après quoi j'éprouvai une curieuse sensation de chaleur et allai me doucher d'eau froide.

Je ne m'étonnai pas de trouver dans la penderie des costumes à ma taille, dans l'armoire des chemises neuves, encore protégées par leur emballage de cellophane ; d'autres avaient été portées. Il y avait de la vaisselle sale dans l'évier, un fond de café tiède dans une cafetière. De toute évidence,

l'homme à qui je succédais dans cet appartement – sans doute un membre de l'organisation – venait juste de le quitter (ce qui expliquait qu'on m'eût logé, le premier soir, à l'hôtel). Provisoirement peut-être ; mais ça ne me gênait pas d'habiter chez un autre, du moment qu'il ne me le faisait pas sentir par sa présence ou par des traces trop personnelles. Or j'eus beau fouiller placards et tiroirs, je ne trouvai rien pour me renseigner ni sur le caractère, ni sur les mœurs, ni même sur le nom du précédent occupant. La boîte à lettres portait seulement un fragment tenace, mais vierge, d'étiquette.

Je sortis téléphoner, l'appareil qu'on avait mis à ma disposition pouvant être branché sur une table d'écoute. À nouveau je demandai le numéro d'Helmut ; j'obtins rapidement la communication. Une voix féminine me dit qu'Helmut était en voyage. J'appelai ensuite le service des renseignements et me fis indiquer l'adresse correspondant au numéro. Une heure plus tard, après avoir, par précaution, changé trois ou quatre fois de bus, j'arrivai à destination.

Une femme vint m'ouvrir. De visage, elle ressemblait vaguement à ma mère – menton saillant, front bas, lèvres épaisses. Je me présentai : j'étais l'homme qui avait téléphoné. Je crus qu'elle allait se fâcher. Helmut ne rentrerait que la semaine prochaine. Je dis que j'étais de ses amis, et, comme elle s'étonnait qu'il ne lui eût jamais parlé de moi, donnai d'autres de mes noms d'emprunt, ce qui ne fit qu'accroître sa méfiance. Enfin j'entrai de force ; pistolet au poing, je poussai la jeune femme à reculons dans le corridor, jusqu'au salon, que je commençai à explorer, sans cesser de la tenir en joue. Sur une table étaient posées diverses photographies, dont une que je remarquai tout de suite, et qui montrait un couple de skieurs.

« Qui est l'homme photographié avec vous ?

– Mais... Helmut, naturellement !

– De quand date le cliché ?

– De l'année dernière. »

Où l'épreuve ne ressemblait pas à l'original, ou ce n'était pas à l'original que j'avais eu affaire. Je demandai à voir d'autres photos. Sur aucune de celles qu'elle me tendit je ne pus reconnaître l'homme de la veille. Voyant mon désappointement, cela déterminait peut-être la jeune femme, autant que sa curiosité en éveil, à davantage d'amabilité, et, sans transition, elle m'offrit de boire avec elle du pulque.

Je bus peu, et gardai le silence.

Quant à Helmut, il ne revit jamais son épouse. Au soir, elle fut priée par téléphone de se rendre à la morgue, pour reconnaître le corps, qu'on avait trouvé poignardé dans les toilettes d'un café. Je l'accompagnai ; c'était bien l'homme des photos, et personne d'autre. Comme la police n'avait pu mettre la main sur son portefeuille (ce qui avait retardé l'identification), elle conclut sans hésiter au mobile du vol. Une vague piste, ouverte par les indications d'un serveur, et suivie avec moins que rien d'énergie, la mena en quelques heures jusqu'à un pauvre type qui tirait toutes ses ressources de la cueillette et de la vente de champignons hallucinogènes, qui n'avoua jamais, et qu'on n'interrogea que le temps de préparer son exécution. Pour moi, ma conviction était acquise, et je redoublai de prudence.

Je passai la nuit auprès de l'épouse éplorée, transpirai avec elle à l'enterrement, le lendemain matin, et m'offris, dans un bar moderne, une décevante glace à la banane.

La concierge de l'immeuble ne paraissait pas très sûre de m'avoir déjà vu en compagnie de Roland. Du moins refusait-elle de me laisser monter. J'allai donc acheter au bazar du quartier un coffret de diapositives « Paysages de l'Europe », un projecteur, un fauteuil à bascule, des disques et un électrophone, et forçai l'employé à me suivre jusqu'au morne séjour de la bonne femme. Je la fis asseoir dans le fauteuil et intimai d'un signe de tête à l'indigène debout derrière les appareils l'ordre de commencer la projection. Puis je m'éclipsai. La concierge, amadouée, ne quittait pas des yeux le mur lézardé de sa loge, sur lequel venaient de naître soudain tant de merveilles.

Je grimpai au quatrième étage. Cette manœuvre me coûtait pas mal d'argent ; j'aurais pu, pensai-je, me contenter d'assommer la vieille, peut-être même m'aurait-il suffi de hausser le ton ou de lui glisser la pièce ; mais en me rappelant ma mère, qui avait été concierge elle aussi, je m'étais souvent promis qu'un jour je ferais quelque chose pour ces gens-là, sans imaginer qu'il me faudrait aller jusqu'au Honduras pour accomplir ce dessein.

Je n'eus aucun mal à entrer chez Roland, la porte était grande ouverte et, au milieu du salon, dans un baquet rempli d'acide, un cadavre achevait de se dissoudre. Je m'étonnai que, le forfait perpétré, on fût sorti sans prendre soin de tirer la porte. Et de qui étaient les lambeaux de chair qui nageaient dans la cuve ? L'immersion pouvait dater de deux ou trois jours. Roland n'en était donc pas l'auteur.

Subitement je sentis un mouvement dans mon dos ; vif comme l'éclair, je me plaquai au sol. Le poignard lancé d'une main experte vola en sifflant au-dessus de ma tête et alla se fiche dans la caisse d'une guitare accrochée au mur. Je me relevai lestement et braquai mon pistolet sur mon agresseur.

« Monique ! » m'écriai-je. Car c'était elle ; et elle se précipita dans mes bras.

III

De tous les hommes qui par leurs bons soins et leurs marques d'amitié ont pu me rendre la vie plus facile et contribuer à mon ascension dans le milieu auquel j'appartiens, il en est un qui mérite éminemment ma reconnaissance, car le secours qu'il m'a si souvent porté, l'affection qu'il savait me prouver furent toujours gratuits, contrairement à la sollicitude empressée dont certains ont fait montre à mon égard pour l'oublier ensuite, et me refuser leur aide sitôt que leur profit se trouvait ailleurs. C'est peut-être de leur hypocrisie que me vient (en dépit de mes facultés de compréhension et d'indulgence) la haine que j'ai finalement conçue pour mes semblables ; cependant celui que je voudrais remercier ici a plus d'une fois risqué sa vie pour sauver la mienne, et cela suffit, je pense, à faire éclater sa loyauté. Alors je lui lance cet appel suppliant : Edmond, qu'es-tu devenu ?

S'il était à mes côtés en ce moment, ou si par hasard il lisait ces lignes, il se rappellerait sans effort un des nombreux séjours que nous fîmes ensemble en Norvège, le plus mouvementé, mais aussi le dernier.

C'était à Bruxelles, par une pluvieuse matinée de décembre. Le commandant A... m'ayant fait appeler, je me présentai à son coquet manoir, et un serviteur me conduisit à la tour ouest, où son maître habitait pendant l'hiver. Le commandant se tenait au centre de la bibliothèque, derrière une énorme mappemonde qui le dissimulait entièrement aux regards ; aussi ne le vis-je pas tout d'abord. Brusquement il surgit à la lumière, si l'on peut ainsi nommer l'espèce de grisaille que filtraient les jalousies.

« Bonjour, commandant ! lui lançai-je.

– Salut, Helmut ! » me retourna-t-il. Nous rîmes.

Il se rua sur moi et me bourra de coups de poings et de genoux. Moi, d'un revers de manche, je lui brouillai les traits. Il garda le sourire tout au long de l'entretien qui suivit, et quand on connaissait le commandant et le soin méticuleux qu'il apportait à sa tenue, on ne pouvait qu'admirer la patience qu'il montra ce jour-là, dans le dérangement de son savant grimage.

Quand nous fûmes calmés, de son doigt précis de stratège il me désigna un point sur la mappemonde.

« Voici la Norvège. Et voici Oslo, où vous atterrirez demain. Vous prendrez le train de Trondheim, mais vous descendrez à Hjerkin ; on viendra vous chercher à la gare. Vous avez jusqu'à demain dix heures pour boucler votre valise et vous perfectionner en norvégien. Mais vous parlez danois, je crois ?

– Je n'avais pas remarqué. »

Il hésita, puis poursuivit :

« Vous serez secondé par un de nos meilleurs agents. Il s'agit d'Edmond P... »

À cette nouvelle j'exultai secrètement, mais le commandant ne pouvait deviner que je connaissais déjà Edmond, pour avoir organisé et réussi avec lui plusieurs hold-up ; qui plus est, je l'avais rencontré pour la première fois en Norvège, à l'époque où j'opérais pour le groupe Manuela. Plutôt que de lui exprimer ma gratitude, je m'informai auprès de mon chef de ce que nous avions à faire. Il prononça alors ces paroles qui devaient rester comme gravées dans ma mémoire : « Mon cher Helmut (mais ces mots avaient désormais perdu leur vertu comique), ce n'est pas à moi qu'il appartient de décider du sort de mes hommes. » Discours ambigu, dont je ne saisis jamais le véritable sens, de même que je ne compris jamais parfaitement en quoi consistait cette mission. Le lendemain, Edmond et moi quittions Bruxelles, munis de faux passeports, dans un bimoteur de la compagnie S.A.S. Nous étions des ornithologues américains, mandatés par une revue scientifique de Boston.

Tout allait pour le mieux quand, à Oslo, comme nous venions de monter dans le train, Edmond s'aperçut qu'il avait oublié sa valise à l'aéroport ; je me souvins qu'à l'atterrissage il était occupé à discuter ornithologie avec une passagère (il m'avait même semblé s'être sérieusement documenté), et que leur conversation s'était prolongée jusqu'à la station de taxis. La passagère disparue, Edmond dut fixer ailleurs ses pensées, mais ne se soucia pas pour autant de la valise ; c'est ce qu'il s'attardait à m'expliquer lorsque le train s'ébranla.

Edmond, bouleversé, se laissa tomber sur une des banquettes du compartiment que le commandant nous avait loué, et m'apprit que la valise contenait tout son linge de rechange, ainsi qu'un objet d'une importance capitale, un fruit truqué qu'il était censé remettre à un faux clochard au cours du voyage, entre Oslo et Lillehammer. Un des pépins, selon lui, renfermait un microfilm dont la réalisation avait demandé des années d'efforts à l'organisation et coûté la vie à sept de ses agents.

Je demandai à mon compagnon s'il savait au juste ce que nous allions faire à Hjerkin. Qu'au moins, puisque nous avions échoué dans la première, la seconde partie de notre mission nous permît de nous racheter. Au lieu de répondre, il voulut savoir ce qu'était Hjerkin : « Ne sommes-nous pas attendus à Narvik ? » Je commençais à douter de l'efficacité de nos services quand, observant plus attentivement mon interlocuteur, je remarquai qu'il avait les yeux faits.

« Mais... ce n'est pas Edmond ! C'est le commandant ! »

Se voyant découvert, le commandant tenta de s'esquiver, mais un revendeur de victuailles diverses surgit providentiellement qui lui barra le passage, non sans m'adresser un clin d'œil que mon compagnon ne surprit pas. Je lui achetai assez cher deux portions de *smørbrød*. Tandis que le garçon poussait plus loin son chariot, le commandant alla s'asseoir à l'autre bout du compartiment (je bloquais la porte) et, l'air mauvais, déballa son *smørbrød*. Dès la première bouchée, il roula sous la banquette. Je diagnostiquai, d'après l'élargissement de la prunelle et l'espèce de sourire que dessinaient les lèvres du mort, l'absorption d'un poison puissant. Je ne trouvai dans ses poches rien d'intéressant, sauf dix mille couronnes en grosses coupures, que je m'empressai de mettre à l'abri, les trains norvégiens n'étant plus si sûrs. Soudain je perçus un bruit de pas dans le couloir. Je calai à la

hâte le commandant sur la banquette, lui tapotai les joues pour qu'il reprît quelques couleurs et lui fermai les yeux. Déjà la silhouette d'un contrôleur se profilait dans l'encadrement de la porte. Je lui tendis nos deux billets.

C'est le moment que choisit le cadavre, à la faveur d'une série de cahots suivie d'un long virage, pour glisser sur le sol et rouler jusqu'aux pieds du contrôleur admiratif. « Qu'est-ce qu'il tient, votre ami ! » déclara-t-il en anglais ; une lueur d'envie dansait sur ses yeux verts. Il me rendit les billets et s'éloigna. Je fermai la porte, tirai le rideau, déchaussai le commandant et l'allongeai sur la banquette. Presque aussitôt des coups sourds ébranlèrent la porte ; elle s'ouvrit, laissant entrer un clochard apparemment ivre et affamé qui m'interpella sans courtoisie : « Rien à manger ? » Il semblait attendre quelque chose. Je l'invitai à s'asseoir et lui offris le reste du *smørbrød* (presque intact). « Ensuite vous aurez une pomme », promis-je. Surpris et rassuré à la fois, il finit par accepter la friandise empoisonnée, qu'il avala d'un coup. Dès avant sa brève agonie, j'eus le temps d'identifier, sous sa perruque rousse et ses vêtements hideux, Ken Versham, un de mes anciens collaborateurs, membre du groupe Manuela.

Le train entra en gare de Lillehammer. Je descendis, me mêlant à la foule, et louai une voiture ; puis je pris la route pour Hjerkind. J'y arrivai à quatre heures du matin, par trente degrés au-dessous de zéro, épuisé, transi. Le village dormait. Au loin le reflet de la pleine lune sur le lac gelé perçait seul, magique fanal, les ténèbres enveloppant cette contrée oubliée des dieux. Je tombai en panne d'essence devant les premières maisons. Soigneusement emmitouflé dans mon anorak, je me dirigeai vers la gare. Le train que j'avais quitté y fut en même temps que moi. Seul sur le quai, un homme grillait une cigarette. Au bout de quelques minutes le train repartit sans que personne en fût descendu. J'allai vers le fumeur. En entendant mon pas, il se retourna, et son visage s'illumina, projetant autour de lui une vive lueur, réfléchi par le poli des rails. Il pleurait. Ses larmes gelèrent instantanément et, en tombant sur le quai, jouèrent une charmante ritournelle que se renvoyèrent longtemps les montagnes. « Edmond ! » dis-je seulement. Et lui : « Ah ! les salauds ! »

Nous passâmes Noël chez des amis communs, qui habitaient un petit chalet près de Narvik. Ce furent là parmi les plus beaux jours de ma vie. Mais les meilleures choses ont une fin, et je dus m'envoler pour l'Australie. Le même jour, Edmond était rappelé à Monrovia.

Depuis cette époque il ne m'avait plus donné signe de vie. C'est pourquoi de me trouver soudain, dans cette chambre étouffante de Tegucigalpa, face à face avec sa fille – Monique était née de sa brève union avec Lotte –, me rendit espoir, et, tandis que nous nous étreignions fougueusement, en souvenir de nos amours passées, je me disais que je ne tarderais plus à revoir mon ami.

Nous quittâmes l'immeuble. En passant devant la loge, nous pûmes entendre, à peine couverts par les accents du *Requiem* de Verdi, de longs soupirs traduisant la béatitude de la concierge. Le cœur serré, car nous doutions qu'elle survécût à ces émotions, nous débouchâmes à l'air libre.

Bien que cette question me brûlât la langue, je n'osais pas demander à Monique ce qui était advenu de son père, avant de m'être préparé à recevoir dignement sa réponse, dût-elle s'avérer

imprécise, voire funeste. Comme nous arrivions près d'un café que je connaissais, j'entraînai mon ancienne maîtresse à l'intérieur, sous prétexte de lui offrir un verre, et, quand nous fûmes attablés, n'y tenant plus je lâchai dans le silence que venaient troubler le ronronnement des ventilateurs, le bourdonnement des mouches, le frottement des espadrilles du patron sur le plancher, les ronflements d'un buveur endormi et les accords dissonants que plaquait de temps à autre sur sa guitare un vieil Indien, ces mots : « Et lui, comment va-t-il ? » « Qui, lui ? » demanda-t-elle en portant à ses lèvres son verre. Mes joues s'enflammèrent ; je dis dans un souffle : « Lui, Edmond... »

Le verre tomba sur la table, se brisa. Monique fixait sur moi des yeux vides :

« Mais, Louis, il y a aujourd'hui trois ans que mon père est mort ! »

Je regardais Monique, sans comprendre.

Le patron entreprit de se mouvoir de notre côté, bousculant dans sa progression le guitariste, qui, serrant contre lui son instrument, s'abattit sur le plancher dans une longue descente d'accords, de sorte que le ronfleur, réveillé par cette audacieuse symphonie, se leva, paya et s'en alla, non sans assommer au passage, par plaisanterie, et pour sacrifier à une vieille habitude, la chienne du bistrot, laquelle à force de subir ce traitement avait perdu toute énergie et passait des journées entières couchée sur le flanc, à observer, à travers les barreaux de leur cage, les souris que le fils aîné de la maison élevait et dressait avec une patience exemplaire, occupation que son père s'était mis à défendre vigoureusement devant nous, nous laissant entendre que, si primaire qu'elle dût nous paraître, elle pouvait se révéler extraordinairement fructueuse, pourvu qu'aucun soin étranger ne vînt la perturber, tel le bris d'un verre qui pour nous peut-être ne signifiait rien, mais non pour les nombreux Indiens qui, chaque soir, se réunissaient là autour d'un tapis de cartes, dans l'intimité illusoire et néanmoins réconfortante d'un foyer, quand le guitariste, qui s'était relevé et avait saisi à son tour une bouteille, se rua sur l'orateur et lui en asséna un bon coup sur la nuque, provoquant chez son adversaire une réaction d'une violence et d'une rapidité difficilement prévisibles chez un homme d'une telle corpulence, tandis que le troisième larron, incité par les échos de la lutte naissante à revenir sur ses pas, rentra, sous l'œil humide de la chienne recouvrant peu à peu ses sens.

Monique avait éclaté en sanglots. Et moi, qu'une sourde angoisse envahissait, je demeurais immobile, stoïque, la poitrine oppressée par la douleur qui pesait dans mes membres légèrement hâlés. Mon esprit était ailleurs, il reposait dans quelque lointain désert ; il gisait béant, déplié sous le ciel d'où perlait un grand deuil. De ces larmes noires naquit sur le sable le fantôme d'Edmond. Il trébucha, mon âme se referma sur lui, sur cette ombre, l'enveloppa doucement. Il trébucha, se coucha dans ma mémoire qui recueillit ces bribes de présence.

IV

Midi allait sonner au clocher voisin. J'avais de plus en plus sommeil mais Monique, selon son habitude, me prit le bras, sans doute pour me signifier de marcher moins vite, puisque le tressautement de ses hauts talons s'accélérait dangereusement ; et je me souvenais du temps où nous cheminions ensemble, en amoureux flâneurs et désœuvrés, le long des boulevards parisiens, quand brusquement je m'avisai que Monique aurait dû, quelques années auparavant, devenir mon épouse, si cette mission en Norvège ne m'avait forcé à gagner la Belgique la veille de la cérémonie ; cette pensée me fit sourire, et je jetai sur ma compagne, dont le visage baignait dans un fade mélange décoloré de sueur et de fond de teint, un regard où l'on n'aurait pu distinguer la moindre parcelle de pitié, voire d'amour. Je lui proposai d'aller nous rafraîchir une bonne fois à la piscine, située à mi-distance de l'endroit où nous étions et du splendide appartement que son père lui avait jadis offert, au dernier étage d'un immeuble récent, pour qu'elle y attendît son retour, dont de nombreux télégrammes, aussitôt désavoués, annoncèrent l'imminence, avant que Monique se résolût enfin à terminer là sa vie.

« Ça fait du bien ! »

La voix claire me parvint du fond de la salle de bains, où Monique prenait une douche après notre rapide passage à la piscine fermée pour cause de noyades. Ces mots me firent sursauter, au moment précis où je portais à mes lèvres un grand bol de lait froid, dans l'espoir de redonner quelque vigueur à mes muscles alanguis.

Un portrait était accroché au mur noir laqué du salon. Le peintre avait fixé, par un artifice qui m'échappe encore, une lueur monstrueuse dans les yeux du personnage représenté. Un nez aquilin paraissait étouffer et condenser dans une amplitude insolite toutes les lignes sinueuses d'un visage assez fin. Les pommettes brillaient. La bouche était figée dans un rictus méprisant et coupable qui découvrait, pour peu qu'on se fût penché sur ce détail miraculeux, des dents d'un jaune âcre, trop peut-être pour que l'œuvre sût garder quelque vraisemblance. J'étais plongé dans ces considérations lorsque Monique surgit, drapée dans un ample peignoir jamaïcain qui la rendait désirable. « Mais dites-moi, Louis, que faites-vous là ? » me demanda-t-elle avec dans le regard une légère pointe d'ironie, soutenue par un gracieux balancement de l'annulaire gauche ; elle espérait évidemment me séduire à nouveau, renouer avec le passé. Devant la naïveté de cette question, je ne pus réprimer un soupir d'impatience. « J'admiraïs ce chef-d'œuvre » répondis-je ; « qui est cet homme ? »

Elle eut un long rire d'épaules, qui faillit endommager son corps bronzé.

« Comment, Louis, vous ne reconnaissez pas mon père ? »

Je chancelai sous le coup. Qu'arrivait-il ? Quel mauvais génie m'égarait et l'esprit et les sens ? Je rougis de confusion, bégayai quelques mots d'excuse ; puis, saisissant mon pardessus encore

humide, je m'enfuis. Monique était retombée dans une étrange mélancolie, et fixait de ses yeux éteints le portrait, qu'un pâle rayon de soleil coulant de la lucarne rendait plus sarcastique que jamais.

Rentré chez moi, je réfléchis à ce que m'avait raconté Monique, aux circonstances troublantes qui avaient entouré la mort d'Edmond ; elle-même avait paru ne pas comprendre ce qui s'était passé.

« Il y a trois ans, avait-elle commencé, alors que je venais de lui communiquer ma décision de m'installer définitivement au Honduras, je reçois un télégramme ainsi rédigé : 'Suis au plus mal. Viens vite embrasser ton père une dernière fois.' Le soir même je prenais l'avion pour Djibouti. Je ne m'étais encore jamais imaginé que mon père pût mourir.

« Aussitôt arrivée, je me fais conduire en taxi à son domicile. Je trouve la porte ouverte et la maison vide. J'allais rebrousser chemin, inquiète, quand mes yeux s'arrêtent sur la penderie. L'idée me vient qu'en fouillant les vêtements de mon père, je découvrirai peut-être un indice.

« C'est ainsi que j'ai trouvé, dans la poche d'un veston, une page d'agenda sur laquelle sa main avait noté, et souligné de deux traits, ce qui ressemblait à une adresse : *Agraciada 100*. »

À ces mots, j'avais sursauté ; Agraciada 100, c'était l'adresse de Roland, chez qui Monique et moi venions de nous retrouver. Je lui en fis la remarque.

« Justement, répondit-elle, ce matin, passant par hasard par cette avenue, j'ai été troublée par la coïncidence ; j'ai cherché le numéro 100, et je suis entrée dans l'immeuble. Sur une boîte à lettres, je relève un nom qui me rappelait quelque chose : Roland Vatel ; je l'avais entendu prononcer par mon père. Le cœur battant, je monte. La porte est ouverte, et je tombe sur un homme que je prends pour un malfaiteur. Excusez-moi, mais de dos, je ne vous avais pas reconnu.

– Ça ne fait rien ; continuez.

– Voilà donc pour aujourd'hui. Mais retournons à Djibouti. Je quitte le domicile paternel et file raconter mon histoire aux policiers. Ils ne sont au courant de rien. Survient le commissaire. Dès qu'il sait qui je suis, il m'entraîne dans son bureau. Là, l'air affligé, il m'apprend que mon père vient de mourir ; son état le laissait prévoir depuis longtemps. J'aurai croisé le télégramme qui m'informait de la triste nouvelle. Les obsèques seront célébrées le surlendemain.

– Son état ? Qu'est-ce à dire ? De quoi donc serait-il mort ?

– D'une maladie de cœur, paraît-il ; mais je ne suis pas parvenue à retrouver le médecin qui l'avait soigné.

– Et l'enterrement ?

– C'était... affreux ; bizarre, aussi. Nous n'étions que trois : le commissaire, le colonel et moi.

– Quel colonel ?

– Je ne l'avais jamais vu. Il se présenta comme un ami de mon père.

– Son nom ?

– Je l'ai oublié. Un nom français, me semble-t-il. En A. »

Nerveux, j'allumai une cigarette.

« Vous ne pourriez pas me le décrire ?

- Petit, gros, la cinquantaine...
- Rien de particulier ? Aucun détail qui vous ait frappée ?
- Attendez, si ; je crois me rappeler... Non, je ne sais plus. »

Allongé sur mon lit, une cigarette aux lèvres, je ne cessais de me répéter cette phrase effrayante : le commandant n'était pas mort ! Il paraissait même, à en croire le récit de Monique, avoir gagné du galon. Or, vivant, après les événements de Norvège, il représentait un grave danger pour Edmond comme pour moi. Et sa présence à Djibouti à l'époque du décès de mon ami me confirmait dans l'idée qu'il n'y était pas étranger mais au contraire y avait pris une part active, tâchant par la suite de donner le change : n'avait-il pas eu le front de se montrer à l'enterrement ? Rien ne prouvait qu'Edmond fût réellement mort d'une maladie de cœur, et quand même dix médecins se fussent présentés pour l'attester, je ne les aurais pas écoutés, sachant le commandant suffisamment riche et influent pour faire naître partout à sa guise les bonnes volontés et susciter autant de témoignages factices. Je résolus donc de partir pour Djibouti ; les trois années qui s'étaient écoulées depuis l'irréparable malheur ne me décourageaient pas de trouver là-bas assez d'indices pour remonter jusqu'aux assassins et venger mon ami.

Pour commencer, je me préparai un café très fort. Tandis que l'eau chantait dans la bouilloire, je tirai mes plans ; mais quand l'aimable liquide vint emplir ma tasse, je constatai que je n'avais pas de sucre.

Je descendis en hâte. Par chance, un supermarché venait de s'ouvrir non loin de chez moi. Je n'eus aucun mal à dénicher la denrée nécessaire, et m'apprêtais à tirer mon portefeuille de ma poche, quand je m'aperçus qu'il ne s'y trouvait plus. Brusquement je me rappelai que je l'avais laissé chez Monique ; mon cœur battit plus vite. Que faire ? Deux caissières haut juchées sur leurs tabourets et à demi masquées par d'imposantes machines me barraient le passage. D'un coup d'œil circulaire, je m'assurai que personne ne m'observait. Discrètement, je glissai le paquet de sucre sous mon pardessus ; puis j'amorçai un vaste mouvement tournant, pour pouvoir m'avancer librement vers les caisses en venant d'un autre rayon. Mes chaussures à semelle de crêpe, peut-être un peu voyantes, du moins me prémunissaient contre un esclandre révélateur.

« Vous n'avez rien acheté, monsieur ? dit avec un gentil sourire la caissière, une fausse blonde qui gaiement faisait bondir ses doigts potelés sur le clavier chantant de sa machine.

– Non, rien du tout, mademoiselle, je n'ai pas trouvé ce qu'il me fallait, je reviendrai une autre fois... Excusez-moi. »

Une fine lueur de complicité pointait dans ses noirs yeux rieurs. Je crus bon de baisser les miens, me sentant rougir inexorablement.

Et comme je restais planté là, sans pouvoir me décider à partir, limitant mon geste à des caresses nerveuses (trop, sans doute) sur l'acier du comptoir, j'entendis sa voix claire me dire :

« Eh bien ! passez, monsieur, il y en a d'autres derrière vous qui attendent et qui ont trouvé, eux ! »

Je me dépêchai de sortir, tandis que ce dernier mot : « eux » résonnait dans mon oreille, semblable à une charade ou à un rébus difficile. Dans la rue, reprenant mon souffle, je me demandai si cette jeune femme – qui, je le dois à la vérité, ne m'était pas totalement inconnue – n'avait pas remarqué mon manège. C'était peu probable, mais je savais par expérience ce que peut l'intuition féminine. Ou le paquet de sucre se dessinait-il trop nettement sous mon pardessus pour échapper à un observateur attentif et sagace ?

En rentrant, je trouvai mon café froid. De rester dans cette pièce vide, face à cet ignoble breuvage, m'écoeurait ; je redescendis. J'avais encore besoin de respirer. Dans l'escalier je faillis tomber de tout mon long à cause d'un Indien que j'avais déjà rencontré à la montée et qui, assis sur les marches, chantait une vieille romance en s'accompagnant à la guitare. Je le reconnus ; c'était l'homme de la taverne.

Je décidai d'aller récupérer mon portefeuille chez Monique, en passant par les jardins de l'université, qui sont un des endroits les plus agréables de Tegucigalpa, propre à me faire oublier ma récente mésaventure. Pour l'instant, je m'emportai contre moi-même : comment avais-je pu être assez stupide pour proposer de l'argent à Monique en échange du droit de profiter un moment de ses charmes, sans voir que ma conduite ne manquerait pas de la blesser ? Je n'avais pas eu l'intention de l'acheter, ces quelques billets devant simplement appuyer une requête que sans leur secours je n'aurais pas osé formuler. Heureusement, Monique savait se défendre. Certaine gifle, des termes orduriers m'en instruisaient assez. Et elle n'était pas rancunière : l'instant d'après elle avait remis son peignoir et regagné la salle de bains, m'exprimant par un clin d'œil son indulgence.

Tandis que je cheminai, une idée troua les vagues de mon esprit : et si je l'épousais ? Sans doute j'étais déjà marié avec Charlotte, mais elle me trompait effrontément avec des agents du réseau Melpomène, ainsi qu'avec Bertrand Jubeuf.

L'espoir de ce mariage me rendit des forces, et je pressai le pas.

Cependant j'arrivais au bassin circulaire qui occupe le centre du parc. Je m'apprêtais à le contourner, lorsque je remarquai, assis sur la margelle et absorbé par le spectacle de voiliers miniatures glissant sur l'eau, un homme dont immédiatement je crus reconnaître la silhouette. « Tiens, me dis-je, mais c'est Jack ! » Puis je me ravisai : j'avais laissé Jack à Antofagasta, quelque trois années plus tôt. Que fût-il venu faire ici ?

J'allais conclure à un cas de ressemblance, mais, voulant en avoir le cœur net, je longeai la margelle jusqu'à me trouver assez loin du personnage pour pouvoir l'examiner discrètement, et de face. Je ne m'étais pas trompé, c'était bien Jack.

Tandis que, troublé par ce caprice du hasard, je reprenais ma progression le long du bassin pour rejoindre mon ancien associé – et, doublement, **boucler la boucle*¹ –, deux hommes s’approchèrent de lui et lui parlèrent dans des termes que la distance m’empêchait de saisir. Le ton monta ; la discussion semblait devoir mal finir. Jack se leva, cria quelque chose comme des injures. Les deux hommes l’empoignèrent. Décidé à le défendre, je m’élançai. Jack m’aperçut.

Aussitôt il cria en espagnol : *¡ Vaya te ! ¡ De prisa !* Mais déjà, sur un coup de sifflet lancé je ne sais d’où, une dizaine de policiers en civil surgissaient des bosquets voisins et nous encerclaient. Jack esquissa un geste en direction de sa gabardine. Un des policiers le maîtrisa, pendant qu’un autre me passait des menottes. Nous quittâmes le parc. On nous fit monter dans un fourgon cellulaire qui démarra en trombe. Jack, prostré, tenait à deux mains sa tête, dont il donnait de temps à autre un coup contre le banc métallique.

¹ En français dans le texte, comme désormais tous les passages en italique précédés d’un astérisque (N. d. T.).

Toute la journée, il plut. « Il pleut », dit doucement Jack, replié sur ses genoux osseux ; je répondis par une moue de dégoût, que mon camarade ne parut pas distinguer.

Tombant du plafond, des gouttes puantes trouaient quelquefois, de leur prompt scintillement, la pénombre étouffante, avant de s'écraser dans une écuelle que maintenant les rats dédaignaient.

Notre évasion ne serait pas pour cette nuit. Je me redisais ces mots, ruminant le chewing-gum fade qu'un gardien avait, par jeu, lancé par le judas. La chose gluante s'était accrochée à mes cheveux, mais leur longueur m'avait permis, en les suçant, d'en récupérer un peu. Remodelé en une infâme boulette, cela nous redonnait confiance à tour de rôle, à Jack et à moi.

Machinalement, Jack s'assit au piano et fit semblant de jouer une valse. Au bout de quelques minutes, il abandonna. Nous n'avions pas le cœur à rire. Le gardien montra sa face violacée par l'ouverture ménagée à cet effet dans la porte de notre geôle. Puis il s'éloigna.

On entendit à nouveau des cris inhumains, quelque part dans la prison. « Ça va s'arrêter », affirma Jack ; « ils ne reprendront que demain matin. »

Il s'était levé. Il s'approcha de la porte et à travers le judas dit quelque chose au gardien, qui lisait le journal local, assis à une petite table de bois peinte en blanc. Étonné, le gardien leva les yeux, et fut bientôt capable de prononcer, assortie d'un geste obscène, cette réponse décourageante : *No smoking*. Puis il tira de plus belle sur son mégot, se brûlant doigts et lèvres, ce qui nous soulagea.

À mon tour je m'installai au piano. À peine eus-je posé mes doigts sur les rares touches, qu'une image s'imposa à mon esprit, suivie d'une multitude d'autres ; je revoyais mon enfance.

Je descendais chaque soir le raidillon que mon père avait taillé de ses mains entre notre demeure et le village. Mes pots à lait à bout de bras, je courais comme un cabri sur les pierres tranchantes et les éclats de verre dont il avait semé le chemin pour écarter les visiteurs indésirables et décourager les colporteurs, auxquels leur commerce, disait-il, rapportait rarement de quoi s'acheter ne fût-ce qu'une paire de sandales, et qui en étaient réduits à parcourir pieds nus nos belles régions.

Sitôt franchie la clôture qui entourait notre propriété, je bondissais vers les prés teintés par les plis rougeâtres du couchant, dont le reflet frangeait la barrière des monts. Arrivé à mi-pente, je pouvais distinguer, entre les vieux sapins qui s'élevaient au creux de la vallée, la masse noire des premières maisons du bourg. Me fiant à cette vision rassurante, je continuais à dévaler le chemin, sauvagement.

Une fois que le père Thomas avait rempli mes pots des litres réglementaires, il me donnait une petite tape sur la joue, et je prenais le chemin du retour, escorté par les commentaires affectueux de

bonnes femmes attendries qui murmuraient, assez fort cependant pour me permettre de savourer le charme bienfaisant de ces propos : « Le brave petit homme ! Quel courage il a, pour sûr ça fera un beau garçon et un bon soldat ! » J'accélérais alors le pas, rehaussais mes épaules alourdis et, la mine innocente, poursuivais mon ascension dans la pénombre ; bientôt je m'engageais sur le chemin tortueux qui, coupant du nord au sud la forêt, rencontrait le sentier escarpé menant à notre ferme.

Mon pas se faisait plus lent, plus pénible tandis que je traversais la forêt, tous mes efforts tendus vers la lueur perçant au cœur des arbres, fanal mystérieux qui me délivrerait de la nuit plus sombre que les ramures de certains vieux chênes répandaient au-dessus de ma tête. Les pots de lait pesaient plus lourd au bout de mes bras, que je prenais un plaisir puéril à laisser étirer jusqu'à la limite de leur résistance. Quand j'abordais enfin le sentier, je m'accordais quelques instants de repos, sans excès, par crainte de la colère paternelle, si violente. Les marches qui découpaient le raidillon en mille épreuves successives faisaient un calvaire atroce, et il n'était pas rare que mon père vînt me chercher, plus tard dans la nuit, et me trouvât endormi sur l'extrême bord de l'abîme effrayant que je côtoyais durant toute la montée.

Or quand, revenu de ma torpeur, je rouvrais les yeux dans la chaumière familiale, c'était toujours pour moi comme l'évasion hors d'un temps miraculeux, où des plaisirs inoubliables avaient tapissé de rosée toute blanche les parterres d'une délicate paresse, tandis que mon père s'emportait contre moi, heureux néanmoins de pouvoir accepter la tasse de lait bouillant que maman, émue, lui proposait en souriant divinement, et maugréait non pas tant d'avoir dû sortir dans la nuit froide que parce que c'était pour lui le signe que son autorité se délabrait ; esquissant une grimace que je voulais conciliatrice plus que charmeuse, j'éprouvais un peu son degré d'humeur, pour pouvoir arrêter mon attitude dans la suite des événements, si toutefois je ne déclenchais pas, ce faisant, une magistrale volée de coups de bâton, que ma mère, jalouse, sentant combien j'avais d'égards pour mon sauveur, m'administrait dans le silence le plus religieux, toute plainte de ma part risquant de déchaîner l'hilarité brutale d'un père que je savais fort susceptible et chatouilleux sur les questions d'honneur, surtout quand le souvenir de nos ancêtres était évoqué avec ce manque de respect que l'excellent homme avait commencé à déceler au cœur des nouvelles générations, celles précisément auxquelles mes parents m'avaient permis d'appartenir, avec le secret espoir que, fort d'un caractère qu'ils s'appliquaient sans relâche à bonifier par des méthodes dont j'aurais mauvaise grâce à contester l'efficacité puisqu'elles ont porté les fruits escomptés, je mettrais entre mes congénères et moi toute la différence qu'un observateur même distrait pût apercevoir en comparant un torchon et une serviette – sans qu'il fût nécessaire de préciser, dans cette métaphore qui ne visait personne en particulier, la correspondance exacte des termes, ce qui eût ravivé la querelle née autrefois entre le petit-fils du père Thomas et moi-même, un jour que j'exhibais une superbe culotte de velours que ma grand-mère avait fait venir exprès de la ville pour m'éviter le déshonneur d'être confondu avec « ces petits merdeux » qui, dans la bouche de la vieille dame, prenaient à mes yeux un aspect si repoussant que je m'étais hâté de répéter cette savante injure à Willy ; lui, de son côté, ne se faisait pas faute de susciter en moi des intentions

belliqueuses, pénétré de cet orgueil, de cet amour-propre courants chez les petits paysans qu'a éblouis intérieurement l'apparence quelquefois pompeuse d'autres enfants doués par la fortune parentale de vêtements plus seyants, de jouets plus compliqués, à moins que, comme c'était mon cas, les avantages pécuniaires n'intervinssent en rien dans une allure plus racée, plus noble, en accord avec, au fond des prunelles, une étincelle flamboyante qui peut se mettre en mouvement quand la tête se balance de cet air si fier que, dès mon plus jeune âge, j'avais observé chez mon père, à son insu, fermement décidé à modeler sur sa prestance naturelle les plus faibles atours de mon corps moins ondulant mais à la fraîcheur plus certaine, et aux muscles moins avachis.

Balbutiant des paroles sans doute incompréhensibles, je m'efforçais dans ces moments de garder mon sang-froid ; heureuse tactique, qui produisait enfin sur la face joufflue et trempée de sueur de mon père la naissance subreptice d'un sourire. Sa main velue s'égarait à caresser mes cheveux, fourrageant dans leur masse diffuse et bouclée. Alors, son visage exprimait une joie rayonnante que je pouvais lire, à peu près égale, sur celui de maman : « Notre bon Ludwig, qu'il est gentil ! » disaient-ils ; « c'est notre petite Cosette à nous ! » Je ne comprenais pas encore le sens de ces paroles, mais je sentais un tel bonheur s'exhaler de leurs deux êtres, enlacés comme pour fortifier leurs propos, que, tout intimidé, honteux d'avoir obligé mon père à me ramener sur son dos à la maison, je m'élançais vers eux, les mains tendues, le regard embué de larmes ; et mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine, explosait de la joie inouïe et incontrôlable dont cette scène familiale, quasi quotidienne, le gorgeait immanquablement. Cependant je n'achevais jamais un geste que mes parents, qui devinaient tout, eussent sans peine interprété dans un sens défavorable pour moi. Choissant un prétexte au hasard, j'annonçais gaiement que cette aventure m'avait bien fatigué. Mes parents m'envoyaient me coucher, avec des gronderies de pure forme : « Tu sais que tu as une journée chargée demain ! » me glissait maman à l'oreille pendant que je l'embrassais furtivement. Mon père, ces soirs-là, daignait me témoigner une affection vraiment paternelle, et, m'ayant saisi dans ses bras puissants puis élevé à la hauteur de ses yeux, il me lâchait brusquement, sachant combien j'aimais ce jeu, même si j'y récoltais quelques ecchymoses, quand ce n'étaient pas des lésions plus graves, capables de me retenir dans ma chambre tout le temps que dureraient les grandes vacances, assez courtes à cette époque, et dont j'aspirais à tirer le plus grand profit.

Quand l'aurore venait chatouiller ma narine humide, ces beaux matins d'été, je me levais d'un bond. J'éprouvais un plaisir exceptionnel à tremper tout d'un coup mon visage dans la bassine d'eau glacée que mon père plaçait chaque soir dans ma chambre. Le père Thomas m'attendait, sifflotant d'impatience, après la barrière du pré-aux-loups, celle même qui voyait toutes les nuits les premiers signes de mon découragement. Nous marchions sans prononcer une parole, dans la brume fraîche du matin, faisant résonner nos pas sur la molle poussière du sentier. J'avais quelque peine à suivre le père Thomas, qui ne cessait d'augmenter l'allure. Pourtant, au sommet de la colline, je ne pouvais m'empêcher de m'arrêter un temps pour contempler, au loin, la double ligne des toits noirs que venait appuyer de son volume la boursoufflure hasardeuse des montagnes. Rougeoyant, le soleil surgissait

alors, colorant des nuages brouillés de vapeurs odorantes et qui semblaient vouloir happer mes sens tendus vers eux. Un cheval égaré, dans un pré, hennissait, et ses cris, trouant le calme de ces matins, me volaient des frissons. Le chemin serpentait sans fin devant moi, enlaçant une colline illuminée, en quelques points minuscules disséminés dans les bois, par les lanternes blafardes des vieilles chaumières à peine réveillées. À cette vue, j'étais transporté d'extase et j'aurais voulu, petit animal perdu dans l'immense sein de la nature, étreindre fougueusement ces charmes qui se dévoilaient avec une grâce toujours neuve.

À ce moment de ma rêverie, je perçus les échos d'une brusque agitation dans le couloir, tandis qu'une voix familière parvenait à mon oreille :

« Où est-il ? »

VI

Je vacillai sous le coup, sachant bien de qui était cette voix, chaude et rude comme un pin du Midi. Jack, qui avait repris sa position coutumière, levait vers moi des yeux inquiets. Je lui adressai un sourire rassurant, et il baissa la tête, retombant dans la contemplation de ses paumes écartées. D'énormes clés fouillèrent la serrure et la porte s'ouvrit dans un cri. Le gardien s'effaça pour laisser entrer un homme qui portait une barbe noire très fournie. Cela ne m'empêcha pas de le reconnaître aussitôt. En me recevant dans ses bras puissants, Edmond murmura : « Louis, enfin ! » ; et ses yeux me regardaient avec douceur.

Nous sortîmes. Je lui parlai de Jack, qui gisait inerte sur le sol, derrière la porte. Edmond ne voulait pas s'embarrasser de lui ; en raison de son grand âge, il serait sûrement gracié. À cette occasion je remarquai que Jack était nu sous sa gabardine. Son tort avait été, commenta Edmond, de mêler à l'exercice de sa mission ces pratiques nées d'un penchant chez lui naturel, mais qui avaient fini par le trahir et par mettre en danger non plus sa seule et repoussante personne, mais toute l'organisation. Il ajouta qu'il avait donné des instructions précises à son sujet, pour qu'on ne fût plus tenté de lui arracher sous la torture les noms de ses chefs ni le détail de ses activités – d'opposant au régime, bien entendu, et non d'exhibitionniste de square.

Toujours flanqué d'Edmond, je récupérai mes effets personnels. Quand nous fûmes dehors, je demandai à mon ami pourquoi il s'était laissé pousser la barbe ; ou bien était-ce un postiche ? Il ne daigna pas me répondre, mais je devinai, au raidissement subit de sa démarche, que ma question l'avait ébranlé. Sans doute touchait-elle un point délicat de sa récente histoire. Je n'insistai pas.

Brusquement je pensai à mon portefeuille ; pourquoi ne pas passer tout de suite chez Monique ? Quelle surprise ce serait pour elle de revoir son père, qu'elle croyait mort ! Et quelle joie pour lui ! Je lui fis part de cette idée. À peine eus-je prononcé le nom de sa fille, que mon ami s'arrêta net et me serra le bras avec une telle violence que je faillis m'évanouir.

« Comment ? Monique, ici, et vivante ?

– Mais oui, pourquoi pas ?

– Mon pauvre Louis, nous sommes foutus ! »

Je regardais Edmond, sans comprendre. Il s'était appuyé contre la vitrine d'une boutique et sa respiration semblait gênée par quelque puissant trouble intérieur. Tandis qu'il haletait ainsi, quelqu'un sortit du magasin sur le trottoir et nous demanda si nous n'avions pas besoin d'aide. Edmond ébaucha un geste de refus dont je ne tins pas compte ; mon ami ne pouvait être laissé sans soins. Nous entrâmes

donc à la suite de l'indigène dans ce qui était une lutherie où régnait une forte odeur de bois et de vernis. Il nous entraîna dans l'arrière-boutique, dont le mobilier se réduisait à quelques tabourets entourant une planche posée sur des tréteaux et recouverte d'une toile cirée dont le motif représentait une scène de chasse ; sur cette table se dressaient une bouteille et deux verres, et derrière elle, assis en tailleur sur une malle en carton, un nain fumait en nous dévisageant, que notre guide nous présenta comme étant un sien *amigo*, après lui avoir glissé à voix basse des commentaires qui secouèrent ce personnage fascinant d'une hilarité presque déplacée. Cependant Edmond s'était affalé sur un tabouret et avait accepté le verre qu'on lui tendait. Quand il eut absorbé l'alcool, les deux comparses entreprirent de nous questionner, en se relayant. Nous répondions de bonne grâce, n'ayant encore aucune raison de leur témoigner de l'hostilité. Je pus admirer au cours de cet interrogatoire la parfaite connaissance qu'avait mon ami de la langue espagnole. Mais de temps à autre nos hôtes cessaient de s'adresser à nous pour parler entre eux, dans un dialecte auquel nous ne comprenions goutte. Cette situation finit par nous peser.

Edmond, à présent complètement rétabli, s'énervait sur son siège. À plusieurs reprises, il fit mine de s'en aller ; chaque fois l'un des deux complices trouvait le moyen de le retenir. Nous dûmes ainsi leur fournir une foule de renseignements ; nous étions Italiens, représentants en lingerie féminine (cette couverture m'avait servi plus d'une fois) ; nous parcourions l'Amérique Centrale avec notre mallette d'échantillons, malheureusement restée à notre hôtel. À mesure que nous perdions patience, nos bourreaux remplissaient nos verres, que nous vidions machinalement. Dans un ultime sursaut d'énergie, après avoir échangé un clin d'œil de connivence, nous nous levâmes d'un même mouvement, décidés à quitter enfin ces lieux incertains. Au moment où nous allions franchir la porte, Edmond me rattrapa. « Trop tard ! » cria-t-il. En effet, un petit groupe d'hommes masqués nous barrait le passage. Pris entre deux feux, nous fûmes maîtrisés en quelques secondes. Celui qui semblait être le chef de la bande se campa devant nous et arracha son masque. Je n'en crus pas mes yeux.

« **Bonsoir, mes chéris !* », dit Monique.

Quel choc ce fut pour moi, dans le décor dormant de la lutherie, parmi les nombreux instruments à cordes qui peuplaient cet antre exigü, d'apprendre que Monique faisait partie du groupe Manuela ! J'en étais à me demander si je ne rêvais pas, essayant de surprendre sur le visage fermé de mon ami quelque signe qui pût m'apaiser, quand soudain la porte vola en éclats. *Varning!*² hurla quelqu'un ; je me plaquai au sol. L'immeuble parut trembler tout entier sur ses fondations, et s'écrouler, dans un fracas épouvantable.

La première grenade explosa parmi les hommes de Monique, la seconde du côté du nain. Traversant cris et fumée, nous réussîmes à gagner la cour, déserte. Puis Edmond m'entraîna dans la

² « Attention ! » en norvégien (N. d. T.).

ruelle qui longeait l'arrière de l'immeuble. Une voiture nous y attendait ; nous nous jetâmes à bord, et elle partit en trombe. Le chauffeur n'était autre que Marcel.

Tandis que nous roulions à grande vitesse vers les faubourgs, je réfléchissais. De toute évidence, l'attentat contre la lutherie avait eu pour but de favoriser et de couvrir notre fuite. Seule une intervention ultrarapide pouvait empêcher les hommes du groupe Manuela de nous utiliser comme boucliers ; et des grenades au plâtre, pratiquement inoffensives, avaient suffi.

La voiture s'engagea sur un sentier qui menait à travers bois à une espèce de cirque rocheux. Là se trouvait un hélicoptère, prêt à décoller. Marcel nous fit ses adieux. Après que nous nous fûmes installés dans la carlingue, l'hélicoptère s'éleva et, volant à basse altitude, mit le cap sur la forêt vierge.

Le pilote me tournait le dos. Néanmoins, je l'eus vite reconnu. « Le commandant ! » m'écriai-je ; c'est impossible ! » ; et je posai sur Edmond des yeux implorants. Alors il se pencha vers moi et, me caressant longuement la joue : « Du calme, Louis », dit-il en allemand. « Nous allons tout t'expliquer. »

Bercé par les remous de l'appareil et par le vrombissement saccadé du moteur, je m'endormis. Comme une grosse orange, au-delà de la jungle, le soleil tombait dans la mer.

VII

Quand je me réveillai, le lendemain matin, je ne compris pas tout d'abord où je me trouvais. À travers les planches disjointes de la cabane le soleil tendait ses haubans sur une foule d'objets hétéroclites. Je me levai, m'étirai, et considérai avec étonnement ce bric-à-brac : des postes de radio, des vêtements, des fusils, des parapluies, des boîtes de conserve, des munitions, et, dans un coin, posée à même le sol, la natte sur laquelle j'avais dormi.

Je regardai ma montre, un cadeau de Roland. Elle était arrêtée, le verre et les aiguilles brisées. Je m'apprêtais à sortir, quand la porte s'ouvrit sur le commandant. « Bien dormi ? » me lança-t-il avec aménité. Il m'invita à le suivre au dehors, dans une sorte de clairière au fond de laquelle s'allongeait un baraquement sommaire. Je remarquai, dissimulé dans les taillis, l'hélicoptère qui nous avait déposés là.

« Où sommes-nous ? » demandai-je.

Le commandant me fit signe de me taire et de tendre l'oreille : un bruit de moteur nous parvenait, semblant couler de la cime des arbres environnants. Avant que nous eussions pu nous mettre à couvert, l'avion survola le camp et lâcha deux rafales de mitrailleuse, qui tracèrent dans l'herbe, à côté de nous, deux sillons d'une centaine de mètres de longueur. Le premier moment de stupeur passé, nous nous précipitâmes dans les fourrés, pas assez vite cependant ; l'avion revint, le commandant poussa un cri et s'écroula. Je le traînai à l'abri des frondaisons. Il semblait grièvement atteint. À quelque distance de nous, on avait mis une mitrailleuse en batterie, et des tireurs étaient grimpés dans les arbres, d'où ils essayaient d'abattre l'appareil. Bientôt on entendit crépiter une seconde mitrailleuse de l'autre côté de la clairière. Je ne disposais moi-même d'aucune arme, mais j'hésitais à abandonner le commandant, dont l'état empirait. Il s'évanouit. Je l'appuyai contre un arbre et rampai, en contournant la clairière, vers la cabane. J'y arrivai sans encombre, comme elle volait en éclats. Quelques secondes après ce fut au tour du baraquement d'être bombardé. Les tirs paraissaient avoir cessé dans nos rangs, quand brusquement les aboiements d'une mitrailleuse retentirent tout près de moi. Je tournai la tête. Edmond ! L'avion, qui nous avait repérés, piqua sur nous. Edmond l'ajusta bien en joue et logea ses balles dans l'un des moteurs. Mais l'ennemi riposta, et soudain je vis mon ami basculer à terre et s'immobiliser contre une souche pourrie, tandis que l'avion passait en hurlant au-dessus de nous et, après avoir décapité une vingtaine d'arbres, allait s'écraser plus loin, dans une immense gerbe de feu. Je courus vers Edmond, qui gisait sur le flanc, les yeux révulsés.

Il était mort. Edmond était mort. Je pouvais toucher du pied sa dépouille, toute raide, vaguement hostile, les doigts écartés comme pour se raccrocher à la vie, hostile parce que vide d'espoir, je regardais, sans pleurer encore, non, mais les yeux secs et grandis par l'effroi, ces mains larges et

amicales, amicales autrefois, était-il possible que ce fût là mon ami, oui pourtant, mais tellement absent, comme une carte postale, Edmond, qu'est-ce que les hommes peuvent comprendre à la mort, c'est une trop sale blague, et on me l'avait faite à moi, à lui aussi, mais il ne se rendait pas compte, il était mort, je me demandais si je n'aurais pas préféré sa place à la mienne, il me semblait que j'avais déjà lu ça dans un livre, la question méritait d'être posée, je n'essayais pas d'y répondre, on ne sait pas ce qu'il y a après la mort, et moi je n'étais pas certain qu'Edmond ne me vît pas alors, de ses yeux blancs, lui de l'autre côté, moi ici, seul. Je m'agenouillai près du cadavre, m'étendis, me blottis contre lui, je fermai ses yeux et les miens. J'attendais, je vivais le moins possible, je ne pensais à rien qu'à nos deux corps presque pareils, j'étais mal et je me mis à pleurer. Edmond. Je me soulevai sur un coude et tentai de distinguer ses traits, sans y parvenir. Pourquoi cette barbe ? J'avançai la main, commençai à caresser tout doucement le visage de mon ami. Brusquement, je me rétractai, tandis qu'un violent trouble m'envahissait ; je ne reconnaissais plus rien. Ce n'était pas Edmond. Je me raisonnai : la mort était parfois cause de telles mutations. Mais plus j'examinais ce front, ce nez, ces pommettes, moins ils éveillaient en moi le souvenir attendu. Ils n'étaient plus les objets familiers qui me venaient aussitôt à l'esprit quand je pensais à lui. Non, cet homme n'était pas Edmond. Alors ?

Cette question, je devais me la poser souvent par la suite, et je me la posais encore quand, le surlendemain, au terme d'une longue journée de marche, je m'arrêtai pour la nuit. J'avais bien couvert cinquante kilomètres depuis que j'avais quitté le camp pour essayer de gagner, à pied, une route, seul, à travers une végétation luxuriante qui ralentissait ma progression et abritait une faune invisible et cruelle. Tous nos hommes avaient péri dans le combat, et j'avais donné à chacun une sépulture convenable. L'hélicoptère avait été trop gravement endommagé pour que je pusse le remettre en état de voler. Après avoir récupéré des armes et des vivres, j'avais dormi sur les lieux du désastre et, au matin, je m'étais enfoncé dans la forêt avec une boussole pour seul guide, m'efforçant de tenir le cap au nord-ouest. Or, ce soir-là, comme je venais d'allumer un feu, difficilement, à cause de l'humidité ambiante, et que je commençais à m'assoupir, roulé dans une couverture, le fusil sur les genoux, je perçus une rumeur que je confondis d'abord avec le chant des flammes, pour l'en distinguer ensuite, plus régulière, plus profonde, et plus lointaine. Je me levai, cherchai à déterminer la provenance du bruit, marchant à l'aveuglette dans les épais fourrés et braquant mon arme sur les ténèbres. Soudain, au détour d'un buisson de plantes marécageuses, une douce clarté m'enveloppa, réchauffant mes membres de sa caresse amicale. Le disque lunaire m'apparut, se détachant sur le ciel serein.

À mes pieds coulait le rio, dans un long bruissement d'eau et de feuilles. Je crus succomber à cette vision si tendre et si parfaitement calme, et demurai longtemps à regarder danser le reflet de la lune sur le fleuve, quelques mètres en contrebas ; je pensais à ce qu'avait écrit Edmond sur l'Encremer, et j'aurais aimé qu'il fût là près de moi pour contempler ce paysage, semblable à celui qu'il avait évoqué dans son grand poème de jeunesse. Était-ce le souffle du zéphyr ? Des larmes me vinrent aux yeux. Je transportai mes affaires au bord de l'eau, sur une petite plage où je dressai un nouveau feu. Je dormis jusqu'à l'aube.

Je savais qu'en remontant le fleuve je finirais par rejoindre la route de Tegucigalpa. Je me mis en marche, frissonnant de plaisir sous les premiers rayons du soleil, le cœur rempli d'une joie sans mélange. Je sentais comme un appel vibrer en moi ; d'abord imperceptible, il s'était enflé, amplifié, je n'entendais plus que lui. Il disait : « Quitte le Honduras, tu n'as plus rien à y faire, retrouve l'Europe, l'espoir, la vie ! »

Tout en cheminant, je formai le projet d'aller à Paris. Je gardais de cette capitale un souvenir ému, pour y avoir passé cinq années, du temps que j'enseignais la philosophie dans un cours privé des Batignolles. À cette époque je menais une existence agréable et oisive, passant le plus clair de mes journées à méditer, seul dans la chambre que je louais aux Champs-Élysées. Ah ! ces étés parisiens ! Et, m'arrêtant au bord du fleuve, je me revoyais, à mon balcon, le torse libre dans une ample chemise aux manches retroussées, appuyant mes bras nus sur la rambarde métallique, une cigarette aux lèvres, dans l'air et la poussière d'un chaud matin de juillet.

Le matin du quatorze juillet était pour moi comme le symbole d'une délivrance ; l'occasion d'une renaissance intérieure. Quand les drapeaux tricolores envahissaient les Champs-Élysées au son des fanfares, j'exultais, je revivais l'allégresse qui avait dû habiter les victorieux combattants de 1789. Agrippé à la rambarde de mon balcon, je savourais le spectacle de ces files humaines rampant sur le fond gris des pavés. Une bouteille de bourbon à portée de la main, il suffisait qu'un passant vînt à chanter fièrement sous ma fenêtre pour que, lui souriant, je me servisse quelque rasade et, après avoir trinqué d'un long regard fraternel avec cet inconnu, avalasse d'un trait le délicieux liquide, aimant à sentir au fond de mon gosier desséché la brûlure de l'alcool. Quand la bouteille était vide, je m'asseyais tristement sur mon lit, et je pleurais, envahi par cette amertume subite qui succède à chaque joie trop profonde et trop imprévue pour qu'un cœur comme le mien, endurci aux hommes, puisse la supporter intégralement. Toutes les espérances rassemblées dans le geste simple et francophile que j'avais accompli, tel un rite, en communion avec mes frères de la rue, s'évanouissaient en une fumée que je croyais voir s'échapper par la croisée entr'ouverte, bientôt dissoute dans la lourde torpeur du dehors. L'ivresse où j'étais plongé ensuite, il m'est impossible de la décrire exactement ; je me sentais basculer dans un abîme ; ma chute durait longtemps. Il fallait, le plus souvent, que ma logeuse, quelques jours plus tard, inquiète de ne pas me voir descendre chercher mon courrier, vînt frapper à ma porte et, n'ayant pas obtenu de réponse intelligible, entrât, me réveillant par des cris qui nuisaient à ma réputation d'honnête citoyen du monde.

Chaque année ramenait la même suite d'événements, et j'étais de plus en plus déconsidéré dans l'immeuble. De méchants bruits coururent, on affirma que j'étais un anarchiste allemand que la Fête Nationale exaspérait et qui préférait les brumes de l'alcool au soleil des Champs-Élysées. À ce complot je n'opposais que de faibles défenses, soucieux de cacher la maladie qui me clouait dans ma chambre, ces jours de grande foule. On chercha même à me faire expulser ; ma logeuse renvoyait les

conjurés, prétendant connaître son devoir. En novembre j'avais décidé de quitter Paris et présenté ma démission au directeur du cours. J'étais las de l'enseignement, de mon quartier ; et comme on me proposait une mission en Finlande, j'avais accepté, heureux à l'idée de changer de décor tout en retrouvant une contrée que je connaissais déjà, pour y avoir séjourné, treize ans auparavant, lors d'un congrès archéologique. La veille du départ, j'entrais à l'hôpital.

Je ne devais pas rester longtemps dans ces lieux figés que seule égayait une infirmière au teint frais et aux jambes souples. Elle s'appelait Sandrine et m'avait témoigné une affection un peu surprenante dès mon arrivée. Je recevais le premier mon médicament, dans un verre propre, et elle consentait fréquemment à y joindre un morceau de sucre. Chaque jour je m'enhardissais davantage ; enfin, par un matin livide et froid, je me décidai à lui déclarer mon amour. J'hésitais pourtant à lui offrir le bouquet de fleurs artificielles que l'interne de garde avait dérobé sur mon ordre dans le hall d'entrée, aux grands cris du surveillant, un Polonais affecté de nombreuses infirmités. Dès qu'elle fut près de moi, je m'encourageai à parler. Elle me gifla et, d'un ton mi-câlin, mi-courroucé, me reprocha de me livrer à mon âge à de tels **enfantillages*.

Pour me consoler, et lutter contre l'ennui, je relisais régulièrement une vieille lettre que je conservais toujours sur moi, la seule que mon père m'eût jamais écrite. Je la connais par cœur ; elle n'est pas longue :

Cher Ludwig,

Comment se fait-il que tu ne nous aies toujours pas donné de tes nouvelles ? Bien que je passe mon temps à lui répéter que tu es en bonne compagnie et que Willy est un garçon sérieux et un vrai patriote, ta mère ne dort plus. Mais ce que nous avons trouvé sous ton lit³ confirme que nous avons bien fait. Gertraud et moi te souhaitons un heureux anniversaire.

Ton père, Erich Kasack.

³ Probablement un dictionnaire de rimes (N. de l'É.).

VIII

J'arrivai à Tegucigalpa un mercredi, harassé, couvert de boue et de poussière, blessé à la jambe, le ventre vide et l'œil hagard. Le patron de l'hôtel où j'échouai me toisa d'un air sévère et voulut voir la couleur de mon argent. Je pus exhiber un billet de dix dollars, trouvé après l'attaque du camp. L'hôtelier l'examina longuement puis me laissa monter, sans se soucier de mes bagages ; à vrai dire, je n'avais qu'une espèce de sac en toile qui, muni de nombreuses courroies et sangles, pouvait se porter aussi bien sur le ventre ou même la tête que sur le dos, et que j'avais garni d'une couverture, de tabac et de linge de rechange. Une fois dans ma chambre, je me lavai à grande eau, me rasai à l'aide d'un éclat de miroir, enfilai un pantalon et une chemise propres, me fis une cravate d'une embrasse de rideau, me roulai une cigarette dans une feuille de papier hygiénique, et sortis. Comme je descendais l'escalier, riant intérieurement de cette métamorphose, je me surpris à fredonner un air que je ne reconnus pas tout de suite. Des paroles me revenaient par bribes :

*... que toda la vida es sueño,
y los sueños, sueño son.*

Où les avais-je donc entendues ? Brusquement je me souvins : c'était là ce que chantait le vieil Indien. D'eux-mêmes, la mélodie et les mots surgissaient à ma mémoire :

*... que toda la dicha humana
en fin pasa como un sueño.*

À la réception, il y eut un flottement quand le patron me vit redescendre ainsi accoutré. Mais je ne comprenais pas pourquoi il me détaillait avec une telle insistance. Je plongeai mes yeux dans les siens, jusqu'à ce qu'il fléchît le regard et chuchotât, embarrassé : « Suivez-moi, je voudrais vous montrer quelque chose. » Je passai derrière le comptoir et nous entrâmes dans la cuisine. Mon hôte me tendit une chaise, s'assit à son tour, m'observa un instant à la dérobée, puis se leva pour attraper une bouteille sur une étagère. Tout en emplissant les deux verres, il ne cessait de me dévisager. Enfin il alla fouiller dans une liasse de journaux glissés entre le poste de radio et le mur, revint, et posa sur la table, devant moi, une page du *Nacional* sur laquelle s'étalait ma photographie, accompagnée d'un article que je m'empressai de déchiffrer.

Sous le titre « Qui est Helmut Kasak (*sic*) ? », le journaliste relatait mes récentes aventures, sans toutefois citer le nom d'Edmond ni celui de Monique, et invitait la population à fournir tous les

renseignements possibles me concernant. J'étais en effet, à l'évidence, un individu malfaisant, dont les activités – bien qu'on manquât de précisions sur leur nature comme sur mes origines – ne pouvaient que nuire au régime et à la sécurité du pays. Aussi avait-on requis contre moi la peine capitale. Je me tournai vers l'hôtelier penché par-dessus mon épaule. Il interrompit sa lecture et, se redressant, me questionna du regard. Je lui serrai la main ; puis, d'un même élan, nous vidâmes nos verres. Quand aujourd'hui je revois cette scène, je me sens la proie d'une vive émotion. Mais à cette époque une seule chose importait pour moi, c'était de fuir le Honduras, et les événements qui précédaient mon départ m'apparaissaient comme autant de retards, d'agaçantes et vaines péripéties que j'avais hâte de laisser derrière moi, de peur de devoir finir mes jours dans ce pays hostile.

Je demandai à téléphoner. J'obtins presque aussitôt la communication avec l'aéroport. Il restait justement une place dans l'avion qui devait s'envoler le lendemain matin pour Kingston. Mais je me heurtai à une nouvelle difficulté : comment payer mon voyage ? Je ne pourrais guère retirer de la vente de mon fusil plus du quart de l'argent nécessaire. Un vague espoir au cœur, je parlai à Ramón de mes ennuis. En apprenant le montant de la somme dont j'avais besoin, il siffla, impressionné. Puis, à mon grand étonnement, il me dit qu'il y avait dans l'hôtel quelqu'un qui me connaissait et qui m'aiderait peut-être.

Tandis que nous gravissions l'étroit escalier de bois, j'essayais de deviner qui était ce mystérieux individu et d'où l'hôtelier savait qu'il me connaissait. Après m'avoir entraîné dans un dédale de couloirs obscurs, il s'arrêta devant une porte à travers laquelle nous parvenaient les ronflements d'un dormeur, et frappa trois coups plutôt forts. Les ronflements cessèrent, firent place à des grognements ; on entendit claquer des espadrilles sur le linoléum, puis la porte s'ouvrit. Devant nous se tenait un personnage dont l'obscurité me masquait les traits. Lui, pourtant, me reconnut et s'écria en français : « Louis ! Pas possible ! » Il me prit la main et m'attira dans la chambre ; l'hôtelier s'éclipsa discrètement.

Bertrand m'assaillait de questions.

Bertrand Jubeuf, de l'aveu de tous ses supérieurs, était l'homme des situations désespérées. N'avait-il pas réussi, aux Pays-Bas, grâce à la complicité des indigènes, à sauver mon père d'une inondation consécutive à la rupture d'une digue ? C'est pourquoi je voue à Bertrand Jubeuf quelque reconnaissance ; elle est à l'origine de mon incorporation dans le groupe Manuela, dont il faisait partie quand les circonstances que je viens d'évoquer nous amenèrent à nous rencontrer. Comme je passais fortuitement par Shanghai, où il séjournait, j'étais allé le remercier d'avoir préservé mon père de la triste mort qui eût été la sienne s'il ne l'avait aidé à descendre du toit du haut duquel, face à la mer furieuse, il criait des imprécations en se frappant la tête ; originaire d'un pays de lacs, mon père pourtant n'avait pas appris à nager. C'est du reste la seule incapacité que je lui aie jamais connue.

Bertrand Jubeuf devint rapidement mon ami, du moins le crut-il sans comprendre que, si mon intrusion au sein du groupe Manuela s'était trouvée facilitée par notre liaison, à aucun moment je n'avais perdu de vue les avantages que je pourrais tirer de mon appartenance à une organisation dont beaucoup de gouvernements souhaitaient identifier les membres. Jubeuf ne se douta jamais de la vérité, de même que ni lui ni ses chefs n'avaient soupçonné les raisons exactes de la présence de mon père à Scheveningen, raisons que j'ignorais moi aussi, puisqu'il attendait que je fusse parvenu à l'âge adulte pour me les confier. Or à l'époque de son sauvetage par des mains que je devais plus tard, dans un des nombreux bouges de la grande ville asiatique, couvrir de baisers, j'entrais seulement dans ma vingtième année.

Comme je méprisais fort Jubeuf, j'en voulais au hasard de son constant empressement à provoquer nos retrouvailles. Car c'est souvent ainsi que je le rencontrais : quand je m'y attendais le moins. Cette fois encore, je ne pus m'empêcher de ricaner d'impatience ; et je me rappelai quelques-uns de ces moments déroutants. Un soir, à Mégare, dans une *psistaria* où je venais de déguster un délicieux *arni souvlas* arrosé d'une bonne bouteille de vin résiné, je me heurtai à Jubeuf qui sortait des toilettes comme j'y entrais. Jugez de notre étonnement à tous deux. Trois semaines plus tard, à Walvis Bay, le taxi qui me conduisait chez Roland renverse un cycliste à un carrefour. Nous nous précipitons, le chauffeur et moi, au secours de la victime ; c'était Jubeuf, sain et sauf. Une autre fois, à Helsinki, je sortais de l'*Ateneum* quand, parmi la foule des visiteurs, je remarque une silhouette familière : Jubeuf. Le vingt décembre de la même année, à Jubbulpore, dans la salle enfumée d'une taverne où je m'apprêtais à fêter, maussade et seul, mon anniversaire, Edmond étant parti la veille pour Paris, je vois entrer un couple hilare. Jubeuf était le cavalier de cette jolie femme. Du temps que j'enseignais le latin à Rennes, Jubeuf vint inopinément assister à un de mes cours. Quelques mois plus tard, dans l'avion qui m'emportait en Norvège, pour une mission délicate, j'eus en la personne de Jubeuf un voisin de siège inattendu et fort bavard. Peu après mon voyage à Shanghai et notre première rencontre, je chassais dans la forêt natale, quand je faillis abattre Jubeuf dissimulé par un buisson. Je passerai sous silence les nombreuses réceptions où je fus convié, aux quatre coins du monde, et où je me présentai en même temps que Jubeuf, pour notre plus grande surprise à tous les deux. Je tairai nos rencontres dans les cinémas de Paris, de Rome, d'Alger, de Jérusalem, dans les théâtres, les bordels, les cimetières et les ports ; enfin je ne mentionnerai pas toutes les fois que je trouvai Jubeuf dans le lit de Charlotte.

Je le convainquis sans peine de m'aider. Il me donna de quoi payer mon billet d'avion et ma traversée, refusa d'entendre parler de remboursement ; je lui demandai comment l'hôtelier avait pu savoir que nous nous connaissions. Il m'apprit alors que Ramón était pour lui un ami de longue date, qui avait toujours fait preuve de loyauté et su mériter sa confiance, ce qui l'avait engagé, au cours de leurs fréquents entretiens, à lui parler de moi, surtout quand avait paru dans le journal, dernièrement, l'article me concernant. Quand nous nous séparâmes, Jubeuf pleura ; je l'embrassai, et allai me coucher.

À l'aube, je fis mes adieux à Ramón. Jubeuf, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, m'attendait dans le hall. Il insista pour m'accompagner à l'aéroport. Je cédaï. Dans le taxi, je m'efforçai de ne penser à rien, tâchant d'imiter mon compagnon chez qui c'était une disposition naturelle. Le voyage dura plusieurs heures. Quand la voiture s'arrêta devant l'aéroport, Jubeuf ne broncha pas ; il avait le sommeil lourd. Je priaï le chauffeur de le ramener à l'hôtel, réglai la course et, une fois descendu, refermai doucement la portière. Le taxi s'éloigna, doré par le soleil déjà haut dans le ciel.

Sur l'aire déserte qui s'étendait devant le bâtiment, le vent se leva, soulevant la poussière en nappes cinglantes.

Paris.

DEUXIÈME PARTIE

L'immeuble où j'habitais à cette époque, dans le seizième arrondissement, jouissait d'une situation privilégiée. Assez souvent exposé au soleil, il recueillait, en hiver, les rares rayons qui se faufilaient dans la membrure des platanes, et en été toute la bienfaisante chaleur qui, dans la rue, rebondissait en vagues lentes sur l'asphalte poussiéreux. Le rez-de-chaussée était occupé par un café sombre et ancien ; le nom de taverne se prêtait mieux à ce qui, une fois la porte franchie, révélait un miracle de confort, insoupçonné du dehors et jurant avec l'allure inquiétante de la façade.

Le luxe intérieur était dû à la fréquentation de quelques généreux habitués, dont je fus bientôt. Le patron de la taverne, un homme charmant, remarquablement cultivé, bon connaisseur de Brahms et de Rimsky-Korsakov, publiait de temps à autre un article de critique musicale dans une revue spécialisée. Que de longues discussions nous avons eues, lorsqu'il n'y avait pas affluence de clientèle ! Il faut dire, pour éclairer le lecteur scrupuleux, que je disposais alors de nombreux loisirs, mes activités au sein du groupe Manuela ayant cessé.

Mes journées se déroulaient de façon monotone. Quand je traversais une période de dépression, je ressentais, certains moments, sans que je pusse me l'expliquer, et comme un étau qui enserre brusquement la gorge, l'envie d'Edmond ou de Monique ; seules ces heures noires où je prenais conscience de ma solitude trouaient l'uniformité de mon existence, soudains rappels d'une vie antérieure dont la réalité ne se manifestait que par des sursauts d'illusion. Les nuits que souvent je passais dans l'angoisse me trouvaient au réveil recroquevillé sur mon lit, à demi étouffé par le traversin que je devais prendre pour Monique et murmurant des paroles dont je ne parvenais jamais à déterminer le sens. Alors je sentais mon cœur cogner violemment dans ma poitrine. « Qui es-tu ? » me demandais-je ; « d'où viens-tu ? Quel est ton nom ? » Mes mains palpaient, nerveuses, mon corps, soulignant la puissance de mon trouble, et comme pour indiquer à mon âme à la dérive un chemin rassurant.

Je garde encore le souvenir d'une nuit d'orage que je vécus au cœur de l'été. Depuis longtemps je n'avais pas éprouvé ces symptômes de la vanité d'un passé. Je goûtais une période de calme, telle celles que peut connaître la mer, toute à soigner sa blancheur mesurée, son immensité plate, avant d'élever ses longs flots bruns au plus fort des tempêtes.

Le temps couvert m'avait confiné dans l'appartement et j'avais pris un livre, un de mes préférés : la *Phénoménologie de l'Esprit* ; toujours cette lecture me transportait, j'y puisais comme à une source vivifiante. Un coup de tonnerre, un brutal assombrissement du ciel annoncèrent l'arrivée de l'orage. Je pressai l'interrupteur ; la lumière bleutée filtra au travers de l'abat-jour. Je repris ma lecture. Dehors la tourmente faisait rage. Soudain, il y eut un sinistre grondement, plus fort que tous

les autres, et presque aussitôt un éclair effroyable. La lumière s'éteignit ; je tombai de mon fauteuil. La pluie battait aux volets de bois, entraînés par le vent, leurs attaches rompues, dans un va-et-vient incessant que rythmait le grincement des gonds rouillés. La face contre le tapis, je sanglotais. Chaque fois qu'une colonne d'ombre balayait la pièce, je poussais des cris plaintifs, cherchant à me mettre hors de portée. Puis tout se calma. Je gisais au sol, les yeux hagards, accablé par une immense fatigue. Je voulus m'approcher de la fenêtre, afin de respirer un peu d'air frais. Mes pleurs désespérés redoublèrent. J'étais prisonnier d'un abîme de honte et de faiblesse que ma solitude rendait intolérable.

Alors le soleil illumina ma chambre, un rayon vint se blottir dans mon regard vide. Je redécouvris d'un coup la familiarité des choses. « Monique, Edmond, je suis là ! » murmurai-je, assez fort pour pouvoir l'entendre. Sur la vitre se dessinaient des figures dansantes, auréolées de lumière, baignant dans une fluidité première qui me parlait. J'y voyais ma vie passée, une masse de souvenirs m'étouffait, m'empêchait de prendre le temps de respirer. Je voulais vomir tout cela et voir cette vomissure se dérouler devant mes yeux, chaude et vivante encore, parfumée de ces odeurs anciennes qu'on ne peut oublier et qui demeurent, telles qu'en elles-mêmes sans cesse elles se transforment.

Après cette vision, je me souviens d'avoir vécu pendant quelques jours dans une extase poétique extraordinaire. J'ai retrouvé un poème qui avait jailli sous ma plume :

du soleil un rayon ô douleur

a bondi fulgurant qui m'atteignit

pourquoi pleures-tu lorsque ce fut l'heure

de voir ta vie

j'ai dormi et le monde brusquement réveillé

grinçait et des volutes noires à l'horizon

annonçaient son retour préféré

au sombre oubli de ma raison

Je mangeais peu, je dormais peu, c'est à peine si je me désaltérais de café ou de whisky ; chaque instant comptait pour moi comme les dernières minutes d'un condamné, dont il sent souverainement la fuite, dont il ne sent que la fuite. Les bruits de la rue montaient jusqu'à ma chambre ; là, de mon observatoire ignoré, je m'enivrais de senteurs obscures, de paroles moulues par leur voyage dans l'air du soir, de longs bavardages qui semblaient les paraphrases de sensations que je rêvais de conquérir. Il arrivait parfois que les meubles qui m'entouraient se mettaient à mouvoir leurs volumes dans une série de plans discontinus qui s'entrechoquaient avec fracas ; rien ne pouvait coexister, je ne pourrais jamais, de mon vivant, réunir ces deux êtres qui me hantaient, secouer le joug pesant où deux têtes semblables venaient s'injurier, que je reconnaissais pour miennes, l'une convulsée, persifleuse, l'autre posant sur sa rivale un regard embué d'une lumière floue qui donnait envie de plonger dans le lac sombre, miroitant, de cette prunelle un peu dilatée.

Sans répit je nageais dans une mer étale et des colombes bleues volaient au-dessus de moi. J'abordais à des îles perdues. J'y vivais quelques secondes pour aller ressurgir ailleurs, éteignant chaque fois d'éternels feux d'oubli. Des portes majestueuses me refusaient leur passage et je pleurais un peu, prostré sur leur seuil. Monique surtout faisait planer sur les contrées que je visitais son divin sourire ; mes yeux versaient des larmes abondantes mais refusaient de l'appeler plus fort.

Un soir, je descendis de chez moi, comme pour renaître au monde des hommes. Quelques papillons voletaient dans l'air. Je marchais ; ma bouche ouverte retenait toute la respiration des choses ; les pleurs avaient lavé mon regard obstiné, qui fixait un point brillant, au coin de la rue. Je pressai le pas. Le tournoiement obscur des platanes qui voulaient danser m'emporta. J'atteignis enfin la lueur qui m'avait arraché de mon absence. C'était, au premier étage d'un immeuble cossu, la fenêtre d'un appartement dont les habitants allaient s'endormir.

Je ris brusquement de cette vitre trempée de soupe. On éteignit. Les ténèbres, le silence, la solitude. Moi. Au cœur du monde ; pleurant de nouveau. Je rebroussai chemin.

Malgré l'heure tardive, la musique et la chaleur régnaient dans la taverne. Je franchis le seuil, allai m'asseoir, commandai un café. Le rire remontait à ma gorge, à mes lèvres, chassant l'imposture ; comme le café brûlant, il ressuscitait ma présence, ma chair, m'enthousiasmait.

J'éprouvai un soudain besoin d'activité ; ou plutôt il me semblait que j'avais quelque chose de précis à faire. En palpant mes poches, à la recherche d'un paquet de cigarettes, je rencontrai une liasse de feuillets jaunis qui craquèrent sous mes doigts. Je les étalai sur la table, devant moi. C'étaient des lettres que j'avais dénichées dans un tiroir de mon bureau. Quelques années plus tôt, en effet, quand Monique et moi habitions ensemble et que nous projetions de nous marier, nous avions rassemblé ce qui nous restait de notre correspondance, pour pouvoir, de temps en temps, dans l'intimité de notre salon, revivre ces moments d'un amour déjà malade.

Les deux lettres que je lus d'abord dataient d'une trentaine d'années, mais elles n'étaient pas les plus anciennes du paquet. Sur la première s'étalait l'écriture un peu naïve que j'avais à cette époque⁴ :

Chère Monique,

Chaque fois que tu viens, je crois, confusément, que tu t'absentes un peu plus de ce lieu, de notre lieu de rencontre. Tes yeux sont comme des foyers dans lesquels je n'ose pas me jeter. Les autres ont plus de chance que moi ; ils te voient telle que tu es, avec tes sourcils froncés, ta jupe assez rigide, tes pleurs qui balaient en boue la poussière du cœur. Moi je sais. Tu ne me trompes plus. Je ne t'ai pas oubliée, mais je ne t'aime pas. Je ne méritais pas une telle infortune, moi qui t'ai nourrie si longtemps de tout ce que je possédais. J'espère que tu ne m'en

⁴ Les trois lettres qui suivent sont en français dans le texte (N. d. T.).

voudras pas trop de te raconter ma vie avec autant de détails ; c'est que tout cela est vrai. Je suis en quelque sorte un monstre bicéphale qui n'ignore pas sa nature.

Bien affectueusement,

Louis.

Sur la deuxième lettre courait, fine, serrée, l'écriture de Monique, ressortant au revers de la feuille ; c'était l'époque des premiers stylos à bille :

Cher Louis,

Ta lettre m'a fait longuement pleurer. Je ne te retrouve plus dans ces mots que tu rue jettes à la face. Dois-je t'apprendre que je me refuse à tenir pour vrai ce que tu m'annonces ? Cher Louis !... vous n'avez pu changer à ce point. Je vous sens si brusquement absent, alors que j'ai encore sous les yeux votre lettre, tout humide de mes larmes. Quand je pense aux beaux jours de naguère, j'éprouve une sensation de vertige atroce qui m'arrache force cris. Ne me laissez pas mourir de cette cruelle douleur dont je me languis en pensant à vous et à mon père. N'avez-vous point de ses nouvelles ? Je suis dans un état de nervosité extrême, ma plume tremble en griffonnant ces quelques mots que je ne puis prolonger.

Monique.

J'avais étudié une dizaine de ces vestiges, quand sous ma main se glissa un feuillet que je reconnus aussitôt. C'était une lettre plus récente que les autres et adressée à Edmond. Je n'avais pas osé la lui envoyer :

Mon cher Edmond,

Reviens. Depuis que tu es parti pour Brisbane (voici trois mois déjà !), je ne me reconnais plus. Tout ici contribue à m'irriter ; je m'emporte contre les meubles, les commerçants, Monique même. Hier j'étais insupportable. Elle me l'a dit. Je l'ai giflée et je suis sorti. Dans l'escalier, je me suis heurté à une espèce de clochard qui rôde souvent par ici. J'ai oublié de t'en parler, mais un jour, je l'ai invité à prendre un verre chez nous. Maintenant il connaît l'adresse. Bien sûr, il ne monte jamais quand tu es là : il attend que je sois seul ou avec Monique, pour pouvoir m'influencer à sa guise. Hier je l'ai repoussé ; il était furieux et il m'a suivi jusque dans la rue, sans cesser de m'injurier. Il restait à bonne distance, avançait par bons saccadés, se dissimulait derrière les platanes pour en ressurgir l'instant d'après, et il

criait des grossièretés sur mon compte. Son manège m'indifférait, mais je n'ai pu supporter longtemps ses insultes. Je me suis retourné et je l'ai attendu. Enhardi par l'alcool, il s'est campé devant moi. Je lui ai cassé la figure. Je suis devenu si susceptible !

Ce matin la concierge, en me montant mon courrier, ce qu'elle ne fait jamais, sinon pour voir comment j'organise ma vie de célibataire (bien qu'elle n'ait plus rien à découvrir sur ce sujet) ou quand elle est porteuse de mauvaises nouvelles, m'a appris que le clochard que j'avais frappé n'était autre que le fils du gérant de l'immeuble et par surcroît un éminent psychologue, qui avait fait autorité dans sa jeunesse, mais qui, victime des aléas de sa profession et de l'hostilité de ses collègues, certains jaloux, d'autres lui reprochant son appartenance à un mouvement néo-nazi, s'était voué à une horrible solitude, sans rien perdre de ses qualités de réflexion. Je dois avouer que les paroles de la concierge m'ont ébranlé ; il paraît que le gérant fera tout son possible pour obtenir mon expulsion de l'immeuble, voire du quartier. Je sais bien qu'il me reste l'appartement de l'avenue Mozart, mais il est trop grand pour moi. Cependant, si tu revenais, je n'hésiterais pas à chasser mes locataires et à déménager ; et Monique pourrait habiter avec nous.

Cela vient sans doute de mon comportement, en tout cas Monique se ferme de plus en plus. Elle me tourne résolument le dos quand, à mes heures de lucidité, j'essaie de lui expliquer ce qui se passe. Me pardonnera-t-elle ? Toi seul pourrais plaider ma cause auprès d'elle. Viens, laisse tomber Roland et l'Australie. Tu me manques trop.

Louis.

Sur le mur bleu de l'établissement, un projecteur peignait mille figures qui voltigeaient devant mes yeux rougis. Le patron s'approcha : « Monsieur Casaque, vous semblez bien triste ce soir. Qu'est-ce qui ne va pas ? Si je puis vous soulager, je le ferai en toute amitié... » Levant les yeux, je vis qu'il pleurait un peu lui aussi. Convaincu alors de sa sincérité, je lui racontai tout, dans les moindres détails. Je lui parlai de Monique, d'Edmond, de mes parents, de toute cette existence qui me pesait si lourdement. À la fin de mon récit, il se leva de sa chaise, me contempla quelques instants et, visiblement embarrassé par le silence qui nous accablait tous deux, me donna deux tapes légères sur l'épaule, dans l'espoir de me reconforter. Je détournai la tête et recommençai à fixer les images qui envahissaient le mur de la taverne.

Une émotion terrible m'étrangla brusquement : là, sur ce mur, je venais d'apercevoir Monique et son père. Ils marchaient lentement, semblaient torturés par quelque peine affreuse ; et leurs larmes s'envolaient derrière eux. Je les suivais un moment puis elles se fondaient dans le mur et il ne restait que cette procession douloureuse. Monique venait d'abord ; son regard avait gagné en éclat. Son père s'avavançait sur ses traces, à pas mesurés, les deux mains tendues vers le ciel dans le geste d'un suppliant déraisonnable et comme pour en maudire les funestes habitants. Vêtus de noir, ils marchaient

maintenant vers moi ; leur taille devenait réelle, ils s'approchaient, planant encore – pesamment. Lorsque je les crus vivants, je poussai un cri et m'élançai pour les étreindre. Je ne rencontrai que le vide immobile. Tous deux s'en retournèrent aussitôt. Je leur criai de revenir : « Je suis là, c'est moi, Louis, ici, derrière vous ! » Inexorablement ils s'éloignaient, et sur le fond bleu du mur leurs formes s'évanouirent dans un dernier sursaut de vie lumineuse qui m'arracha un râle d'impuissance.

Des heures durant, je tentai d'oublier cette apparition. En vain. Pourquoi Monique et Edmond s'étaient-ils enfuis quand j'avais voulu les saisir ? Pourquoi ? Pourquoi cette lettre, pourquoi cette hallucination, au moment où je commençais d'aller mieux ?

Alors, Dieu parla à mon esprit : « Tu n'étais plus rien pour eux qu'un souvenir désagréable, me dit une voix intérieure ; comment pouvais-tu espérer qu'ils s'intéressassent à toi, pauvre nigaud ? Toi qu'ils ont oublié depuis longtemps déjà, dans le dernier sommeil. Te croyais-tu donc irremplaçable ? Un autre que toi te vaut bien ! Homme de peu de foi, quelle vanité ! », etc. Ces paroles me volaient des sanglots convulsifs, plus douloureux encore. La voix n'avait que trop raison :

*Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?*

Le désespoir qui naissait en moi quand je considérais la vacuité de mon être creusait sous mes pas un abîme vertigineux. J'aurais donné toute ma vie, toutes mes joies, tous mes souvenirs pour franchir ce fossé qui me séparait impitoyablement de l'avenir. Mon existence n'était plus qu'un haillon de fortune que je portais comme une tunique brûlante, puisqu'elle me rongeaient chaque jour un peu plus la peau, et par endroits non squelette apparaissait déjà.

Épuisé, j'étais tombé à la renverse sur la banquette, entraînant dans ma chute la tasse de café que je n'avais pas encore vidée. Je vis le plafond tourner, le lustre s'y écraser. Tout mourait. Je m'endormis.

Sur des terres jaunes, je cueillais des champignons ; de jeunes esclaves nues riaient à mon approche. Un homme à la peau orangée m'assaillit et me frappa, parce que j'avais poursuivi sa favorite. Je me défendis, finis par vaincre le colosse d'un coup de pied au foie ; il s'enfuit en hurlant. La jeune esclave me contemplait, ravie : *Moïra*, lui dis-je. Elle sourit, s'approcha et j'admirai son corps. Comme j'allais la toucher, elle s'enfuit à son tour ; je me lançai à sa poursuite. Elle courait beaucoup plus vite que moi. Mais de temps en temps elle s'arrêtait et m'attendait. Un éclat de voix jailli non loin de mes oreilles me fit sursauter.

« Bien dormi, monsieur Casaque ? demandait le patron. Qu'est-ce que je vais vous servir ?

– Un café, murmurai-je en étouffant un bâillement. Quelle heure est-il ? Je me suis un peu assoupi et j'ai perdu la notion du temps. »

II

« Il va être midi », dit le patron de la taverne.

Mes yeux cherchaient un asile. Ce monde clos m'était devenu étranger. Des hommes tapaient le carton sur un tapis rouge et usé. Ponctuant leurs coups d'onomatopées burlesques, ils gardaient un sourire franc, qui ne me réchauffait pas. Il me fallut baisser les yeux pour ne pas troubler, par mon air funèbre, leur joie.

« Tu pleures encore ? » me dis-je avec douceur.

Je criai. La taverne concentra sur moi ses regards. Hébété, je considérais, sur le fond obscur du plancher, deux pieds immobiles, énormes. Je portai la main à mon front et m'évanouis.

On s'approcha de moi ; on me rafraîchit les tempes avec des torchons humides, on voulut me consoler par des paroles bienveillantes, que je repoussai en grognant. Tous me dévisageaient avec anxiété.

« Croco... balbutiai-je ; des chaussures en croco... Pourquoi ? »

Ces chaussures que je venais d'entrevoir, tout près de moi, étaient celles qui m'avaient poursuivi autrefois. En croco. Elles m'avaient emboîté le pas, à mon insu. Il en est souvent ainsi avec des êtres dont on ne se soucie guère, qu'on abandonne dans son sillage, lié cependant à eux, sans savoir pourquoi, par une vague laisse qui semble se détendre à mesure qu'on croit fuir leur présence devenue odieuse, leur ombre maléfique. Le croco était ma passion. Sans raison, et depuis toujours. Un cartable en croco m'avait fait rêver autrefois, un jour que je m'étais échappé du pensionnat et que je contemplais, la conscience tourmentée, les vitrines de la ville.

C'était sans doute une farce qu'on avait voulu me faire. On devait prendre plaisir à mon trouble. Quand, à force de volonté, je regardai de nouveau par terre, il n'y avait plus rien. Sauf un trou noir, un manque fatal. Un manque de croco. Je voulais le revoir, il avait disparu ; le croco fuyait comme une ombre dans le champ du souvenir. Je l'appelai, de mes doigts crispés, je gémissais. Des sorcières hideuses, aux cheveux de sable, balayaient furieusement le plancher, des nuages couvaient sous des yeux calcinés. Comment échapper ? Je heurtai du pied un caniche endormi qui hurla de douleur. Son maître m'eût presque frappé : tant certains hommes sont attachés aux bêtes. Je giflai l'inconnu, puis je sortis, pour ne plus risquer de perdre la face devant tous ces consommateurs vaguement haineux, vaguement à cause de la tristesse que j'inspirais, à cette époque de mon existence.

Le trottoir était baigné de soleil. Mon esprit revivait dans l'orgueil de sa lumière propre. Un corbillard s'étirait devant l'entrée. Sur le velours ténébreux d'un panneau, deux lettres se détachaient : L K ; L K ! À moins que la première ne fût un E – ma vue s'accommodait difficilement de ce brusque éclat argenté ; un E, puis un K ou un R. Plutôt un R. Je m'approchai. Un R. Rasséréiné, je reculai, mû

par quelque crainte respectueuse. Un K ? J'en étais à ces conjectures quand le corbillard s'ébranla, dans un long hurlement d'essieux. Le soleil vint m'éclater au visage. Un éblouissant tournoiement de flammèches dansait dans ma tête. J'eus subitement très chaud. Le disque rougeoyait un peu, semblait vouloir me dire quelque chose. Son langage ne m'était pas inconnu.

Cette danse de feu et de flammes me charmait. Je fermai les yeux. Quand je les rouvris, un chat tigré agonisait près du caniveau. Son rôle affreux, bizarre. Les pattes se détendaient brusquement, ultimes saccades d'une vie qui s'évadait. Le mouvement spasmodique cessa. Le chat mort. Le corbillard avait dû le happer. Vision capable de m'irriter. Je saisis une pierre tranchante et la lançai de toutes mes forces sur le cadavre. Elle écrasa la cage thoracique, dans l'éclatement sec des côtes et des vertèbres. La dépouille s'en trouvait allongée. Mon pantalon recueillit des taches de sang au hasard. Je rentrai chez moi. D'un pas lent et mal assuré, j'atteignis l'escalier, gravis pesamment les marches pour aller me laver de cette souillure, à grande eau, sans épargner le savon ni la peine. Puis je m'habillai sans hâte. La même clarté dans la rue désolée. On avait enlevé le chat. Tant mieux. *Que toda la vida es sueño...* ; je partis en sifflant cette ritournelle qui m'avait plu ; ... *y los sueños, sueño son*. Au diable Monique ! *Désormais positif* : j'aurais pu écrire un poème portant ce titre. Je ressentais un soulagement imprévu et illimité, comme au sortir d'une épreuve que j'aurais su être la dernière.

Où aller ? Il y avait un petit square du côté de la tour Eiffel, peu fréquenté par les humains. Mes pas m'y conduisirent tout droit. C'était un peu de terre que des buissons élancés ceignaient d'une couronne souple et soumise aux caprices du vent. De mon banc, je pouvais lancer des miettes de pain aux merles, aux moineaux et aux pigeons. Des conflits naissaient. Le pigeon s'efforçait de devancer ses concurrents, plus agiles et plus rusés. Je croisai les jambes, desserrai le nœud de ma cravate, qui m'étranglait à demi. J'ouvris largement mon veston. Le soleil, cet astre qui semblait me chérir, me caressa le ventre et le visage. Une bienfaisante chaleur m'envahissait à mesure que je m'abandonnais davantage. « Apollon, dis-je en moi-même, comme ton char se plaît à diriger sa course vers le pauvre rampant que je suis ! Tu as, Phœbus, accoutumé de fléchir ta route pour me saluer en tous lieux que je hante. Merci, dieu qu'on dit cruel, merci pour ton grand cœur, pour ta générosité ! »

Le quadrimoteur qui se posait à Athènes, par ce bel après-midi de septembre, ne soupçonnait sans doute pas qu'il m'avait à son bord. Mieux informé, Olaf Jakobsen m'attendait sur le *tarmac*. Un taxi nous conduisit à notre hôtel, le Cosmopolit, situé dans un quartier assez chic, non loin de la place Omonia. Le patron jovial, les chambres spacieuses, les moustiques nonchalants rendaient l'établissement tout à fait convenable. Je me changeai et redescendis rapidement à la réception, où je retrouvai Jakobsen. Il me proposa une promenade dans la Plaka, suivie d'un bon dîner dans un restaurant qu'il connaissait. Tandis que nous marchions, mon compagnon m'avoua parler toujours aussi mal l'allemand, ce que j'avais déjà pu constater, et prétendit s'entretenir avec moi en anglais. Je tâchai, pour ne pas trop l'humilier, d'oublier mon accent d'Oxford et de commettre de temps en temps

quelque faute de syntaxe, entorses que cet ignare, loin de les reconnaître, s’empressait de reproduire, en admirateur attentif et fidèle de mes dons linguistiques, ce qui finit par m’exaspérer. À un kiosque qui nous croisait, j’achetai des cigarettes ; j’en proposai une à Jakobsen. *Takk, men jeg foredrækker mine sjælv-rollede*⁵, répondit-il dans sa langue maternelle, et il tira de sa poche un paquet de tabac et une petite machine à manivelle. *Jeg ser*⁶, dis-je en guise de compliment. Je haïssais Jakobsen.

Nous longions une vaste place sur laquelle un marché s’était tenu pendant la journée. À cette heure-là, les baraques avaient été repliées et enlevées depuis longtemps, mais il subsistait dans l’air, émanant des monceaux de cageots vides et de fruits un décomposition, un violent parfum qui m’assomma. Jakobsen paraissait insensible à cette pestilence ; mêlée à l’arome particulier de ma cigarette, elle réveillait dans ma mémoire une parcelle oubliée qui s’enfla, me grignota le cerveau de l’intérieur, s’emparant peu à peu de tout mon crâne, cognant à ses parois ses angles arrondis. Des souvenirs jaillissaient en un geyser du gouffre de mon passé, passé que je fumais maintenant, emplissant mes poumons de volutes blanches. Grâce aimée des dieux, aimée des hommes, je te retrouvais telle que tu n’avais pas changé. Ô les tomates pourrissant au soleil ! Ô les cigarettes grecques ! Ô l’odeur du savon de l’hôtel, lourde, persistante, qui planait dans les rues, s’exhalant des cous, des nuques, des torses ! Ô les cafés immenses et leurs mille petites tables rondes, ô les minuscules tavernes et leurs charmantes tonnelles ! Ô les oliviers ! ô les îles ! ô les criques ! ô la mer !

J’ avais connu la Grèce...

Vassili Papadiamandis, malgré un travail aussi fructueux qu’acharné, n’avait acquis, à l’époque où je lui fus présenté, qu’un modeste renom. L’insuffisance, voire l’absence de crédits, la concurrence de collègues disposant de capitaux plus importants, l’amateurisme derrière lequel on rangeait ses travaux n’avaient pu cependant venir à bout de ce chercheur-né. Parce qu’on se méfiait de Papadiamandis, on lui inventait toutes sortes de vices, on portait à son compte quantité d’abominations ; on racontait que, non content de ne pas payer ses ouvriers, cet autodidacte les maltraitait à longueur de journées, quand il ne tentait pas de les séduire.

Ceux qui, comme moi, ont approché l’archéologue, pourraient s’élever contre de tels mensonges et, outre ses qualités professionnelles, défendre ses vertus morales. Papadiamandis était un homme charmant ; dans ce corps certes assez monstrueux se logeaient une finesse d’esprit et une sensibilité que je n’ai guère rencontrées que chez Edmond et qui faisaient de lui le plus agréable compagnon qu’on pût souhaiter.

Travailler à ses côtés fut pour moi une expérience unique et irremplaçable. J’entrai en relation avec lui par l’intermédiaire d’une revue linguistique belge dans laquelle je publiais de temps à autre quelques pages d’épigraphie grecque (je me débrouillais dans cette science). Papadiamandis, à la

⁵ « Merci, mais je préfère celles que je roule moi-même », en norvégien (N. d. T.).

⁶ « Je vois », en norvégien (N. d. T.).

lecture de mes articles, décela en moi un futur collaborateur. Nous nous vîmes, nous nous plûmes. L'année suivante, nous commençons des fouilles dans une île des Cyclades, grâce à des fonds qui me venaient de plusieurs hold-up organisés par Roland et moi pendant notre séjour à Rome.

Ce qui me captivait en Papadiamandis, c'était l'ampleur et la précision de ses connaissances. Le soir, trempés de sueur, les membres lourds, nous dînions dans une petite auberge en bordure de mer. Là, nous parlions des trouvailles de la journée, des objectifs du lendemain, il rassurait les ouvriers, les félicitait, plaisantait avec eux ; puis, quand ils étaient partis se reposer sous leurs tentes, nous laissant seuls tous deux sur la terrasse, nous nous racontions nos vies, nos espoirs, nos déceptions, nos craintes, nous discutons archéologie jusqu'à une heure avancée de la nuit. J'appris ainsi une foule de choses sur Papadiamandis, sur ses recherches, sur ses passionnantes activités. Il m'initia aux merveilles du ciel étoilé, me montra Antarès et le Sagittaire, et Saturne dans les Gémeaux. Il me dévoila les mystères du tarot de Marseille, de la parthénogénèse, m'enseigna des rudiments de tamoul. Je ne pourrai jamais dire tout ce que je lui dois, quand même j'y consacrerai le reste de mon existence.

Il mourut la veille du jour où nous découvrîmes une centaine de lécythes parfaitement conservés, qui eussent fait reconnaître enfin notre équipe – son équipe –, si le bateau qui les transportait n'avait sombré au large de Salonique ; nous continuâmes les fouilles avec davantage d'ardeur encore. Il mourut à la tâche ; je décidai de le remplacer et de défendre ses idées au congrès qui devait se tenir à Helsinki. Ce républicain mourut le jour où Georges II fut rappelé sur le trône, d'une crise cardiaque ; mais il n'avait pas souffert.

« *Where are you ?* » demandait Jakobsen.

Je le haïssais. Cette mission, du reste, se solda par un lamentable échec. Jakobsen ne comprenait rien à rien, confondait Papagos et Karamanlis, Thèbes et Delphes, Grèce et Turquie. Je finis par le laisser tomber pour entreprendre seul un voyage d'agrément dans le Péloponnèse. Je séjournai une semaine à Mycènes ; chaque matin je me rendais sur la citadelle pour assister au réveil des ruines sous les premiers rayons du soleil...

« Pardon, monsieur, je peux reprendre ma balle ? »

– Bien sûr, prends-la. »

La fillette levait vers moi des yeux implorants. Sa balle avait roulé sous mon banc. Je me levai. Mais ma haute taille l'impressionnait ; je fléchis donc le buste, m'agenouillai sur le sable, et commençai à déambuler dans cette posture, les mains sur les hanches, ramené à la hauteur de l'enfant qui riait. La mère intervint :

« Charlotte, voyons ! Laisse le monsieur tranquille ! » Elle l'entraîna à l'autre bout du square, c'est-à-dire à cinq mètres de mon banc, près du sien, où siégeait une complice. Charlotte fut tenue de

ne pas quitter ces augustes parages, et elle m'avait déjà oublié. Mais on voulait exploiter l'incident. La faible distance qui nous séparait me permit d'apprendre que j'étais considéré comme un **poivrot* et un **vieux satyre*, et je me complus à voir en moi un autre Socrate, accusé comme lui de corrompre la jeunesse. Sans attendre qu'on me présente la ciguë, j'éclatai d'un rire provocant et partis.

Charlotte. J'avais épousé une Charlotte. « Dès demain j'irai à Bondy », me dis-je.

Subitement, la présence de la tour Eiffel tendue vers le ciel me gonfla d'espoir.

III

Cet après-midi ensoleillé invitait à la promenade et je fredonnais quelque mélodie. Les arbres farcis de mille oiseaux faisaient écho à ma plainte, tandis que mon pas s'allongeait insensiblement. Je m'aperçus bientôt que j'avais parcouru une longue distance ; j'avais suivi l'avenue de la Motte-Picquet, traversé la place des Invalides puis, par la rue de Grenelle, gagné le boulevard Saint-Germain, où je cheminai alors.

J'ignorais où j'allais mais la liberté que je concédais à ma fantaisie contribuait pour une bonne part à sauvegarder ma santé peu florissante. Le bitume sale du trottoir récemment refait et balayé fondait sous mes pas, sinistrement. J'obliquai pour emprunter le boulevard Henri-IV. Ce diable d'homme m'avait fait rêver autrefois, quand, penché sur les livres de mon père, j'imaginai en pleurant le crime odieux commis par Ravaillac. Je frémissais au cri poussé par le bon roi lorsque le fer pénétrait son sein. Cette clameur avait franchi les siècles pour parvenir jusqu'à moi. Le seul nom du monarque, prononcé en ma présence, suffisait à me faire entendre ce râle maudissant l'imposture.

Le cri familier retentit. D'ordinaire éclos de mon imagination, il semblait cette fois comme étranger à moi-même. Une voix chaude, un peu rugueuse ; mais ce n'était pas celle d'Edmond. Elle n'avait pas le même timbre. Quelque chose de plus grave, avec, dans le ton, une nuance de bêtise qui me surprit. Rue de la Roquette. Le soleil s'était caché derrière les immeubles et ne m'apparaissait plus que par intervalles. Je resserrai le nœud de ma cravate. Un coup de fouet claqua, tout proche ; puis un autre. Un grincement affreux emplit l'air, vint chasser mes pensées. Je me retournai. Un corbillard. Le corbillard. E K ; c'était bien E K. L'essieu gémissait si régulièrement qu'on eût pu croire à une honteuse mise en scène.

Le corbillard longea lentement le trottoir puis, ayant fait mine de vouloir dépasser le portail, entra dans le cimetière du Père Lachaise. Deux hommes le suivaient ; je me joignis à eux. La mort est dans la vie d'un homme un événement d'une telle gravité que mon cœur s'était serré à l'idée que cet inconnu, E K, s'en allait dans sa dernière demeure accompagné de deux individus à l'hypocrisie évidente. Je dus les affronter. Ils commencèrent par me dévisager sans aménité ; l'un d'eux surtout, un personnage de haute taille, au nez aquilin, aux pommettes saillantes, qui alignait délibérément des dents d'un jaune rebutant, parut ennuyé de ma présence. Mais rien ne réussit à m'influencer, ni leurs tristes visages, ni les pièges qu'ils me tendirent. Ils m'offrirent une cigarette. Je repoussai leur proposition malséante. Ces gaillards-là avaient la peau dure. Ils fumèrent sans vergogne pendant que le fossoyeur poursuivait sa besogne. Avant la dernière pelletée de terre, je me recueillis quelques instants, dans espoir que mon attitude inciterait les doux malotrus, qui ne cessèrent pas pour autant de ricaner, à s'associer à une prière simple mais sincère. Le fossoyeur s'impatientait, semblant mal

supporter la chaleur de cette fin d'été. En sortant, je lui glissai quelque chose ; il me remercia si bruyamment que les deux autres se retournèrent, inquiets, et, comprenant d'un coup d'œil la situation, esquissèrent un sourire de mépris, un mauvais rictus qui remontait de la commissure des lèvres jusqu'à la naissance des narines.

J'étais heureux d'avoir pu seconder un homme ou une femme que je ne connaissais jamais, dans ce voyage désespéré qu'est la mort. Moi aussi j'aurais à mourir. Qui viendrait m'aider à partir ? Je remontai la rue de la Roquette. Le corbillard me dépassa, martèlement de sabots déchiré par des coups de fouet. Les grincements avaient cessé. On avait dû graisser l'essieu. Surtout il manquait autre chose au véhicule ; E K : les initiales avaient disparu de leur fond de velours noir.

E K. Par leur absence, elles m'avaient révélé l'ineffable. Je savais. N'avais-je pas toujours su ?

E K. « C'est notre petite Cosette à nous ! »

Papa. Pourquoi ?

IV

Après les funérailles de mon père, un soir que je remontais à pied la rue Lepic, sous la pluie, à la recherche d'un bureau de tabacs, je me heurtai à un petit groupe d'hommes qui, campés au milieu du trottoir, me barrant le passage, se disputaient en gesticulant. Le plus bruyant des quatre, un petit vieux dont la tête s'ornait d'une magnifique vague de cheveux blancs, vêtu d'un ample costume de velours que la pluie avait achevé de déformer, s'en prenait à un gaillard large d'épaules, âgé de la cinquantaine, qui lui donnait posément la réplique, mais dont les paroles étaient couvertes par les exclamations de deux personnages qui tentaient de jouer dans la discussion le rôle d'arbitres, approuvant ici, critiquant là, et s'emportant l'un contre l'autre quand leurs commentaires ne s'accordaient plus, ce qui, parallèlement au premier conflit, en instaurait un second, auquel ni le grand gaillard ni son adversaire ne prêtaient attention.

« Espèce de vieux tordu, murmurait le grand gaillard.

– Et la liberté d'expression ? Et la liberté de pensée ? Qu'est-ce que vous en faites ? gargouillait le vieux.

– Il a raison », criait le troisième, un jeune homme vêtu à l'anglaise. Le quatrième, qui, quand il ne jugeait pas opportun de manifester ses sentiments, tentait de rallumer, à l'aide d'un briquet de luxe, le cigarillo détrem pé qui pendait à ses lèvres, posa sur moi un regard d'un bleu si profond que, pétrifié, je dus conjuguer toutes mes forces pour ébaucher un sourire assez pâle j'imagine, auquel répondit, à ma grande surprise, un clin d'œil.

« ... d'expression, disait le grand gaillard, vous y croyez vraiment ? Vous y croyez vraiment ? répéta-t-il sur un ton insolent.

– Bien sûr – hasarda le troisième –, sans se cantonner dans un déterminisme étroit...

– J'affirme, dit le petit vieux, que nous sommes la cible d'une attaque pernicieuse de la classe mercantile.

– La classe mercantile ! dit le grand gaillard en hochant la tête. Vous ne seriez pas un peu **parano* ? »

Le cigarillo me souriait ; intrigué, le jeune homme se tourna vers moi ; par dessus la chevelure neigeuse du petit vieux, le grand gaillard me fixait froidement, de sorte que son interlocuteur fit volte-face et brandit sous mon menton son long nez bleuâtre.

« Vous vous intéressez à la poésie, monsieur ? »

Le jeune homme intervint :

« Monsieur Robur voudrait savoir si vous aimez la poésie... et les poètes, naturellement, ajouta-t-il, ce qui fit rire le cigarillo.

– Je n’ai rien à leur reprocher, répondis-je. Il m’arrive à moi-même d’écrire et... »

Cette phrase inachevée – je me demande encore pourquoi je la commençai, puisqu’à l’époque ma production littéraire se réduisait à quelques poèmes de jeunesse et à des pages malhabiles et compliquées auxquelles je n’attachais guère d’importance – produisit le meilleur effet.

« Eh bien ! allons dîner, gloussa le petit vieux. Monsieur, vous êtes notre invité. »

Tous ensemble nous descendîmes la rue Lepic, sauf le grand gaillard, qui n’avait pas bougé. Le jeune homme chuchota quelque chose à l’oreille du petit vieux ; il se retourna : « Vous venez, Houdusse ? » Le grand gaillard haussa les épaules et s’éloigna d’un pas tranquille. Nous reprîmes notre marche, le petit vieux en tête, derrière lui le jeune homme, puis le cigarillo et moi. Mon voisin engagea la conversation sur un ton de confiance :

« Notre guide vient de commettre une erreur, dit-il.

– Comment cela ?

– Il n’aurait pas dû vexer Sologne.

– Ne se nomme-t-il pas Houdusse ?

– Gaston Houdusse, oui ; mais surtout Gaston Sologne.

– Je comprends, dis-je.

– Gaston est très vulnérable, dit le cigarillo.

– Pourtant, au cours de la discussion, il a montré qu’il savait se défendre.

– **Il a son franc-parler ; mais, voyez-vous, il est resté un enfant. Et lui aussi, dit-il en me désignant du menton le petit vieux, lui aussi* », ajouta-t-il comme pour lui-même.

Nous étions arrivés devant un café où Cheveux-de-neige disparut le premier. Le patron nous serra la main à tous et nous promit « comme d’habitude, la meilleure table ». Nous nous assîmes dans un coin de la salle. L’endroit me plaisait, mes hôtes aussi, bien que je ne comprisse pas ce qu’ils me voulaient. Le patron reparut pour noter la commande. Tous optèrent pour une choucroute **directe*, et je les imitai. Le patron, après m’avoir examiné plus attentivement, se tourna vers le petit vieux :

« Je ne connais pas monsieur, dit-il.

– Mais nous non plus, nous ne le connaissons pas. À propos, comment vous appelez-vous ?

– Casaque, Louis Casaque.

– Voilà qui me convient, monsieur Casaque. Aimez-vous la bière ?

– **Oui, sur ma foi*, répondis-je, avec la nette impression de mal choisir mes mots.

– **Par conséquent, Claude, apporte-nous de la bière* », dit le petit vieux au patron qui s’en alla.

« Je m’aperçois que nous ne nous sommes pas présentés, reprit-il en se penchant vers moi. Je suis Daniel Robur, poète ; le jeune homme assis en face de vous se nomme Benoît Foulon, et voici Michel Rossi. Tous deux sont **également poètes, bien qu’inégalement doués*. »

Cette remarque fit planer quelque incertitude sur la table, où le patron venait de déposer quatre chopes ruisselantes.

« Nous appartenons, continuait Robur, nous et quelques autres, dont le monsieur que vous avez vu tout à l'heure et qui nous a fait l'impolitesse de refuser de se joindre à nous... je dis bien l'impolitesse, insista-t-il en posant sur Foulon un œil impatient ; nous appartenons au groupe Surgir, dont les membres s'expriment dans la revue *Abrupts* ; vous connaissez ?

– En vérité, je ne suis à Paris que depuis deux mois.

– Ah ! »

La choucroute arrivait. Délicieuse, craquant sous la dent et fondant sur la langue, puis se précipitant, toute palpitante, dans le gosier, elle nous régala. En servant les desserts, le patron s'entretint à voix basse avec Robur. Monsieur Grimardias le demandait au téléphone. Au bout de quelques minutes, Robur revint et s'excusa ; il devait s'absenter. Il ne prit que le temps d'engloutir son sorbet et d'avaler un cointreau que le patron tint à lui offrir.

Quand il fut parti, Foulon me dit en souriant :

« Cher monsieur Casaque, je crois que c'est Rossi et moi-même qui allons devoir payer votre repas.

– Robur, dit Rossi, sait se dérober au bon moment. Mais, au fond, c'est un brave type. »

Tous deux semblaient passablement éméchés. Pour moi, j'avais perdu l'habitude de boire de la bière. Je risquai une réflexion plutôt acerbe, que je tempérâi du mieux que je pus par un ton désabusé :

« Monsieur Robur me paraît être en quelque sorte le chef de votre groupe ; **il vous tient la dragée haute* ; vous le craignez... »

Foulon éclata de rire :

« Le craindre ? Robur ? » Il plongea le nez dans son armagnac, hilare.

« Ne vous y trompez pas, dit Rossi. Robur, certes, est un grand bonhomme, et nous estimons sa poésie un juste prix. Mais il ne nous impressionne pas outre mesure, même s'il se prend pour le démiurge en personne. Nous lui donnons le change, nous cédon's à son caprice ? Cela ne nous coûte pas grand-chose. C'est lui qui a fondé notre groupe, n'empêche que son absence ne nous est jamais à charge... sauf, je vous l'accorde, quand il faut régler l'addition à sa place. Je vous le disais tout à l'heure, Robur est resté un enfant. Par exemple, il ne s'appelle pas Daniel Robur, mais Henri Gros ; et si vous avez le malheur de prononcer son véritable nom en sa présence, il vous boudera pendant une semaine. »

Foulon, qui n'avait pas cessé de rire, prit la parole à son tour :

« Mon cher Casaque, si vraiment vous tenez à placer notre groupe sous la tutelle d'un chef, je vous recommande plutôt Sologne pour cet emploi. Voilà un poète. Quand vous le connaîtrez mieux, vous en tomberez d'accord. N'est-ce-pas, Michel ?

– Je me le demande, dit Rossi. Tu as lu *Banlieues radioactives* ?

– Oui, et alors ?

– Ça vaut tout ce qu’a pu écrire Sologne ; ça m’a rappelé des pages de *Pour venger Marsyas*.

– Tu parles d’une référence !

– Je sais que tu es fâché avec le *Marsyas*. Reconnais tout de même que, de tous les recueils de Tessier, c’est le plus solide.

– Enfin, Michel, tu me déçois ! Moi qui aimais bien tes *Embolies*...

– Achève, je te prie. »

Je toussotai. Foulon se tourna vers moi ; Rossi alluma un cigarillo.

« Excusez-moi, dis-je, de vous poser une question aussi brutale, mais qu’attendez-vous de moi ?

– Vous avez plu à Robur. S’il est vrai que vous écrivez, joignez-vous à nous. Nous serons, que dis-je ? nous sommes ravis de vous accueillir

– Mais vous-même, monsieur Casaque, dit alors Rossi, qui êtes-vous ? »

Pris au piège, l’esprit égaré par tant d’alcool, je tentai de considérer avec lucidité la situation. Fallait-il céder ? Ils m’étaient sympathiques, m’offraient *à brûle-pourpoint le repas, m’initiaient à leurs controverses littéraires, je n’avais rien à leur refuser. Sans doute, j’allais me donner en spectacle ; mais je tâcherais de m’exprimer d’une voix lente, posée, simplement et sans bavardage. Surtout, je leur dirais la vérité. J’étais à l’aube d’une vie nouvelle ; il s’agissait de fuir le mensonge. Le rideau se lèverait. J’apparaîtrais ; moi, résultat d’une aventure dont aucune page ne resterait dans l’ombre, dont toutes seraient dépliées, soupesées, et offertes à des âmes attentives. Enfin je surmonterais mon passé par la seule force de la volonté. Oui, j’apparaîtrais, sur une musique douce et allègre, dans tout l’éclat de la vérité.

« Par où vais-je commencer ? » demandai-je à mes hôtes. Devant mon indécision, Rossi proposa que je narresse d'abord les événements de mon enfance qui me paraissaient avoir le plus nettement déterminé la suite de ma vie. J'acceptai de bon cœur cette **planche de salut* et parlai de mon pays, de ma famille, de mon père ; je décrivis l'école où je fis mes classes, le cadre bucolique dans lequel je fus élevé ; j'évoquai mes querelles enfantines avec Willy.

Constatant, à mesure que je progressais dans mon récit, que je savais captiver mes auditeurs, je m'empressai d'en arriver au temps de mes premiers grands voyages, à Shanghai, le jour de mes dix-neuf ans, au Japon, à la Jamaïque (mais je ne leur parlai pas d'Odile), à Madagascar, en Australie. Sans nommer le groupe Manuela ni préciser davantage la nature de ses activités, je ne laissai pas de signaler mon appartenance à une organisation criminelle d'envergure internationale. L'attention de mes hôtes s'en trouva renforcée. Mon calme, mon assurance, ma pondération les impressionnaient. Parfois ils échangeaient un regard complice, en souriant, transportés d'allégresse et assoiffés d'aventure. Ils étaient jeunes. Ma peau burinée par le soleil des Tropiques, l'éclat de ces yeux que Monique avait tant aimés, un rien d'exotisme enfin suffisait à les bouleverser ; et ils redisaient à mi-voix ces formules magiques : Atuana, Tuléar, Moroni, Mataura...

L'espace d'un instant, je craignis malgré moi qu'ils ne doutassent de la véracité de mes propos ; mais non : leurs visages, tout entiers tournés vers moi, m'eurent bientôt persuadé de la confiance qu'ils m'accordaient. Encouragé, je leur contai mes histoires de serpents, en commençant par la moins glorieuse, et qui avait l'Inde pour décor.

J'étais parti de Rājñāndgaon au lever du soleil, dans une jeep de location, car la voie ferrée ne passait pas par Bhandāra, où je devais retrouver Roland à sept heures précises. Ayant appris qu'on avait désigné Jakobsen pour me seconder, j'avais obtenu de mes chefs qu'il fût remplacé par ce vieil ami ; Jakobsen reçut l'ordre de gagner Le Cap, où il fut confié à Jubeuf pour un travail de routine. Je n'avais pas oublié certaine mission en Grèce, quelques années auparavant, dans laquelle on avait jugé utile de m'adjoindre cet incapable.

Je roulais depuis une heure, l'esprit absorbé par ces souvenirs, quand je dépassai une haute borne plantée au bord de la piste. Je quittais le Madhya Pradesh pour entrer dans le Mahārāshtra. J'étais donc à mi-distance de Rājñāndgaon et de Bhandāra. La route était déserte. Brusquement, le moteur s'arrêta ; la jeep parcourut encore quelques dizaines de mètres puis s'immobilisa.

La veille, au bureau de location, on m'avait assuré que le plein d'essence avait été fait, ce que confirmait la jauge. Que se passait-il ?

Je descendis, soulevai le capot. Tout paraissait normal. L'allumage, peut-être ?

« Il doit y avoir quelque part des outils », me dis-je. Il y en avait même toute une boîte, couchée derrière le siège, sur une bâche moisie ; toutefois il n'était pas question pour moi de m'en emparer tant que, sommeillant tranquillement sur le métal chauffé par les premiers rayons du soleil, le naja dont je venais de constater la présence défendrait cet accès providentiel.

Les tempes bourdonnantes, je demeurai un instant paralysé par l'apparition ; puis je cherchai un moyen. Malheureusement, mon pistolet était resté dans la jeep. Si j'avancais la main pour le prendre, je risquais d'éveiller l'attention du serpent et de me faire mordre. Mais je ne pouvais me passer d'outils. Allais-je attendre que l'indésirable veuille bien se retirer ? Ou bien essaierais-je de lui écraser la tête pendant son sommeil, à l'aide d'un objet lourd ? Je n'étais pas sûr de réussir à le tuer du premier coup.

Calculant mes moindres gestes, je me dirigeai vers les arbres qui bordaient la route et cassai une longue branche. Je revins à la jeep, tendis ma pique vers le reptile et d'un mouvement sec le soulevai dans les airs. Le naja irrité lova en sifflant son corps autour du bâton et coula vers moi sa tête effrayante. Engourdi par ce regard, j'eus cependant la force de lancer mon caducée le plus loin possible de la route. Sans plus attendre, je me ruai sur la boîte. Elle était vide.

Par une belle matinée de septembre, sur la route qui mène de Rājñāndgaon à Bhandāra, passé la frontière qui sépare le Madhya Pradesh du Mahārāshtra, une jeep était arrêtée, en panne d'essence. À son bord un homme grillait une cigarette, laissant courir ses doigts sur la courbe du volant. Parfois il jetait derrière lui un regard en direction des fourrés, d'où, lui semblait-il, un naja pouvait surgir à tout moment. Sur cette route il ne passait pas grand monde, et, sauf à continuer à pied, l'homme n'avait rien à faire que d'attendre, en tirant inlassablement sur une de ces infectes cigarettes achetées à Raipur. Fumer lui asséchait la gorge et l'empêchait de réfléchir. Mais non de se souvenir.

Cette histoire, en effet, m'en rappelait une autre. Sept ans plus tôt, du temps où j'étais chargé, à Karachi, de démanteler le réseau Gerboise, je m'étais un jour trouvé seul en plein désert, forcé d'aller à pied, ma jeep étant tombée en panne ; transmission en miettes. J'avais décidé de gagner un village que je supposais assez proche.

Donc je marchais depuis trois ou quatre heures, la nuque en feu et la langue en coton. Je longeais une colline formée par d'énormes blocs de roche amoncelés, et que le vent sculptait de sa gouge de sable ; comme je ne retrouvais pas le passage qui m'eût permis de franchir cette barrière, j'en commençai l'ascension, m'entaillant pieds et mains sur les mille couteaux de pierre qui dressaient vers le ciel leur menace sauvage, et dont les lames renvoyaient brutalement dans mes yeux l'éclat du soleil. Je n'avais guère progressé quand, cherchant à se refermer sur une saillie qui devait me servir d'appui

pour accéder à une vaste corniche, ma main gauche s'immobilisa à quelques centimètres d'une étroite cavité, dans laquelle je vis avec horreur s'élever le corps d'un serpent ; bistre, court et gros, je savais sa morsure foudroyante. Tandis qu'il dardait sur moi les diamants de ses yeux, de sa tête plate jaillit une langue noire et agile.

Je sentis une lourde torpeur m'envahir, un liquide épais et glacial emplir peu à peu mon corps raidi. Impossible de retirer ma main ; attaquer de l'autre ? D'un geste lent et mesuré de mon bras droit, je balayai la paroi abrupte dans l'espoir de lui arracher quelque chose qui pût me servir d'arme. Je ne rencontrai que la roche ardente, lisse et nue. Mon bras gauche s'engourdissait, me devenait étranger. J'eus atrocement peur de ne plus pouvoir le contrôler ni le retenir de glisser de son appui. Je me vis perdu.

Non. Il me restait une tentative, tellement absurde en vérité qu'aujourd'hui j'ai peine à croire qu'elle ait réussi. La suprématie du serpent sur sa proie réside en particulier dans le pouvoir qu'il possède d'annihiler sa volonté, de lui ôter toute vigueur par son seul aspect. Mon projet consistait à surmonter d'abord mon ankylose naissante, puis à essayer de dompter mon redoutable adversaire. Comment ? Grâce à ce que la nature a donné à l'homme en faisant de lui le maître du monde vivant : la parole.

Perdu dans ce désert de rocailles, épuisé, tout mon corps brûlant d'une seule flamme, j'entrepris de raconter ma vie à un serpent jaune, court et gros. Je parlai ; discours interminable et incohérent, discours d'abandon et discours d'espoir, discours entre vie et mort. Le serpent m'écoutait, dressant au-dessus de ma main son front fuyant, tandis que je plongeais toujours mes yeux dans les siens. Je parlais sans cesse, ma langue était un champ de coton et mon palais un soleil.

Est-ce seulement vraisemblable ? Tout doucement, mon auditeur fléchit le cou ; je haussai le ton, débitant le discours que j'avais prononcé à Helsinki bien des années auparavant, lors d'un congrès archéologique ; je le connaissais par cœur. Le serpent se couchait, anneau après anneau, sur le sol poreux. Je hurlais : « Ceux qui, comme moi, ont approché ce chercheur-né... » ; lentement, le serpent s'éloigna, se coulant sans bruit entre les plis rocheux. Ivre de joie, je m'égosillai de plus belle : « Je voudrais maintenant rendre hommage au mérite de cet autodidacte... » ; avant que le reptile n'eût disparu tout à fait, je bondis sur la corniche, ramassai une énorme pierre et, de toutes mes forces recouvrées, la jetai sur lui. « Cette perte nous navre... »

J'allumai une cigarette et regardai ma montre. Dix heures. J'aimais ce souvenir ; souvenir d'une autre solitude, il m'aidait à supporter celle-ci. À travers le pare-brise, je voyais la route se dérouler devant moi, toute droite, entre les bosquets d'arbres. Ces cigarettes avaient vraiment un drôle de goût. Il me fallait de l'essence. Pas une habitation à des kilomètres à la ronde ; et la voie ferrée passait trop loin de la route. Attendre le serpent qui fume. Soleil en panne sèche.

Un bruit de moteur me réveilla. J'ouvris les yeux. Une grosse automobile noire s'approchait à vive allure, soulevant des nuages de poussière rouge. Elle s'arrêta à ma hauteur ; Roland en descendit. « Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-il en claquant la portière. Rien de grave, j'espère ? » Rapidement je lui contai ma mésaventure ; puis nous transvasâmes quelques litres d'essence du réservoir de la Chevrolet dans celui de la jeep. Roland se paya ma tête à peu de frais, parce que je n'avais pas pensé, avant de partir, à regarder la jauge.

Nous arrivâmes à Bhandāra vers l'heure du déjeuner. Dans le salon du bungalow de Roland, Angelino nous attendait. « Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda-t-il en italien. Un large sourire éclairait son visage. « Rien de grave, j'espère ?

— Non, répondis-je ; j'ai dormi. »

Il était près de minuit quand Foulon prit la parole :

« Mon cher Casaque, excusez-moi de vous interrompre, mais puis-je me permettre de vous offrir quelque chose ?

– À cette heure-ci ? Après tout, pourquoi pas ? Je boirais volontiers une chartreuse verte.

– Une autre ici, dit Rossi.

– Rossi, je ne t'ai rien proposé du tout, ricana Foulon.

– Allons, Benoît, un beau geste ! Monsieur Casaque ne va pas boire tout seul !

– Mais je suis bien décidé à trinquer avec lui, susurra Foulon. Mon cher Casaque, avec lequel des deux préférez-vous trinquer ?

– Avec l'un et l'autre, répondis-je respectueusement.

– C'est bon, dit Foulon. Michel, tu as gagné. Ne bougez pas, je vais passer la commande. »

Il se leva et, d'un pas chancelant, entreprit de se mouvoir en direction du comptoir, où trônait encore, imperturbable, le patron.

« Je crois que Foulon a eu la même idée que moi, murmura Rossi à mon intention.

– En tout cas, c'est très aimable à lui de...

– Ce n'est pas de cela que je veux parler. Mais il vous l'expliquera lui-même. »

Foulon revenait, apportant sur un petit plateau rectangulaire les liqueurs demandées. Dans sa démarche timide et mal assurée, avec ses joues rosies et son air un peu niais, il m'évoquait une jeune serveuse récemment engagée, quelque brave fille de la campagne faisant ses premiers pas dans la capitale. Je communiquai cette impression à Rossi ; il éclata de rire. Foulon s'était assis sans rien répandre du philtre. Ayant distribué les verres, il se pencha, m'observa un instant, puis se renversa sur sa chaise, manquant de l'entraîner dans une chute capable de gâter le climat de gravité qu'il tentait d'instaurer.

« Mon cher Casaque, dit-il, vous n'avez jamais songé à écrire vos mémoires ?

– Jamais sérieusement.

– Vous ne trouvez pas l'idée séduisante ?

– Si, bien sûr, répondis-je. Cependant je ne me sens pas le talent de mener à bien une tâche d'une telle ampleur...

– C'est que vous auriez tant à raconter... » intervint Rossi. Il se tourna vers Foulon :

« Dis-nous donc tout de suite ce que tu as derrière la tête. »

Flatté, Foulon poursuivit :

« Voyez-vous, monsieur Casaque, si jamais l'envie vous prenait d'écrire vos mémoires, non seulement nous aimerions les lire, mais encore nous serions disposés, dans la mesure du possible, à les faire éditer. Naturellement, vous n'auriez pas à déboursier un centime.

– Naturellement, reprit Rossi en écho.

– Votre proposition me touche, monsieur Foulon, dis-je. Mais vous ignorez sans doute que le français n'est pas ma langue maternelle...

– Mon cher monsieur Casaque, laissez-moi vous dire deux choses : primo, que vous vous exprimez si bien dans notre langue qu'il est difficile de croire que vous puissiez en maîtriser mieux une autre ; secundo, que si vous préférez, je ne sais pas... quelle langue vous est plus familière ?

– L'allemand... ou l'anglais... ou encore l'espagnol, énumérai-je.

– Mais vous êtes un polyglotte accompli ! Eh bien ! écrivez dans la langue que vous voudrez, et nous vous trouverons un traducteur.

– De toute façon, dit Rossi, nous aurons l'occasion de reparler de ce projet. Nous dînons ici trois fois par semaine, le lundi, le jeudi, le mercredi surtout. En outre, chaque samedi, le groupe se réunit chez Sologne ; nous lisons des textes, nous composons la revue. À ce propos, j'ai ici un exemplaire du numéro de juillet. Je vous le laisse. »

Il sortit de la poche intérieure de son manteau un opuscule qu'il me glissa dans les mains. Je le remerciai vivement tandis qu'il continuait :

« Vous verrez, l'adresse de Sologne y figure. N'hésitez pas à vous joindre à nous aussi souvent que vous le désirerez. Vous ferez la connaissance des autres membres du groupe.

– Messieurs, un dernier verre ? dit Foulon.

– Avec plaisir », lui répondit une double voix.

Sur le seuil du café, mes hôtes me serrèrent la main.

« Ravi de vous avoir rencontré, monsieur Casaque », dit Rossi en minant devant moi une profonde révérence, qui faillit le précipiter dans le caniveau.

Je me retrouvai seul dans les rues désertes, le pas léger et la tête lourde. Je finis par croiser un taxi libre, qui me ramena. Quand nous fûmes arrivés, le chauffeur me réveilla doucement.

« Et Louis Casaque, poète, rentra chez lui », pensais-je en gravissant l'escalier.

VI

Cette nuit-là, comme je me couchais, une image affolante surgit dans mon champ de vision intérieur, un corps, un regard, une bouche. Monique, mais elle m'avait trahi. Odile, mais il n'était pas encore temps d'évoquer son souvenir. Non, ce devait être Charlotte, et je décidai de me rendre à Bondy le lendemain, projet qui datait déjà de plusieurs jours mais dont l'enterrement de mon père avait retardé l'exécution. Charlotte : elle possédait un sourire incomparable, agrémenté d'une nuance de mépris que relevait une touche d'angélique innocence. Elle avait dû beaucoup souffrir. Mon départ l'avait faite nouvelle fileuse des éternités perdues, une de ces épouses qui contemplant indéfiniment l'âtre rougeoyant en comptant les mailles d'un tricot qui ressemble trop au temps passé. Il me fallait revoir Charlotte ; être de rêve, elle dégageait une sensualité hautaine qui m'avait fait aspirer à un bonheur presque parfait...

La route était bordée de sombres platanes diffusant une ombre délicieuse. Je m'y baignais avec allégresse, songeant, ému, au moment où j'allais de nouveau serrer Charlotte dans mes bras, lui parler. Le chemin serpentait à travers des champs d'avoine qui ondulaient de plaisir à l'idée de me tenir compagnie dans ma lente ascension. Quelques chênes, encore fiers et droits, frémissaient de toute leur masse, et les ramures jaunes qui couronnaient leur front solitaire me faisaient penser à des lambeaux d'astres déchus. Sur la colline, je distinguais à présent le manoir. Il semblait jouir d'une santé robuste, mais en réalité laissait tomber une à une les tuiles de son toit, les pierres de ses murs, vieillissait. Les volets clos, une chienne larmoyante qui aboyait à mon approche, l'entrebâillement de la porte dans le soupir d'un gond réveillé :

« Louis !

– Charlotte ! »

Un violent sursaut d'émotion me projeta dans la cuisine. Le cœur battant, je constatai que l'intérieur n'avait pas changé. La fumée de la cheminée avait seulement tendu les longues poutres d'un velours plus sombre et plus épais. Un chat, dont le pelage tigré se hérissait de colère, s'enfuit, en miaulant, du tabouret que Charlotte m'offrit.

« Je préfère rester debout. »

Une vague lueur d'inquiétude passa dans ses yeux bleus. Elle baissa la tête et se mit à pleurer. Libérée de son fardeau, elle regardait avec étonnement les torrents de larmes que sa poitrine avait renfermés durant toutes ces années. Elle me tendit une cigarette. La fumée épargnait maintenant à chacun la peine de remarquer les rides de l'autre. Il est vrai que Charlotte s'était considérablement voûtée depuis notre dernière rencontre. Son visage émacié, d'où s'échappaient encore deux yeux passionnés, semblait jaillir de son corps comme un soleil hors d'un sombre lac de glace.

« Charlotte !...

– Louis, jamais vous n’auriez dû, c’était une folie, vous saviez bien pourtant qu’on ne se bat pas contre des moulins à vent. Pourquoi ne m’avez-vous pas écoutée ? Il est trop tard à présent ; partez, oubliez le passé, si vous le pouvez. Votre cœur est trop vaste pour le microbe que je suis... »

En retrouvant la fraîcheur de la brise automnale, je respirai profondément. Oublier le passé, si je le pouvais... Charlotte était un être de rêve, comme une apparition fantomatique dans cette demeure désolée. J’étais venu, j’avais troublé par mon importune présence la monotonie des heures qu’elle égrenait sans gémir. Edmond m’avait dit un jour quelle portait en elle une puissance mystérieuse et invincible, qui la rendait capable de vivre dans un perpétuel ralenti. Une femme léthargique, promise comme gage à l’oubli humain. Il avait vu juste. Nous nous étions durement querellés ; je lui soutenais que Charlotte était la lumière unique de ma vie, l’espoir luisant au fond des ténèbres qui m’envahissaient. Edmond n’avait déconseillé le mariage. Je ne l’avais pas écouté. Voilà qu’elle me le reprochait aussi. J’étais écœuré, prêt à m’emporter contre ces lâchetés de la vie quotidienne. C’est pourquoi j’avais quitté le manoir sans demander mon reste. Je me trouvais comme vidé tout d’un coup. Une voiture de pompiers me frôla. Le soleil divisait ses derniers rayons entre les platanes, les carreaux des maisons étaient noyés de lumière crue. Je compris subitement ce qui m’avait tant d’années inquiété. Je n’aimais pas Charlotte. Vérité brutale, cinglante, qui s’insinuait en moi tandis que le café brûlant me contraignait à souffler dans ma tasse. Charlotte avait vieilli, mais elle gardait l’autorité indomptable de ceux qui refusent leur triste état et continuent à le vivre. Elle avait cherché à m’humilier. D’après elle tout le plaisir, mais aussi tout le changement étaient pour moi ; elle m’avait parlé en personne sensée, raisonnable, qui tire la leçon d’une vie, après. L’enfant auquel elle avait paru s’adresser, c’était moi. Je ne l’avais pas supporté. Je n’aimais pas ces gens qui se croyaient vieux, et suffisamment gavés d’expérience pour pouvoir énoncer une doctrine de l’existence. Je pensai brusquement que Charlotte allait mourir, et j’eus le cœur serré. Cette entrevue l’avait peut-être achevée ; elle n’avait plus rien à attendre.

Ces réflexions me tirèrent de mon sommeil. Abasourdi, je vis se détacher dans l’obscurité des formes familières. J’allumai. J’étais assis dans mon lit, les tempes humides, les narines frémissantes. J’avais empoigné ma couverture avec tant de force que mes mains avaient perdu toute couleur. Je me levai, entrai dans le salon. Je gardais de ma visite à Charlotte un souvenir si précis pourtant, si réel...

J’allais et venais dans la pièce, en proie à une anxiété que je ne pouvais m’expliquer. Je cherchai dans le contenu même de mon rêve un élément qui me mit sur la voie. Mais un rêve... Je ne croyais pas aux prémonitions de ce genre ; peut-être parce que je me souciais trop peu de Charlotte...

Soudain je sentis mon estomac se nouer, mes jambes se dérober, un flot de neige se répandre sur mon dos, couler le long de mes membres jusqu’entre mes orteils crispés sur le tapis. Edmond. D’un coup j’avais entrevu toute la vérité ; la cause de mon trouble, mais aussi... Pourquoi ? Pourquoi ? Il eût mieux valu à ce prix que je persévérasse dans l’ignorance jusqu’à la fin de mes jours ! Edmond ! Ami très cher ! T’ai-je donc cherché si longtemps, quand déjà tu étais mort ? T’ai-je donc cru à mes côtés,

quand pourtant j'avais vu les restes de ton corps fondre dans cette cuve ? Comment n'ai-je pas compris alors ? Pourquoi dois-je comprendre aujourd'hui ? Edmond ! Père d'une fille monstrueuse ! Elle aura expié sans mon ordre ce crime, quand c'est moi qui devais l'égorger de mes mains !

J'allai dans la salle de bains, ouvris en grand les robinets de la baignoire, laissai glisser à mes pieds ma robe de chambre et mon pyjama ; d'une main qui tremblait un peu, je saisis une bombe de mousse à raser et, humble et nu, sur le miroir au-dessus du lavabo traçai lentement ces lettres : PARDON. Puis je fermai les robinets et m'étendis de tout mon long dans la baignoire pleine. Là, entièrement immergé dans l'eau à peine tiède, les yeux ouverts, j'attendis. Bientôt des bulles s'échappèrent de mes narines, de mes lèvres : mon dernier souffle. Quelques secondes encore et l'eau commencerait à envahir mes poumons. J'avais arrêté mes pensées sur cette question : au bout de combien de temps étoufferais-je ? Quand mourrais-je exactement ?

Un peu moins d'une minute passa. Je me redressai, m'assis. L'inscription était devenue illisible, la mousse avait coulé jusque le long du mur, laissant sur le miroir des traces d'escargots. Je me séchai, me rhabillai en hâte et entrai dans mon bureau.

Je passai le reste de la nuit assis à ma table de travail, à rédiger une confession, adressée aux hommes en général, à Edmond en particulier. Au matin, je la jetai dans le feu. J'étais absous.

Je poussai un soupir de soulagement, m'habillai et descendis prendre mon petit déjeuner à la taverne.

Un temps idéal pour aller à Bondy.

J'ai chaussé mes souliers, j'en ai soigneusement fixé les crochets, j'ai bu de l'eau à la carafe, je me suis mis en route. J'avais bien dîné.

Ce chatouillement aux épaules : un oubli ? Ma maison me regardait partir, pour toujours sans doute, je n'avais pas l'intention d'y retourner.

Tout m'amusait. Mes souliers brillaient dans la nuit, leur éclat se reflétait dans le cortège des vitrines. Je me disais ces mots, un jeu.

Ce récit semblera bizarre. J'aimerais, malgré tout, que le lecteur y voie (comme moi) de la pureté.

Par exemple quand je grimpe dans le bus d'un élan ; maîtrisé comme il devait l'être, pour une complète jouissance.

J'avais téléphoné à Charlotte. Le seul son de sa voix, après tant d'années ! Comment dire ce que j'ai ressenti ?

Je suis arrivé. La porte était ouverte. Charlotte au piano. Des chandeliers, au milieu du salon une table de ping-pong qui lui sert de table ordinaire. La pénombre, les fleurs, les murs solides et peints ; le plancher verni, ses creux et ses bosses.

C'est chez Charlotte.

J'en suis parti un matin, à la fin de l'automne. J'étais jeune. Depuis nous ne nous sommes pas revus, nous ne nous sommes pas écrit, nous avons vécu chacun de notre côté, indifférents l'un à l'autre, ou à peu près. Nous nous aimions peu, nous nous aimions bien. « Tu te rappelles, me dit Charlotte en riant, le jour où tu m'as quittée, un jour glacial de décembre ? Tu avais laissé la fenêtre ouverte en partant, et j'ai eu froid pendant soixante ans. »

Au fond du couloir, sa chambre. Des étoffes, des couleurs, de petits triangles de fer émaillé qui pendent en grappe du plafond et parfument le moindre courant d'air de leur musique. Au fond de la chambre, son lit. Nous nous y étendons l'un contre l'autre.

Je raconterais mille fois cette anecdote. J'aimerais la lire – une fois.

L'avenue Pasteur est une plaie d'ennui. Je traîne sur le trottoir le faible concert que font dans ma poche quelques pièces de monnaie avec une boîte d'allumettes, plus petite que celle que je serre entre mes doigts froids et dans laquelle reposent, enveloppées de coton, deux oreilles grises, sèches, un peu recroquevillées. Quiconque n'aurait pas assez fréquenté Angelino les reconnaîtrait difficilement, bien qu'elles n'aient pas tout perdu de leur caractère. Des oreilles si belles que, vraiment, je n'avais pas hésité à les prélever sur la dépouille de mon beau-frère pour les offrir à la femme qui les avait tant aimées.

Charlotte sait que son frère est mort, que c'est moi qui l'ai tué. Pourtant elle accepte de regarder les photographies que je lui tends ; même, elle les examine en détail. Elle ne peut réprimer un sanglot en découvrant les oreilles. « Merci », dit-elle. Je lis dans ses yeux la tristesse et la peur. Mais à quoi bon lui expliquer ? Comment comprendrait-elle ce que je ne comprends pas moi-même ? Pourquoi répondre à ses questions quand j'ai déjà bien assez des miennes ? Au reste, elle ne dit rien de plus, m'offre un verre de rhum. Nous nous taisons. Nos propos seraient couverts par le vacarme qui règne dans la salle à manger. Une abondante marmaille, en effet, se dispute l'accès de la table, crie, gesticule, bouillonnement incessant. Tous ces enfants sont pauvrement vêtus ; le plus vieux n'a pas douze ans. Je hurle :

« Tu as de l'argent ? »

Tous s'immobilisent, assommés, comme par magie ; je suis le magicien. Seuls les plus jeunes font encore entendre un léger babil. Les autres me dévisagent silencieusement. Leur stupeur s'est muée en curiosité ; ils attendent.

« Écoute, Louis... dit Charlotte.

– Je crois qu'Angelino ne t'a rien laissé. Prends ça, ça t'aidera quelque temps. »

Effectivement, il y a sur la table vingt mille francs en billets de cinq cents ; toute ma fortune.

« Tu habilleras tes gosses, tu t'habilleras toi-même. Tu... »

Tous pleurent à présent, et Charlotte les fait taire à coups de pantoufle.

« Tu ne voudrais pas te remarier ? dis-je doucement.

– Et eux ?

– C’est vrai, les gosses... »

Je boutonne mon pardessus.

« Bon, je m’en vais.

– Tu ne restes pas dîner ?

– On m’a déjà invité. »

Elle se demande sans doute ce qu’elle pense de moi. En la quittant, je la trouve lasse, bouffie, laide. Cet argent ne changera rien. Il faudrait bombarder la maison. Je ne serais pas surpris qu’un jour Charlotte y mette le feu, qu’elle se livre avec ses enfants à la morsure des flammes. Pour l’instant, elle m’embrasse.

« Tu reviendras ?

– Oui », dis-je. C’est un mensonge ; je n’ai plus rien à lui donner.

Dans la rue, j’allumai une cigarette, comme pour me purifier. Mais la souillure persista longtemps ; souillure de misère, elle imprégnait tout mon être contaminé. J’allais vêtu de guenilles, des guenilles plus riches, et après ? « Qu’ai-je à espérer de l’avenir ? » me disais-je ; et mon dos s’embrasait sous les feux du couchant.

VII

En poussant la porte de la taverne, j'éprouvai quelque satisfaction ; un peu plus tôt, à Montmartre, une porte avait refusé de s'ouvrir devant moi. Comment pouvais-je deviner que le mardi était le jour de fermeture du café-restaurant de la rue Lepic ? J'étais donc rentré. Je dînerais à la taverne ; cette perspective suffit à me consoler.

« Vous dînez ici, monsieur Casaque ?

– Oui, mais je n'ai pas faim ; un sandwich, un verre de bière...

– Me ferez-vous le plaisir de partager mon repas ? Cela nous aiderait à supporter notre solitude... Je m'apprêtais à fermer. »

Je vis alors que le patron avait éteint la plupart des lampes et retourné les chaises sur le bord des tables. Dans l'obscurité, le comptoir, avec ses guirlandes de bouteilles multicolores, semblait une grande chaloupe illuminée, et ma table une île où venaient mourir des vagues noires et silencieuses. Nos voix rebondissaient dans un clapotis presque imperceptible sur leurs crêtes mouvantes et s'élevaient, lavées, au-dessus de nos têtes.

« Que diriez-vous d'une omelette aux cèpes ? J'ai un bon saucisson et du fromage de chèvre. Nous pourrions ouvrir un sancerre rouge... »

Tout au long du repas, blottis derrière nos assiettes, dans la cuisine minuscule, nous causâmes. Mon hôte s'intéressait aux civilisations orientales. Il avait étudié le sanskrit et jusqu'à Pānini, pour son seul plaisir. Il m'avoua consacrer ses loisirs du moment à traduire Choang Tseu. Je le conseillai.

« Vous connaissez le chinois ? demanda-t-il avec chaleur.

– Je suis linguiste. J'ai même fait partie de la commission chargée par Kemal de définir le turc osmanli...

– Quelle existence passionnante a dû être la vôtre ! J'aimerais avoir vos dons.

– Mais la musique ?...

– Ah ! la musique... »

Il hésita, vida son verre et dit :

« Savez-vous que j'aurais pu être un grand violoniste ? Jamais je ne pardonnerai à mon père d'avoir refusé de me laisser partir pour Paris. Ce n'est pas moi qui le lui proposais, mais le directeur du Conservatoire, de passage à Nancy. Il m'avait entendu jouer dans un festival, j'avais dix-huit ans ; il va trouver mon père, qui ne m'en a rien dit. Il travaillait aux chemins de fer et voulait m'y faire une place. Quand par hasard j'ai appris qu'il avait délibérément saboté ma carrière musicale, je suis parti de chez moi. On n'a pas tardé à me retrouver. Les chemins de fer, vous comprenez : toutes les gares, même les plus petites – et il y en avait des gares, à l'époque ! –, avaient, mon signalement. J'ai été pris

à Chalons. Alors j'ai dû m'incliner. Autant vous dire que ça n'a pas été sans mal. Si j'entrais aux chemins de fer, c'était comme ingénieur, mon père ne voyait rien d'autre. Ingénieur, il n'avait pas pu l'être. **Le coup classique.* Bon ; je me suis lancé dans des études difficiles, pour moi en tout cas. Moi, je suis plutôt **un littéraire,* les mathématiques je n'y arrive pas. Remarquez, maintenant, ça serait pire ; avec les nouveaux programmes... Je vois mon petit-fils, un amour de gosse, intelligent, sensible : il ne suit pas en classe. Et vous croyez que son père essaierait de l'aider ? Celui-là !... En dehors du whisky et des femmes – enfin, si l'on peut appeler ça des femmes –, il n'y a pas grand-chose qui le passionne. »

Il se leva, prit une bouteille et emplit deux petits verres d'une liqueur verte.

« J'avais une femme que j'adorais ; elle est morte en couches, me laissant une fille, Gisèle. Mon gendre me l'a tuée. »

Il s'était dépêché de dire ces mots. Je vis son front se plisser, des larmes perler à ses yeux trop grands ouverts.

« Monsieur Casaque, reprit-il, j'ai eu trois grands chagrins dans ma vie : ma carrière brisée, la mort de ma femme, et celle de notre fille unique ; mon gendre, ça ne l'a pas trop bouleversé ! Il était même plutôt content ! Pour lui, c'était la liberté ! Et la liberté de monsieur, c'est sacré ! Alors pourquoi ne veut-il pas que je prenne Olivier ? Je vais vous dire, moi ça le vexerait. Ah ! il est courageux, Olivier. J'avais peur que toute cette histoire... Enfin, il a tout supporté sans rien dire. Il avait dix ans quand c'est arrivé. Maintenant il en a treize. Évidemment, j'ai tout fait pour qu'il ne sache pas. Sa mère était morte d'une crise cardiaque. Mais l'autre, il n'a pas pu s'empêcher de lui dire que c'était un suicide, et avec des détails encore ! Vous ne pouvez pas vous imaginer comme je tiens à Olivier ; ça me désole de voir qu'il ne réussit pas en classe. **Il ne faudrait pas qu'il perde pied.* Il est en quatrième. Le français, ça va ; mais les maths ! Quand il vient ici et que je le vois peiner sur ses exercices, les sourcils froncés... si jeune ! Moi, je ne sais pas ce que ça me fait. Et je ne peux pas l'aider ! J'ai dit à son père qu'il devrait prendre des cours particuliers, mais vous parlez s'il s'en moque !

– Si c'est une question d'argent, je connais un professeur qui accepterait de donner gratuitement des cours à Olivier.

– Qui donc ?

– Moi. J'ai toujours aimé les mathématiques.

– Vous savez, les programmes ont pas mal changé...

– Je me mettrai à jour ; faites-moi confiance, je serai un bon professeur. J'ai été dans l'enseignement. »

Le patron me regardait avec attention.

« Vous croyez que vous pourriez ?... »

Il se leva, ouvrit un tiroir, en sortit un cahier qu'il me tendit :

« C'est son cahier de l'année dernière. »

Il s'essuya les yeux avec son mouchoir et ajouta :

« Il est courageux, Olivier. C'est un bon garçon. »

Minuit sonnait quand je pénétraï dans mon bureau. Tout en caressant le bois noir de la pendule, je me sentais vibrer d'une joie intense. J'avais perdu Edmond, mais je ne serais plus seul désormais. J'avais aidé Charlotte ; surtout, j'aiderais le patron de la taverne, et Olivier. Je me sauvais en sauvant les autres. Jamais encore je n'avais su ce qu'était la sécurité, parce que je n'avais jamais cherché à le savoir. Je la confondais avec l'inertie, avec la routine, avec la médiocrité, j'en faisais l'indice d'une existence vaine. À présent, je brûlais du désir de servir les hommes. Ils avaient besoin de moi. Je devais agir sans plus tarder. Je m'assis à mon bureau, ouvris le cahier.

Ma tâche s'avéra bientôt plus aisée que le patron de la taverne n'avait semblé le craindre et que je ne l'avais espéré moi-même. Mon inquiétude se dissipait. Je n'jamais cessé de m'intéresser aux mathématiques. Dès mon arrivée à Paris, j'avais tâché de me replacer dans le courant dont les péripéties d'une vie aventureuse m'avaient éloigné. Ce soir-là, je pus me familiariser avec mon futur élève, découvrir et mesurer ses lacunes, que j'avais hâte de combler par un enseignement gratuit.

Je fermai le cahier, me renversai dans mon fauteuil et allumai une cigarette. Restée sur la table, ma main gauche palpa la reliure lisse, collante, d'un livre qu'elle enfouit dans un tiroir. Elle s'y aventura. Mes doigts rencontrèrent une surface rêche qu'ils ne reconnurent pas et qu'ils se mirent à explorer. Ils en suivirent lentement les contours, puis se glissèrent, sauf le pouce, entre le fond du tiroir et l'objet. Intrigué, je me penchai en avant et poussai un cri de doute. Sur le bureau reposait, protégé par une chemise de papier pelucheux, le manuscrit de *l'Encremer*. Comme pour consacrer cet instant, la pendule sonna deux heures.

Avez-vous déjà nagé dans l'Encremer ? demande Edmond dans son poème de jeunesse. *Il y faut élan et retenue*. De même je veillai alors à modérer mon ardeur, à réduire ma fougue, pour ne pas risquer de perdre mes forces en une vaine agitation ; et les feuillets du manuscrit étaient si minces, si légers, qu'ils se fussent envolés au moindre souffle. J'attendis donc que le rythme de ma respiration se fût ralenti. Puis je me plongeai avec délices dans *l'Encremer*.

Un coup de sonnette me réveilla. Il n'était pas loin de sept heures. J'allai ouvrir la porte. C'était le patron de la taverne.

« Bonjour, cher ami ! s'écria-t-il. Vous n'êtes pas malade, au moins ? On m'a dit que vos fenêtres étaient restées éclairées toute la nuit.

– Je ne suis pas malade ; entrez, je vous expliquerai.

– C'est que je n'ai pas beaucoup de temps ; il va falloir que j'ouvre. Descendez plutôt prendre le petit déjeuner.

– Je vous rejoins dans dix minutes. »

Je fis un brin de toilette, m'habillai et sortis. Je m'arrêtai quelques instants sur le trottoir, emplis mes poumons d'air frais. Un coup de vent me poussa dans la taverne.

Le patron était occupé à préparer du chocolat.

« **Quelle bonne surprise !* », m'exclamai-je, avec un accent allemand très prononcé. Il rit sans se retourner.

Je me hissai sur un tabouret et m'accoudai au comptoir. Il faisait un temps splendide pour la saison, et la taverne éclatait d'une lumière blanche et joyeuse.

« Olivier dîne ici ce soir. Si vous voulez être des nôtres... », dit le patron en m'apportant des croissants.

Mon intention première était de dîner en compagnie des poètes, mais je ne m'étais pas engagé, et, somme toute, je trouvai plus habile de ne pas m'imposer régulièrement dès le début de nos relations.

« Pourriez-vous, dis-je, demander à Olivier d'apporter ses livres ? Je lui donnerais bien une leçon dès ce soir.

– Je n'osais pas vous le suggérer. »

En quittant la taverne, je pris la direction de la Seine. Je pensais à *l'Encremer*. De relire ces pages m'avait convaincu de leur exceptionnelle beauté. Il est des œuvres qui ne supportent pas qu'on les redécouvre après de longues années ; non seulement celle-là n'avait rien perdu de son charme, mais il me semblait la mieux comprendre maintenant. *L'Encremer* avait étendu plus loin ses eaux magiques, il était devenu plus profond, plus plein⁷. C'était toujours le même clair de lune, le même rivage, c'étaient toujours les mêmes falaises bleues, les mêmes chiens de nuit, les mêmes pêcheurs silencieux, et pourtant jamais ces visions ne s'étaient imposées avec autant de force à mon esprit.

Edmond était mort, il me laissait *l'Encremer* ; en vérité, il ne me laissait que cela⁸.

Une idée me vint, si séduisante que je m'assis sur un banc pour lui accorder toute mon attention. Pourquoi ne pas montrer *l'Encremer* aux poètes du groupe *Surgir* ? C'était là le plus bel hommage que je pusse rendre à la mémoire de mon défunt ami. Bien sûr, j'éviterais de leur parler d'Edmond, je leur présenterais *l'Encremer* comme une de mes premières œuvres. Edmond me comprendrait sans peine. Je ne voulais pas le livrer lui-même en livrant *l'Encremer* ; et puis Edmond, c'était un peu moi.

J'attendis le soir avec impatience. Mes pas me conduisirent un peu partout dans Paris. Je déjeunai dans le quartier latin, puis regagnai le seizième arrondissement, en passant par le jardin des Tuileries. Quand j'entrai dans la taverne, le patron s'avança en souriant.

« Il vient juste d'arriver, dit-il. »

Je m'étais imaginé trouver en face de moi un enfant frêle, chétif, aux joues creuses, comme je l'avais été moi-même à cet âge. Mais Olivier respirait la santé, parlait haut et cru et, bien qu'il n'eût

⁷ Bien que composé de deux noms féminins, *Encremer* est du genre masculin (N. d. T.).

⁸ Le manuscrit en question, dont une note de Jérôme Loupié semble préciser le titre, *Calme sur l'Encremer*, demeure malheureusement introuvable. Les traducteurs eux-mêmes ne l'ont jamais vu (N. de l'É.).

que treize ans, était robuste, large d'épaules, aussi grand que moi. Il avait conservé, pourtant, une fraîcheur toute puérile que la puberté, loin de l'anéantir, commençait à transformer en une sorte d'élégance. Je croyais revoir Willy.

Après m'avoir broyé la main, il m'entraîna dans un coin de la salle, m'invita à m'asseoir, sortit de son cartable des cahiers, des livres, des crayons feutre, remit un peu de désordre dans sa tignasse blonde, et dit seulement :

« Au travail ! »

VIII

Entre Olivier et moi se noua rapidement une profonde amitié. Il ne me fut pas difficile, en ce début d'année scolaire, de rétablir la situation de mon jeune protégé, et il eut vite rattrapé son retard ; même, il devint le meilleur élève de sa classe en mathématiques, au grand étonnement de mademoiselle Robineau, son professeur, qui depuis quelque temps l'avait pris en affection. Elle lui demanda des explications. Olivier me donna généreusement, si bien qu'un jour que j'étais allé le chercher à la sortie des cours, une femme jeune et belle s'avança vers nous en souriant et, glissant tendrement sa main sous le bras de l'adolescent et ses yeux dans les miens, déclara :

« Nous nous sommes tout dit. J'en ai appris de belles sur vous, cher monsieur. Mais à vrai dire je vous connaissais déjà. »

Je regardai Olivier, qui paraissait ne pas comprendre.

« Quand Olivier m'a révélé votre nom, poursuivit la jeune femme, j'ai tout de suite fait le rapprochement. Monsieur Kasack, j'ai chez moi un de vos ouvrages ! »

Je me sentis soudain mal à l'aise.

« Je n'ai jamais publié qu'un petit traité de mathématiques, voici une trentaine d'années... Mais il fut édité en Autriche.

– Monsieur Kasack, je m'intéresse beaucoup aux langues vivantes. Parallèlement à mes études de mathématiques, j'ai passé une licence d'allemand et je vais souvent à Vienne, où j'ai pu découvrir par hasard ce petit traité, comme vous dites, qui m'a captivée. Je l'ai montré à des amis mathématiciens ; eux aussi l'ont trouvé passionnant. C'est pourquoi j'ai retenu le nom de son auteur. Aujourd'hui je le rencontre en chair et en os. N'est-ce pas incroyable ?

– Excusez-moi, mademoiselle, de refroidir votre enthousiasme, mais je dois vous avouer que j'ai quelque peu délaissé les mathématiques depuis la rédaction de ce livre, pour ne renouer que tout récemment avec elles, grâce à Olivier...

– Vous êtes un remarquable pédagogue ! Vous avez sûrement les enfants...

– Je ne sais combien au juste. »

Mademoiselle Robineau éclata de rire. Je fis de même, puis, me reprenant :

« C'est pourtant la vérité, dis-je. Mademoiselle, l'homme dont vous avez aimé les élucubrations n'est qu'un aventurier miteux, qui remue sous une apparence respectable les plus sombres pensées. J'ai connu maintes femmes ; je les ai toutes négligées, préférant courir le monde, à la poursuite de quelque chimère, pour me retrouver enfin à Paris où je tente, depuis mon arrivée, au début de l'été, de mener une vie calme et utile, dans l'altruisme et la modération... Mais peut-être estimez-vous, vous aussi, qu'il est trop tard ? »

Mademoiselle Robineau me fixait de ses magnifiques yeux noirs, les lèvres serrées, les joues légèrement empourprées. Olivier nous avait quittés pour aller bavarder avec des camarades. Nous restions tous deux face à face, au milieu du hall d'entrée qu'éclairaient seulement les maigres rayons de soleil filtrés par des vitres troubles donnant sur un jardin. Bien qu'autour de nous se pressât une bruyante cohue d'enfants dont les cris rebondissaient sur les caissons sculptés du plafond, j'entendais le sifflement que faisait la respiration de la jeune femme. Elle était encore plus belle que je ne l'avais cru tout d'abord. Ses longs cheveux noirs encadraient de leur double flot élastique et soyeux un visage à la peau blanche et lisse, aux traits fermes. J'eus envie d'avancer la main pour caresser cette bouche, ce menton, ces joues, ce nez fin et droit ; je me contentai de serrer les poings dans mes poches. Je serais volontiers resté là, debout devant elle, à la contempler en silence ; Olivier, abandonnant ses camarades, revenait vers nous.

« Il faut que nous partions, dis-je.

– Déjà ? Ne pourrions-nous prendre un verre dans les environs ?

– J'accepterais avec plaisir, mais je crois qu'Olivier a hâte de faire ses devoirs.

– Tu sais, ça ne m'ennuie pas de rentrer seul, dit Olivier. J'ai l'habitude !

– Eh bien ! dit la jeune femme en riant, vos scrupules s'évanouissent d'eux-mêmes ! Au revoir, Olivier !

– Au revoir, mademoiselle ! Au revoir, Louis !

– Il vous tutoie ? dit la jeune femme quand il fut parti.

– Il en a décidé ainsi dès le premier jour. Cela m'a un peu surpris, mais je m'en accommode très bien.

– C'est un gosse épatant, dit-elle.

– Il n'a pas eu de chance...

– Pourquoi dites-vous ça ? C'est une chance pour lui de vous avoir rencontré !

– Et puis il a en vous un charmant professeur », lançai-je.

Elle rougit, hésita un instant et dit :

« Alors, ce verre ? »

Il y avait en face du lycée un grand café-tabac impersonnel dans lequel nous naviguâmes longtemps avant de trouver une table libre ni trop proche de la porte ni trop éloignée du jour. À peine nous fûmes-nous installés que la jeune femme dit :

« Parlez-moi de vous, monsieur Kasack ; ensuite, je vous parlerai de moi. »

Je constatai bientôt que je m'exprimais avec un plaisir et une facilité complètement nouveaux pour moi. Jamais je n'avais été si souvent sollicité que depuis mon arrivée à Paris, par les poètes, par le patron de la taverne, et maintenant par mademoiselle Robineau. Loin de m'être désagréables, ces répétitions me permettaient de me pencher sérieusement et sans angoisse, pour la première fois de ma vie, sur l'homme que j'étais, de faire le point. Elles me ménageaient des surprises, parfois cruelles, toujours enrichissantes. Je crois qu'à cette époque j'ai échappé de justesse aux tentacules du regret de

n'être que ce que j'étais, de ne pas l'avoir compris assez tôt, d'avoir traîné derrière mon existence comme accroché aux pans d'un manteau qui, livré aux caprices du vent, m'eût emporté avec lui dans un tourbillon incessant : sans l'endosser, sans entrer dans ma peau, condition première à mon entrée dans le monde. Ballotté par de furieuses tempêtes, j'avais parcouru la terre sans la toucher vraiment. J'avais attendu cette déchirure de ma peau pour tomber avec elle sur le sol dur de la réalité. Je l'avais bien senti en allant chez Charlotte : moi aussi je portais ma guenille, un manteau crevé dans le dos. Ma décision était venue trop tard, ou plutôt le sort avait décidé pour moi. Quand je fis la connaissance de Catherine Robineau, ces idées étaient encore assez vagues dans mon esprit ; pourtant, je me demande comment je n'ai pas sombré alors dans la mélancolie. C'est peut-être que j'étais entouré d'une affection dont je n'avais pas l'habitude. Le patron de la taverne, Olivier, Catherine, m'aimaient ; les poètes aussi, à leur manière. Jusqu'alors, je m'étais accroché à ma vie comme aux hommes. Edmond lui-même n'était que cette ombre. Il avait fallu sa mort pour que je découvre la vérité. Je commençais seulement d'entrevoir la possibilité d'autres rapports humains ; autre chose ; c'était peut-être ne plus vivre par les hommes mais pour eux ; c'était peut-être aussi plus compliqué.

Je goûtais ce soir-là une douce sérénité, que ne put gâter le liquide infect qu'un garçon au teint cireux vint nous servir, pour nous punir d'avoir désiré boire du café. Je parlai longtemps, clairement, glissant dans mon récit quelques traits dont la pertinence me déconcerta autant qu'elle me ravit ; c'était là une pratique à laquelle, d'ordinaire, je n'avais sacrifié que dans mes moments d'excitation ou de colère.

J'appris que mon interlocutrice se prénomait Catherine – nous convînmes de nous appeler par nos prénoms – et qu'elle vivait en concubinage avec un jeune professeur agrégé d'allemand. Or je n'avais pas parlé de mon livre. Je réparai cet oubli, et la jeune femme réagit selon mes espérances. :

« Vous cherchez un traducteur ? Mais c'est une excellente nouvelle ! Jérôme est l'homme qu'il vous faut. Et je l'aiderai au besoin. À nous deux, nous n'en aurons pas pour longtemps !

– Votre proposition est très séduisante, Catherine, mais je connais en ce moment quelques difficultés d'argent...

– Il n'est pas question que vous nous payiez ! Dites plutôt que c'est une aubaine pour Jérôme !

– Je suis sûr qu'il n'acceptera que pour ne pas me froisser.

– Vous ne le connaissez pas ! dit-elle en riant. Et vous ne me connaissez pas non plus ! »

Elle fronça les sourcils :

« J'espère que vous ne doutez pas de nos compétences !

– Au contraire, dis-je en riant à mon tour.

– Alors, quand commençons-nous ?

– Je n'ai encore écrit qu'une vingtaine de pages. Je pense pouvoir vous en donner quarante la semaine prochaine.

– Entendu pour vendredi prochain. Je demanderai à Jérôme de venir. Vous ferez connaissance. »

Elle porta sa tasse à ses lèvres et vit qu'elle était vide.

« Vous prenez autre chose ?

– Non, merci, il faut que je rentre », dit-elle en se levant.

Nous nous séparâmes à l'entrée du métro. Je la regardai descendre les marches qu'une pluie fine avait rendues glissantes. Quelle tête avait ce Jérôme ?

J'achetai des cigarillos et rentrai à pied chez moi, traçant dans l'air humide un sillage de fumée bleue.

Ces cigarillos, c'était évidemment une façon de me raccommoier avec les poètes, que je n'avais pas revus depuis le dîner à Montmartre, près d'un mois plus tôt. Ce retard m'effrayait. Je me demandai un instant si j'oserais me rappeler à leur attention. Mais si une espèce de paresse m'avait tenu à l'écart de la rue Lepic, je n'en avais pas moins commencé à rédiger mon livre. Non, je ne devais pas rougir de cette négligence. Mon amitié pour les poètes n'était pas censée exclure d'autres relations ; et ne venais-je pas de la relancer en m'occupant de trouver des traducteurs ? En chemin, je me promis de lire le soir même la revue que Rossi m'avait prêtée. Le lendemain était un samedi, jour de réunion chez Sologne. J'irais.

Je passais à ce moment devant une grande papeterie-maroquinerie et, sans autre mobile que les stocks d'odeurs habituellement recelés par cette sorte de magasins, j'en poussai la porte. Je ne m'étais pas encore soucié d'inventer une borne à cette liberté, qu'une jeune vendeuse m'y contraignit, d'une voix chantante, à la troisième personne du singulier et à l'imparfait. Heureusement, des calepins de dimensions et de couleurs variées s'ennuyaient dans le cercueil vitré qui nous séparait ; je la priai de m'en laisser examiner plusieurs. Elle obéit, et quelque chose dans ses gestes, dans son regard, dans la fine trame hésitante de sa main qui me tendait trois agendas à reliure de cuir, je ne sais quoi de prévenance, de blondeur, m'emplit de gratitude. Je m'étais attendu à une rebuffade ou à une moquerie, qu'eût excusées mon air coupable. Or, tout en m'avisant que je n'avais plus les moyens de m'offrir le moins coûteux de ces articles de luxe, je prenais peu à peu conscience du miracle de la situation, ce qui me faisait une richesse. La complicité – évidente – de la vendeuse, la nature même de l'objet que le hasard seul m'avait désigné, m'encourageaient ; sûr et d'elle et de moi, je me mis à caresser la couverture de cuir de l'un des agendas, les yeux mi-clos, le sourire aux lèvres. Elle souriait aussi. Je me décidai. Rapidement, mais sans nervosité, j'enfouis l'agenda dans mon pardessus. Personne d'autre qu'elle ne pouvait m'avoir vu. Elle continuait à sourire, et je compris pourquoi je la trouvais belle : elle n'était pas du tout maquillée.

« Au revoir, monsieur », dit-elle enfin.

Des larmes affluaient à mes yeux. L'air du dehors les sécherait. Avant de me détacher de la vitrine, je jetai un dernier regard à un agenda recouvert de croco. Mais il ne fallait pas abuser, j'avais agi au bon moment, j'avais su recevoir ce cadeau du destin, qui aurait pu dire ce qui se fût produit si j'avais fait le difficile ?

Cet agenda était du reste fort beau, souple, épais, assorti d'un adorable petit crayon à corps doré. Je fus tenté de l'offrir à Catherine, ou au patron de la taverne. De nouveau je me repris ; il m'était destiné. Rentré chez moi, je vis qu'il comportait, entre autres annexes, un planisphère. Je m'arrêtai quelques minutes à contempler cette image nécessairement déformée du monde. Puis la fantaisie me prit de marquer sur la carte les endroits où j'avais été. Je m'y employai, comme tout à l'heure vaguement persuadé d'accomplir mon destin. Mon travail achevé me rappela aussitôt un jeu stupide et charmant de mon enfance, où il fallait relier dans un ordre donné des points épars, qui perdaient ainsi leur caractère arbitraire pour devenir les jalons d'un dessin souvent indigne d'intérêt. Mais cette fois, l'ordre s'imposait de lui-même. Je fus secoué d'un long fou rire, que la relecture studieuse des premières pages de mon livre ne réprima que lentement.

IX

« L'appartement de monsieur Sologne, s'il vous plaît ? »

La concierge me détaillait des pieds à la tête.

« Vous n'avez qu'à regarder les boîtes aux lettres. Cinquième gauche. Par chance, l'ascenseur est en panne ; ça vous fera faire un peu d'exercice. »

Je répondis par un gracieux sourire qui ne déconcerta pas la mégère ; tandis que je m'apprêtais à gravir les marches copieusement cirées, elle appela :

« Julien ! Viens vite voir ! Un nouveau ! »

Un petit homme soigné apparut sur le seuil de la loge, une tartelette à la main. Il leva les yeux.

« **Ma parole, ils font dans le repêchage d'épaves !* » dit-il en arrondissant une ouverture située sous sa moustache ; la tartelette en profita pour s'y glisser, non sans abandonner aux poils des fragments de crème grisâtre. Puis le couple fut à son tour avalé par sa tanière ; mais ses rires emplissaient encore la cage d'escalier quand je heurtai par trois fois la porte de Sologne.

Elle rendit un son inattendu, un aboiement courroucé qui me fit sursauter puis, l'instant d'après, me réjouit le cœur, sans que je pusse bien m'expliquer ce ravissement. Surmontant le brouhaha qui bloquait la porte, la voix de Robur me parvint :

« Eh bien, Gaston, allez ouvrir ! »

Les aboiements cessèrent. Un pas lourd fit trembler le sol, à l'intérieur de l'appartement ; la porte s'ouvrit sur un homme que, sans les cris de Robur, je n'eusse que difficilement identifié à Sologne. Il portait à présent une paire de lunettes, aux verres ronds et bleutés, et pour tout vêtement, noué autour des hanches, un large turban élastique sur lequel la peau tombait en bourrelets flasques. Une longue pipe blanche, en terre, jaillissait de ses lèvres, qui s'avancèrent en un sourire. Sans desserrer les dents, Sologne crachota quelques mots de bienvenue, puis, traînant sur le plancher ses gros pieds humides et caressant ma nuque de son souffle chaud, il me poussa dans un étroit couloir qui débouchait sur un salon meublé avec goût. Allongé sur un divan, Robur, qui, en pantalon de velours et chemisette à manches courtes, les cheveux rejetés en arrière, le nez bleuâtre, agitait d'une main, pour s'éventer, une liasse de feuillets dactylographiés, esquissa de l'autre, à mon entrée, un geste de salut. À droite du divan se tenait un homme efflanqué, de taille et d'aspect médiocres, âgé d'une cinquantaine d'années. Près de lui, assis sur un tabouret, Foulon tournait le dos au piano. À l'autre bout de la pièce, à gauche du divan, apparaissait, en partie noyé dans la chevelure de Robur, le buste de Rossi, appuyé contre le large dossier d'un fauteuil colonial.

« Mes amis, dit Sologne, je vous présente monsieur Casaque. Comme vous le savez, monsieur Casaque est désireux de participer à nos réunions.

– Je ne fais que répondre à votre cordiale invitation », précisai-je, ce qui fit sourire. Sologne continua, s’adressant à moi :

« Vous connaissez déjà messieurs Robur, Rossi et Foulon. Voici Joseph Tessier. »

Le médiocre me tendit une main osseuse. Derrière ses lunettes carrées croupissaient deux yeux bouffis.

« Et voici monsieur Lelu », dit Sologne en regardant par-dessus mon épaule. Je découvris alors derrière moi un personnage dont je n’avais pas encore remarqué la présence, et qui se leva de son fauteuil pour me serrer la main. Je le trouvai charmant, malgré l’impatience et la nervosité que trahissaient ses moindres gestes ; car l’angoisse habitait cet homme au visage dur, fermé, aux lèvres minces et comme crispées, dans une interrogation profonde et informulable, par la volonté de vaincre et de conquérir. Je sentais obscurément qu’une amitié sincère et durable venait de naître entre lui et moi. Je plongeai mes yeux dans les siens, et nous restâmes ainsi face à face, durant quelques éternités dont aujourd’hui encore je goûte la saveur nouvelle. J’étais heureux de constater que l’espoir qui m’avait induit en ce lieu trouvait sa récompense dans la rencontre de deux titans affaiblis et pourtant à même, grâce à elle peut-être, de guérir, de faire éclater leur vigueur jusqu’alors insoupçonnée. L’inquiétude qui m’avait assailli à mon entrée dans ce salon se dissipait d’un coup. S’il m’avait d’abord semblé ne plus reconnaître dans Robur, dans Foulon ni même dans Rossi les providentiels sauveteurs de la rue Lepic, ces anges qui m’avaient extrait du borbier d’insécurité où je patageais misérablement, n’osant plus lever le front vers le ciel ; si ce doute s’était avivé tandis que Sologne me présentait le déplaisant Tessier, dont j’avais entendu prononcer les éloges au cours du dîner à Montmartre, le personnage de Raymond Lelu devait m’apparaître comme l’unique et prodigieux point d’arrivée de cette aventure. Et le hasard qui m’avait rapproché du groupe Surgir était d’autant plus un hasard qu’il aboutissait à une confrontation positive, comme s’il n’eût été que l’agent d’une fin qui se fût envisagée elle-même.

« Mais j’oubliais de vous présenter Socrate. Gourmand, affectueux, il a tous les défauts de sa race », dit Sologne, dont le sourire **pipé* se mua en une horrible grimace. Robur toussa, dans un style remarquable ; il maîtrisait si bien ce phénomène qu’on avait l’impression d’entendre une dissertation, construite, variée, non dénuée d’humour ni de profondeur. Quand l’orateur se tut, Sologne, après m’avoir appris qu’on attendait encore deux visiteurs, m’encouragea d’un geste à m’asseoir sur une chaise à bascule.

Du divan, Robur me lança un bref regard qui parut involontaire, puis se mit à lire les feuillets qu’il tenait de la main droite, tandis que l’autre errait sur Socrate. Le caniche m’était presque aussi sympathique que Lelu. Sologne lui-même, accoutré comme j’ai dit, n’avait rien d’intolérable. Je le devinais astucieux et sensible. En tout cas il se montra, ce jour-là, très prévenant à mon égard. Comme il emplissait mon verre d’un whisky vieux de douze ans, Foulon lui posa une question si impertinente qu’elle le fit sursauter et en répandre une grande quantité sur mon pantalon, mais aussi sur la chemise de Robur ; le vieillard se leva d’un bond et se campa devant Sologne :

« Vous pourriez servir moins généreusement vos invités, mon cher Houdusse. Il y en a ici qui n'aiment peut-être pas le whisky... **Songez-y, avant de les inonder de vos largesses.*

– Au point où vous en êtes, un petit remontant ne vous fera pas de mal, rétorqua Sologne assez rouge.

– Dites donc, je vous ai posé une question, reprit Foulon.

– Je t'en prie, Benoît... dit Rossi.

– Laissez-le parler, dit Sologne. Place aux jeunes ! Quoi donc, Benoît ?

– Je m'étonnais de ce que vous prétendiez attendre encore deux visiteurs. À part Herbst, je ne vois pas qui pourrait...

– Eh bien nous, nous voyons, dit Robur sans laisser à Sologne le temps de répondre.

– Évidemment, intervint Tessier, si Delatude veut nous voir, nous n'avons pas le droit de l'en empêcher.

– J'aimerais bien savoir ce que vous reprochez à Delatude, dit Sologne en rallumant sa pipe.

– Je ne lui reproche rien, dit Tessier. Je crois plutôt que c'est vous qui...

– Delatude, dit Foulon, n'a pas toujours été très correct avec vous. »

Sologne se contenta de hausser les épaules et alla ouvrir la porte, qui menaçait de céder sous les coups d'un poing énorme. Dans un rugissement, un géant transporta jusqu'au milieu du salon son quintal et demi. Quand il se fut ébroué, il ôta son manteau et le jeta sur le divan, que Robur s'était dépêché de quitter. Puis il arracha du sommet de son crâne son chapeau – libérant une épaisse toison grise –, et en coiffa Sologne dont la tête, quoique volumineuse, disparut presque entièrement à nos regards, pour la plus grande joie de l'arrivant.

« **Patère noster !* » postillonnait-il à la ronde.

J'évaluai sa taille à deux mètres. Une seule de ses mains eût suffi, me semblait-il, à emprisonner le cou de Tessier. Et je comprenais que le gracile Foulon tremblât devant cet ogre. Rossi offrait des cigarillos ; Robur décrivait des cercles autour de la pièce, comme pour un exorcisme. Sologne lui-même, auquel sa stature pouvait garantir, en temps ordinaire, une tranquillité enviable, avait perdu de sa contenance et de son poids. Seul Lelu n'avait rien modifié de son comportement ni de son apparence, et fixait avec froideur le monstre.

« **Patère noster, Houdusse Houdorum !* » braillait-il. Doué d'une vivacité surprenante, il s'abattit sur Tessier, dont les lunettes avaient glissé le long de son nez blanc de sueur :

« **Josette ! Vous ici ! Votre miché vous laisse donc sortir le samedi ! Mais j'y songe, il sort, lui aussi. J'espère que vous nous avez pondu quelque chose d'aussi gratiné que la semaine dernière. Tout de même, hein, ne vous fatiguez pas trop. Idem pour vous, Rossi ; je vous trouve une sale gueule. Vos amours vous épuisent, sans doute. J'en suis heureux. Il était temps que notre vestale goûtât aux plaisirs de la chair ! J'ai encore une adresse à vous communiquer. Une par semaine, désormais ; vous voilà en bonnes mains ! Mais c'est le petit Foulon !* »

Il s'était brusquement tourné vers lui, bousculant Robur.

« **Foulon ! Nom de Dieu ! Vous voilà drôlement sapé. C'est ce qui s'appelle être bien mis. Bravo, bravissimo ! Il faut que je touche !* » Tout en parlant, il palpait la cravate du jeune homme, qui blêmit, comme s'il eût craint que le colosse ne projetât de l'étrangler. Mais l'autre, apercevant Lelu, s'inclina devant lui, et marmonna un discours incompréhensible qui ressemblait ou voulait ressembler à de l'hébreu ; puis intercepta Robur :

« **Ne partez pas, mon Gros ! Ne partez pas avant de m'avoir présenté votre nouvelle recrue !* »

Robur ne comprit pas tout d'abord, mais, comme j'allais résolument vers eux, il se souvint de ma présence et dit en levant la tête, pour éviter à ses paroles de mourir dans l'abdomen du géant :

« Monsieur Casaque aimerait faire partie du groupe ; nous l'avons rencontré par hasard à Montmartre. Il envisage d'écrire ses mémoires.

– N'aurait-il pas attendu trop longtemps ?

– Que voulez-vous dire, monsieur ? » demandai-je sans trembler au monstre. Il se déroba :

« Vous avez déjà écrit ?

– Quelques poésies...

– Déjà publié ?

– Jamais. »

J'avais sincèrement oublié mes travaux scientifiques ou philosophiques.

« Vous pourriez nous faire lire quelque chose ?

– Aujourd'hui, non. Mais la semaine prochaine, si vous le désirez... »

Robur intervint :

« Michel et Benoît m'ont parlé de votre projet. Je vous trouverai un traducteur.

– Ne vous donnez pas cette peine, monsieur Robur ; je connais deux personnes qui...

– Vous n'êtes pas français ? demanda le géant, intéressé. Rassurez-vous, nous aimons bien les étrangers ; d'ailleurs, nous comptons parmi nous un **boche*. »

Brusquement, je découvris, juste devant moi, un homme que jusqu'alors le monstre, de sa carrure, nous avait masqué. Il s'avança pour se présenter. Il se nommait Georg Herbst. Il était petit, blond, distingué ; il avait la peau mate, les yeux rieurs, les mains longues et fines. Il pouvait être âgé d'une quarantaine d'années. Il parlait le français avec une légère pointe d'accent, comique et touchante à la fois. Nous échangeâmes quelques mots. Il était originaire de Coblenze.

« C'est une ville que je connais bien, dis-je.

– Quand allez-vous vous y mettre ? demanda Robur.

– Vraiment ? demanda Herbst.

– À quoi ? demandai-je à Robur.

– À la rédaction de vos mémoires, naturellement, dit Foulon surgissant du plancher.

– Naturellement, reprit le cigarillo de Foulon.

– Ravi de faire votre connaissance, dit le petit blond au nom court.

– J'ai déjà confié quelques chapitres à mes traducteurs.

– Vous n’avez pas perdu de temps ! » dit quelqu’un en souriant. J’entendis le colosse grommeler quelque chose comme « ... avant qu’il ne soit trop tard », à quoi Rossi répondit par une moue énigmatique.

« Cette fois, c’est la bonne ! » dit un plein verre de whisky. Je bus d’un trait. Les oreilles me bourdonnaient. Le monstre riait. Foulon parlait. Rossi et Sologne fumaient. Mes yeux se voilèrent. Je vis encore, dans un brouillard, les lèvres minces de Lelu. Puis je m’évanouis.

Quand je revins à moi, je sentis sur ma joue le contact dur et frais d’un coussin. Ouvrant les yeux, je vis se préciser peu à peu les dessins du divan, des arabesques. J’entendis chuchoter autour de moi ; on parlait d’alcool et d’inconséquence ; je reconnaissais le pas de Sologne, celui du géant. Toute la pièce résonnait de respirations contenues. Soudain Lelu s’écria :

« Je crois qu’il a bougé !

– Enfin ! dit Robur. Attendez, Rossi, monsieur Casaque reprend connaissance ! »

On entendit le tintement d’un téléphone que l’on raccroche, et Rossi déboucha de l’entrée au moment où je m’asseyais au bord du divan.

« Comment vous sentez-vous ? dit Lelu. Je vais vous apporter un verre d’eau. »

Je me levai, plus facilement que je ne l’avais prévu, et commençai à rire, heureux de m’en tirer à si bon compte. Bientôt, les autres m’imitèrent, et Robur déclara :

« Vous voilà comme émergeant de la fontaine de jouvence, mon cher Casaque. Et je vois qu’on vous sert le divin nectar. »

Je reçus un grand verre d’eau des mains de Lelu. Le géant, qui riait avec zèle, ramassa son manteau, dérangeant quelques chaises, et dit :

« Puisque tout le monde est rassuré, je me sauve. À la semaine prochaine !

– Restez, dit Sologne. Nous avons du travail.

– Et moi un rendez-vous, mon cher ; désolé. »

À ces mots, Foulon sursauta. Robur murmura : « un rendez-vous à ne pas manquer... » Rossi intervint :

« Si vous passez par la rue Malebranche, saluez Pagès de ma part. »

Cette dernière réplique fit planer un froid. Le monstre tira de sa poche une enveloppe, la tendit à Tessier en disant :

« Je vous laisse le soin de remettre ceci à notre vestale ; dorénavant, je ne veux plus avoir affaire à cette dame. »

Tournant le dos, il s’engouffra dans le couloir. La porte claqua. L’escalier trembla. Sologne s’épongea le front.

« **C’est malin !* » dit-il.

Le calme régnait à nouveau dans le salon. Robur en profita pour tenter une manœuvre assez habile, censée lui assurer la direction des débats. Il prétextait un soudain appétit. Aussitôt Sologne se proposa pour aller chercher des sandwiches au café du coin. Le vieillard ne lui opposa qu'une résistance de pure forme, qui ne pouvait venir à bout de la générosité de notre hôte. Celui-ci à peine parti, tout le reste de l'état-major se réunissait autour de Robur radieux.

De voir Sologne abandonner son pagnon pour une tenue moins exotique m'avait consolé de mes désillusions récentes ; je retrouvais le monde réconfortant de la réalité. Mes compagnons m'apparurent alors, avec tous leurs défauts dont la vanité n'était pas le moindre, comme des humains ; c'était là leur principal intérêt. Je chérissais ces mortels comme je me chérissais moi-même dans ma sérénité naissante. J'étais devenu patient.

Je parle ici pour tous ces poètes excepté Lelu, qui, à mes yeux, se détachait nettement du lot. Cette sérénité, cette patience, il en logeait les prémises ; je les devinais derrière ses gestes brusques et ses yeux passionnés, signes d'une excitation qui point avec l'aube de la connaissance mais s'estompe avec les brumes matinales, sous les premiers rayons de la sagesse. Quand son regard croisait le mien, je me sentais embrasé de l'intérieur ; il souriait, nous sourions, échangeant muettement des confidences, et Robur ne comprenait rien.

« Je vous demande, cher monsieur, articula le vieillard, si vous avez lu la brochure que Rossi vous a imprudemment confiée. » Foulon s'esclaffa.

« Mais oui, dis-je, et j'avais l'intention de vous dire mon humble avis sur ces textes, si toutefois vous me le permettez...

– C'est précisément pourquoi Rossi vous a prêté cet exemplaire. Aussi parlai-je tout à l'heure d'imprudence ; n'allez-vous pas, d'un seul mot de votre bouche, nous couvrir de ridicule ? »

Foulon riait à gorge déployée. Rossi fouillait ses poches à la recherche d'un cigarillo. Tessier essuyait ses lunettes. Herbst poussa un petit cri qu'il déguisa en éternuement. Robur poursuivit :

« Nous vous écoutons, monsieur Casaque. »

Comprenant soudain l'absurdité de mon projet, je me résignai, la mort dans l'âme, à débiter une longue série de compliments et d'approbations entrecoupés de commentaires fastidieux, au grand plaisir des auteurs, qui se départirent progressivement de leur ironie à mon égard. Je m'attardai davantage sur les pages de Robur. J'avais craint que cette attitude ne déplût aux autres, mais ils firent semblant de rien. Toutefois, en m'engageant à discourir sur ses poèmes, je m'aventurais sur un terrain périlleux, risquant de blesser le vieillard par des exégèses ou trop vagues, ou trop précises. Ma situation commençait à se gâter sérieusement, et il devenait de plus en plus difficile d'attribuer à ma méconnaissance relative de la langue française certaines méprises, voire certaines bévues, quand le retour de Sologne interrompit mon supplice en fixant l'attention générale sur une montagne de sandwiches et une forêt de bouteilles de bière.

Tandis que nous nous restaurions, je tâchai de faire le point, m'interrogeant sur les impressions que ces textes avaient réellement produites sur moi. J'avais été réduit par l'urgence à user d'expédients ; il ne fallait pas que ces palliatifs momentanés, superficiels, vinsent étouffer les germes d'une solide théorie. Malheureusement, j'eus beau fouiller ma mémoire récente, me reporter quelques heures en arrière, jusqu'à la veille au soir, quand je m'étais appliqué à lire d'un bout à l'autre ce numéro d'*Abrupts*, j'eus beau tenter de retrouver les images, les pensées qui s'étaient imposées à mon esprit avant que je fusse vaincu par le sommeil, je me heurtai à un mur d'autant plus difficile à franchir que semblable obstacle ne s'était encore jamais dressé devant moi.

Pourtant, des passages entiers flottaient suspension dans ce néant, tels ces vers de Benoît Foulon⁹ :

HEURE H

*la hache ternit l'abrupt
comme seule
plonge aux tumeurs l'alarme (tu meurs)
plonge à la plaie la mort (lame ores l'âme hors)
alacre l'ache alacre l'arme
plonge à cette humeur
sa tige vertige H. L. M.
comme ce le d'amertume heure
où les cœurs hument l'écume sœur
allument l'heur heurt de hasch
lagent leurs larmes d'or*

de Daniel Robur :

*Il y a décalage
parce que je le veux
ne jetez pas la pierre
braves gens
elle pourrait resservir.*

de Georg Herbst :

⁹ Les poèmes ou extraits de poèmes qui suivent sont bien sûr en français dans le texte (N. d. T.).

*Nos jambes
Marchent plus vite que nous.*

de Gaston Sologne :

*On martèle un oiseau on fouette un cocher
(...)
On suppose un vieil âge
chargé de nuées d'or*

de Michel Rossi :

*(...) j'isole le silence et la vie
la vie qui se tord en un brasier
et en un cri
halluciné*

de Joseph Tessier :

*Une chanson pleure dans ma tête
Triste et douce
Comme ces soirs au château
(...)*

Ce numéro de la revue ne contenait rien de Lelu. Je lui en fis la remarque. Il sourit, avala une gorgée de bière, et dit :

« Cher monsieur Casaque, je suis sans doute, de ce groupe, celui qui publie le moins. Mon but : la perfection ; aussi ne puis-je me résoudre à nous compromettre, mon œuvre et moi, en sacrifiant à de ces modes hypocrites...

– Quoi ? Quoi ? coassa Robur.

– Que faites-vous donc, dit Sologne, de la spontanéité que vous avez si souvent prétendu cultiver ? Auriez-vous déjà oublié vos déclarations de la semaine dernière ? »

Une longue discussion s'ensuivit, sur la sincérité des poètes et, plus généralement, des artistes. J'avais décidé d'éviter, dans la mesure du possible, de me mêler à ces débats, qui se réduisaient à un entrelacement de citations, de références à des œuvres que je ne connaissais pas et d'allusions à l'histoire du groupe. Je me contentais le plus souvent de prêter à ces échanges de répliques juste assez

d'attention pour pouvoir, de temps à autre, hocher la tête d'un air entendu, ou (plus rarement) mimer un rire neutre. À certains moments pourtant, mû par un irrésistible élan intérieur, je ne pouvais m'empêcher d'intervenir oralement, de **me jeter à l'eau*. Ainsi, au cours d'une de ces réunions, comme quelqu'un venait de prononcer le mot « répétition », je dis subitement, animé par un enthousiasme qui n'avait cessé de croître depuis le début de la discussion (je ne sais plus sur quoi elle portait) : « C'est Rosencrantz, je crois, qui dit que la répétition est le sérieux de l'existence. » La remarque fit sur l'assistance une heureuse impression. On me considérait avec un étonnement non feint ; Robur se pencha vers moi en clignant des yeux, la bouche entr'ouverte ; la pipe de Sologne s'immobilisa à quelques centimètres de ses lèvres ; Rossi me dédia un chaleureux sourire. Je poursuivis dans le silence : « Phrase brillamment commentée par Kierkegaard, dans son *Begyrt om Angest*, ou bien ? » L'admiration du public fut d'autant plus profonde que j'avais dit avec simplicité ces mots importants.

Mais toutes mes interventions ne contribuèrent pas à ma gloire. Il en est une en particulier que, malgré l'horreur que m'inspire son souvenir, je tiens à relater telle quelle. Lors de la première réunion à laquelle je pris part, je voulus m'ouvrir à mes hôtes de la perplexité où m'avait plongé le personnage tonitruant dont on se rappelle la visite. Il convenait toutefois de ne pas les choquer par une curiosité excessive. M'étant seulement informé de son nom, je choisis ce qui me parut un bon point de départ pour des investigations plus poussées :

« Ce numéro d'*Abrupts* ne contient rien non plus de monsieur Delatude », dis-je ; et j'ajoutai (précaution d'autant plus gratuite qu'au sommaire de la revue ne figurait aucun autre nom que ceux que j'ai cités) : « Mais peut-être écrit-il, lui aussi, sous un pseudonyme... »

Il ne me fallut pas une seconde pour m'apercevoir que j'eusse mieux fait de me taire. Robur, occupé à lisser ses cheveux, se jeta en avant avec une telle violence qu'il faillit choir du divan. Et les lunettes de Sologne menaçaient d'éclater sous la pression du regard qu'elles avaient à filtrer. Deux paires d'yeux s'étaient vrillées sur moi ; Tessier et l'impopularité de Delatude me sauvèrent.

En effet, le médiocre éclata de rire et dit à Robur :

« C'est trop drôle ! »

Ébahi, le vieillard se tourna lentement vers lui :

« Qu'est-ce qui est trop drôle, Tessier ? »

– Vous vous sentez bien, Tessier ? renchérit Sologne.

– Je t'en prie, Tessier, souffla Rossi.

– Enfin, messieurs, prendre Delatude pour un poète ! Quand même ! gloussa Tessier.

– C'est vrai, dit Foulon. Comment peut-on se tromper à ce point ? » Et de rire à son tour. Tous bientôt en firent autant, sauf moi qui m'interrogeais avec anxiété. Mais Tessier avait atteint son but et Sologne déclara :

« Cher monsieur Casaque ! Vous n'en ferez jamais d'autres ! Delatude, poète ! Mais, cher monsieur, c'est tout juste s'il sait écrire ; il se contente de savoir compter ! »

– Delatude est notre imprimeur, dit Robur. Pas typographe, hein, imprimeur. Il nous méprise, nous et notre art, autant que nous le méprisons. Néanmoins, il nous est utile et il le sait. C'est pourquoi il vient nous narguer jusqu'ici, sûr de son impunité. Il se donne de grands airs, il nous singe pour mieux nous rabaisser ; et vous vous y êtes laissé prendre ! Delatude n'a jamais possédé la moindre parcelle de culture, et n'est bon à rien qu'à la gestion d'un atelier. Dans son métier, *ça, il excelle ; et pourquoi sinon ferions-nous encore appel à lui ? Sachez cependant, monsieur, Casaque, que cette situation ne durera pas éternellement. Delatude semble oublier qu'il a autant besoin de nous que nous de lui ; et un jour viendra où nous nous adresserons à un autre imprimeur. Nous pouvons bien vous le révéler, Delatude, voici deux semaines, a commis une grave erreur ; c'est-à-dire qu'elle est grave pour lui. Il s'est porté au secours d'un club de poètes dont la revue risquait de disparaître, en raison de la faillite de son imprimeur. Nous ne verrions dans ce geste rien que de très louable si la revue en question n'était pas ce qu'elle est. Le groupe Surgir a ses ennemis, monsieur Casaque ; je ne dis pas ses rivaux, car qui pourrait prétendre l'égaliser ? mais après tout, si certains ont cette outrecuidance, tant pis pour eux ; je dis des ennemis, aussi stupides qu'acharnés, dénués non seulement de scrupules mais aussi de tout sens poétique. Nous ne sommes pas les seuls à dénoncer la vacuité, l'inanité, la nullité de *Sphynge* ; tel est le nom de cet organe. Vous vous imaginez ! Copiant sur nous, ces messieurs se réunissent chaque semaine ; mais que sort-il de ces conciliabules, je vous le demande ? Un méchant torchon, et prétentieux ! Tout à la ressemblance de son rédacteur en chef, William Pagès. *Sphynge*, cher monsieur ! Vous comprenez, je suppose, ce que l'initiative de Delatude représente pour nous. Comment n'y pas voir une trahison ? Posons la question à Sologne, que cet acte ignominieux ne paraît pas suffire à émouvoir !

– N'exagérez pas, Daniel ; n'exagérez pas ! C'est drôle comme vous avez tendance à l'exagération ! bougonnait Sologne. Plus qu'un autre, je devrais être bouleversé par l'insolence de Delatude, puisqu'il m'a toujours laissé croire qu'il était mon ami. Il m'a déçu. Mais attendons la sortie du prochain numéro d'*Abrupts* avant de tenter quoi que ce soit.

– Oserai-je, dis-je alors, avancer une hypothèse ? Peut-être monsieur Delatude ignorait-il la nature de vos relations avec les gens de *Sphynge* ?

– Non, non, dit Robur, nous en avons maintes fois parlé devant lui. Nous sommes trahis, vous dis-je. Quant à ce que vous proposez, Gaston, nous ne saurions tolérer que notre prochain enfant sorte des presses de Delatude en même temps que ce bâtard. Grimardias nous indiquera une autre boutique. »

Tous en tombèrent d'accord avec lui.

Au cours de ces réunions, j'eus souvent l'occasion de noter le souci quasi valétudinaire qu'avait Robur d'affirmer sa supériorité sur son entourage, par la quantité de son débit oratoire et de sa production poétique. Il semblait mettre un point d'honneur à couvrir de sa plume étonnamment alerte le moindre fragment de papier passant à sa portée, de sa voix criarde celle de ses compagnons. Un jour

qu'il se montrait particulièrement bavard, je commençais à m'assoupir quand je l'entendis déclamer, emporté par le flot de son propre discours, des vers du grand Virgile, en, les déformant :

*Bacchatur vates, si magnum pectore possit
excussisse deum.*

Je corrigeai aussitôt :

« *Magnum si pectore...*

– N'est-ce pas ce que j'ai dit ? miaula Robur en agitant sa crinière.

– Cher monsieur, je ne me serais pas permis de vous interrompre...

– Vous avez sans doute raison, dit Robur. Mais ceci est des plus curieux : je sais fort bien que je commets souvent une erreur sur cet hexamètre ; cependant l'esprit humain est ainsi fait que cela ne me rend pas pour autant capable de distinguer le vrai texte du faux, lequel, du reste, vous me l'accorderez, est correct du point de vue de la scansion. N'avez-vous jamais rencontré pareil dilemme, monsieur Casaque ?

– **Si fait*, et fréquemment. De l'expérience de l'erreur notre mémoire ne retient souvent qu'une information à deux faces, sans que nous puissions décider laquelle est la vraie ; et chaque fois que nous rencontrons un de ces couples indissociables, une sorte de **mauvais génie* nous porte à opter pour le faux, donc à récidiver. À mon avis, l'erreur originale ainsi promue au rang de modèle prend naissance au plus profond de notre inconscient, là où s'exerce une influence prioritaire sur la formulation de notre savoir. Cette priorité, tout aussi bien chronologique, ne manque pas de perdurer au détriment de la vérité venue de l'extérieur et ressentie comme une agression, surtout dans le cas d'une correction. Je serais tenté de voir là un caractère conservateur, réactionnaire de l'esprit. La défection de notre faculté de validation, de notre discernement en somme, s'expliquerait par la survivance dans le souvenir, survivance latente, sans cesse reconduite par de nouvelles expériences, de cette dépossession originale, et peut-être même la plus originale de toutes, je veux dire la naissance, qui nous apprend brutalement que la vraie vie n'est pas ce que nous croyions.

– Non seulement vous dites des choses intéressantes, mais encore vous les dites si bien que j'ai peine à croire que le français ne soit pas votre langue maternelle, dit Robur.

– J'ai enseigné la philosophie à Paris, il y a bien longtemps de cela, dis-je.

– Vous étiez dans l'enseignement ? dit Robur. Figurez-vous que je l'avais supposé dès notre première rencontre, et tout à l'heure encore : votre ton quand vous m'avez repris, votre prononciation et votre scansion du latin m'ont rappelé un professeur que j'ai eu à Alger où je faisais mes humanités, dans la même classe que Grimardias. Au reste, mais ceci ne vous concerne plus, mon cher Casaque, ce professeur, un certain Goldmund, était ce qu'on appelle **une peau de vache* ! Je me souviens d'une histoire qui est arrivée à Grimardias. Goldmund l'avait puni de quatre heures de retenue, à purger le samedi suivant. Grimardias se présente, son dictionnaire sous le bras. Son bourreau lui donne six

pages de Tacite à traduire. Grimardias proteste ; douze pages. Il proteste encore ; trente pages. Puis cinquante ; comme le livre n'en proposait pas davantage, notre condamné, après une ultime démonstration de mauvaise grâce, se voit retirer son dictionnaire. Et l'autre déclare qu'il n'était pas pressé, que personne ne l'attendait, qu'il pouvait rester là jusqu'au lundi matin ; Grimardias n'avait plus qu'à s'incliner. Il se met au travail.

« Traduire cinquante pages de Tacite sans l'aide du dictionnaire, c'était une rude épreuve, même à cette époque et sans limitation de durée. À huit heures, Grimardias n'a pas achevé le quart de son ouvrage. L'autre tire alors de son énorme cartable un sac de couchage qu'il étale sur le sol, puis un pyjama et quelques revues. Il se déshabille, se couche, et commence à lire. Vous imaginez l'étonnement de Grimardias ; mais Tacite réclame toute son attention. Deux heures s'écoulaient encore ; Goldmund donne alors cette consigne : « Réveillez-moi demain à cinq heures ». Puis il se retourne, cale sa tête sur le dictionnaire et se recroqueville dans son sac de couchage. Quelques minutes plus tard, des ronflements lugubres, amplifiés par le volume de la salle, viennent perturber le travail déjà pénible de Grimardias. À cinq heures, au terme d'une nuit épouvantable, durant laquelle il a maintes fois tenté, mais en vain, de récupérer son dictionnaire, Grimardias, épuisé, son **pensum* achevé, cherche à tirer son professeur d'un sommeil peu réparateur, à en juger par les cris qu'il avait poussés, paraît-il, en permanence, contribuant du moins à tenir sa victime éveillée. Mais l'autre, douillettement pelotonné dans son cocon, reste sourd à ses sollicitations. Grimardias n'a plus la force de lutter ; il pose sa copie, arrache au dormeur son oreiller et s'enfuit en courant ; il évite de justesse le concierge qui, attiré par la lumière, traversait la cour, et, sans répondre à ses sommations, franchit le porche et se retrouve dans la rue. Ainsi finit cette incroyable histoire. Détail troublant : nous ne revîmes jamais ce professeur ; et personne n'a jamais su ce qu'il était devenu. On a pu prétendre qu'il avait été révoqué de l'enseignement pour alcoolisme. Selon certains de ses collègues à qui il se serait confié, il aurait souffert d'être un écrivain raté, son père l'ayant très tôt détourné d'une brillante carrière littéraire. »

Chère destinée !

Cependant, au jour fixé, j'avais livré à mes traducteurs les cinq premiers chapitres de mes mémoires. Nous étions installés autour d'une petite table au fond du café, moi sur la banquette, dont les deux jeunes gens, malgré mes protestations, m'avaient laissé le monopole, eux sur des chaises dures. Jérôme Loupié posait des questions.

« Comment s'appellera votre livre, monsieur Kasack ? »

Jérôme Loupié réunissait en une bonhomie souriante et toujours égale les signes contradictoires de la médiocrité et du génie. Que l'on considérât la partie inférieure de son visage, ses narines charnues, son double menton et surtout sa bouche, large, humide, plantée de dents noircies par le scorbut, ou que l'on s'intéressât à son front haut et renflé, à ses cheveux noirs ébouriffés, à ses yeux qui, protégés par d'épais remparts de plastique et de verre, brillaient d'un éclat presque aveuglant, révélant la puissance d'un lointain feu intérieur, on se faisait de l'amant de Catherine deux opinions si différentes que cette tête joviale s'entourait d'un halo de mystère qu'entretenait le disparate de leur couple. Tandis que la jeune femme, plutôt exubérante, cachait mal ses sentiments, Jérôme s'exprimait du bout des lèvres, et comme dans un code dont seuls quelques initiés auraient eu le secret.

« Je ne sais pas encore, dis-je.

– Vous avez le temps d'y réfléchir. Mais dites-moi, pourquoi écrire en allemand, alors que vous parlez si bien notre langue ?

– Je la parle assez bien pour me débrouiller en conversation courante, mais je serais incapable d'écrire tout un livre en français ; l'anglais et surtout l'allemand me sont plus familiers.

– Monsieur Kasack, dit alors Catherine, est-il indiscret de vous demander votre âge ? Ou plutôt non, laissez-moi deviner... Vous avez plus de soixante-dix ans, n'est-ce pas ?

– Soixante-treize, dit Jérôme.

La vérité les assomma.

« Quatre-vingt-quatre ans ! répéta Catherine.

– Le vingt décembre prochain.

– Je ne m'en serais jamais doutée ; sincèrement, vous n'avez rien d'un vieillard ! »

Je comprenais leur étonnement. Mon teint hâlé, mes yeux vifs les avaient trompés, et aussi ma démarche souple et altière. Ils n'étaient pas remis de leur émotion quand nous nous quittâmes, une demi-heure plus tard, après que je les eus conseillés sur la manière de traduire certains passages de mon livre et qu'ils se furent engagés à me remettre leur travail deux semaines plus tard.

Ils tinrent parole.

« Alors, monsieur Casaque, on a fait ses devoirs ? »

J'ignore encore comment la concierge connaissait mon nom, et le reste, mais, serrant contre mon cœur ma précieuse livraison, je préfèrai me mesurer avec l'escalier, dont les marches devenaient chaque semaine plus raides.

Bien que j'eusse erré toute la nuit dans les rues les moins animées du quartier Latin, cherchant à me tranquilliser l'esprit, en me répétant que ces feuillets avaient aussi peu d'importance que les critiques qu'ils susciteraient, je constatai que mon rythme cardiaque n'avait cessé de s'accélérer depuis mon entrée dans l'immeuble.

Lelu était absent ; j'en fus désolé. Il avait pris froid, me dit Robur qui, pour sa part, semblait décidé à affirmer plus que jamais sa présence. Sologne avait revêtu son pagne coutumier. Herbst s'avança :

« **Bonjour, monsieur Kasack ! Êtes-vous donc fini avec votre livre ?*

– Pas encore, répondis-je en lui étreignant vigoureusement la main, ce qui produisit sur son visage une grimace de respect.

En remettant à Robur ces cinq chapitres, je m'imaginai qu'il les lirait aussitôt, puis les passerait à un autre, jusqu'à ce que tous en eussent pris connaissance et formulassent, au besoin confrontassent leurs impressions. Mais Robur se contenta de plonger les feuillets dans sa serviette, et nous parlâmes d'autre chose. Cette insouciance provisoire ne parut somme toute préférable à un examen immédiat de mon œuvre en ma présence, qui m'eût placé sur un fâcheux et fragile piédestal ; mais je ne laissai pas de déplorer que tous les visages se tournassent de nouveau vers Robur : il ne méritait pas plus que moi cet honneur. Adoptant alors une attitude dont ma qualité d'invité pouvait excuser l'impertinence, je me lançai, sans qu'on m'en eût prié, dans un long discours qui n'avait trait qu'à moi-même, et dont je rapporterai ce qui suit.

En effet, je parlais depuis quelque temps déjà, et personne n'avait encore osé m'arrêter, quand Foulon, par lassitude peut-être, me relança, je ne sais plus à quel propos.

« Au fond, monsieur Casaque, dit-il, vous êtes un aventurier.

– Oui, répondis-je, et je crois que le récit de ma vie, mieux composé, mieux écrit que je ne puis le faire, surpasserait n'importe quel roman d'aventures. Cette vie, je l'ai choisie, appliquant la fameuse devise de Sénèque : *Non sum uni angulo natus, patria mea totus hic mundus est*. Je l'ai aimée aussi, heureux de renaître chaque matin avec la certitude que la journée serait riche d'événements dont je ne soupçonnais rien encore. Je me suis toujours bien accommodé de l'imprévu. Je n'avais pas de fortune ; je gagnais ma vie au fur et à mesure, selon mes besoins. Je déteste le luxe. Certaines opérations m'ont rapporté beaucoup d'argent ; je le dépensais le plus vite possible, pour repartir, atteindre d'autres paysages, d'autres cités, d'autres hommes. Je ne garde pas de ces heures d'opulence un meilleur souvenir que de celles que j'ai passées au cœur des forêts les plus denses, à compter mes cartouches et mes blessures, ou à flâner, le ventre vide, dans les quartiers les plus repoussants des grandes villes sud-

américaines. Il m'arrive même de me reprocher d'avoir succombé aux plaisirs illusoires que me procurait un argent malhonnêtement gagné. Je jette parfois un regard de mépris sur le personnage que j'ai pu être à certains moments de mon existence. Oui, je me méprise volontiers quand je repense par exemple à ma période australienne... à cette époque où, habillé de neuf et le cigare aux lèvres, je ne trouvais rien de mieux à faire que de longer paresseusement les riches avenues sans âme de Rockhampton, au volant de ma Facel-Vega... »

Robur sursauta, ouvrit démesurément la bouche, n'émit que des sons inarticulés, porta la main à son cœur et se figea dans cette pose, les yeux fous et la crinière hérissée, si bien que je poussai malgré moi un cri de frayeur. Mais bientôt, dominant mon émotion, je m'efforçai de comprendre quelle nouvelle gaffe j'avais commise, cherchant vainement sur les visages qui m'encerclaient de leur masse impénétrable et blême l'ébauche d'une explication à cette crise subite. Le silence avait atteint la densité du plomb quand Foulon, le premier, prit enfin la parole :

« Malheureux que vous êtes ! me lança-t-il, furieux. Ne prononcez plus jamais ce nom-là devant nous !

– Eh bien quoi ? dis-je. Quel nom ?

– Nous n'avons pas oublié, dit Robur.

– Nous n'oublierons jamais ; quelle horreur ! » reprit Foulon. Tous semblaient près de pleurer, sauf Sologne qui se leva, fit quelques pas et murmura :

« Il ne faut tout de même pas exagérer. »

Robur bondit :

« Exagérer quoi ? Vous n'avez donc pas de cœur ?

– Là n'est pas la question », dit Foulon. Mais déjà Sologne répliquait :

« Vous voulez que je vous dise, Robur ? Vous prêchez la liberté, l'indépendance de corps et d'esprit, mais vous n'êtes qu'un pauvre petit collectionneur de fétiches. »

Sous le coup, Robur se cassa en deux, les yeux rivés sur Sologne qui poursuivait, s'empourprant davantage à chaque mot :

« Et si j'ai envie, moi, de cracher sur tout ça ? Je crache, Robur, sur la littérature que vous idolâtrez ! Sur toute littérature contre-révolutionnaire ! Je crache sur tous vos prophètes, sur tous vos semblables et même sur l'étranger ! »

Je pris mon chapeau, enfilai mon veston, si nerveusement qu'une des manches se déchira, et, me frayant un passage parmi les coups et les cris, gagnai la sortie.

« Monsieur Kasack ! Ne partez pas ! glapit Herbst.

– Trop tard ! » lançai-je à ce traître. Je claquai la porte et plongeai dans l'escalier.

« Revenez, Casaque ! » cria Sologne, penché par-dessus la rambarde. Je continuai à dévaler les marches. Sur le seuil de sa loge, je bousculai le concierge. Le beignet dans lequel il s'apprêtait à mordre s'écrasa sur le paillason.

Il faisait nuit. Je frissonnai, relevai le col de mon veston et descendis la rue Monge. Je pris le métro.

La taverne me vendrait à bas prix un peu de sa chaleur ambrée. Je poussai la porte et m'enfonçai avec délices dans ce tendre giron. Je commandai un café, que le patron vint me servir en sifflotant, après que je me fus écroulé sur la banquette de moleskine. Il n'était pas loin de huit heures mais je n'avais pas faim. C'était comme si l'on m'eût fiché dans la gorge un bâton le long duquel seul le noir liquide pouvait glisser jusque dans mon estomac. Je ne pleurais pas, non ; du profond écœurement que je ressentais je ne parvenais pas à épancher l'amertume. Je regardais avec indifférence mes doigts refermés sur la tasse brûlante. Ils m'étaient devenus étrangers ; étrangers ! Moi aussi je l'étais, j'étais l'étranger sur lequel on avait craché, Sologne et tous les autres avec lui. Et je leur avais livré cinq morceaux de ma chair, de cette chair étrangère, pour moi comme pour eux, de cette pulpe que j'avais trahie et qui à présent se retournait contre moi.

J'entrais dans l'hiver de ma vie ; mais ma mort ne m'appartenait plu ; elle s'accomplissait en dehors de moi, peu à peu engloutie par celle des autres, celle qu'on partage et qu'on nourrit, celle sur laquelle j'avais navigué si longtemps, la vraie mort, grand bain noir dans lequel ma fausse, ma petite mort ne serait qu'une goutte d'encre, grand bain noir qui pousse toujours plus haut son niveau, porte toujours plus près du soleil ses victimes à venir. Pour que ma mort fût plus vraie que la vraie, unique et totale, il m'eût fallu faire corps avec elle ; et je m'en étais cru capable, ou plutôt je n'y pensais pas. Maintenant elle se détachait de moi ; j'avais manqué mon coup, et rien désormais ne viendrait absorber ce retard.

Mon hiver n'était rien moins que total ; il était minimal, comme je l'étais moi-même, rongé d'usure et de passion.

Le lendemain, Sologne me téléphona.

« Monsieur Casaque, il ne faut pas nous en vouloir s'il nous arrive parfois d'avoir des mots entre nous. Vous n'étiez visé par aucun de nos propos. J'espère que vous nous reviendrez bientôt. Robur a lu ce que vous lui aviez donné, et il aimerait vous en parler. Moi-même, j'y ai jeté un œil ; ça n'est pas mauvais, monsieur Casaque, loin de là. Bien sûr, il y aurait quelques retouches à apporter ; c'est la première fois que vous entreprenez une œuvre de longue haleine, **alors évidemment*, il vous manque, disons, un peu de technique. Mais le fond est bon...

– Le fond, vous savez, ce sont des souvenirs...

– Vous devriez passer nous voir. Voulez-vous dîner avec nous demain soir, rue Lepic ? Je crois que vous connaissez l'endroit...

– C'est que j'ai déjà accepté une invitation.

– Ah ? Vos traducteurs, peut-être ? Bon... alors mercredi ?

– Entendu pour mercredi ; mais je donne un cours de sept à huit. Je serai en retard.

– Un cours ? Un cours particulier ?

– Oui, de mathématiques.

– Ah ? Bon, alors à mercredi !

– C'est cela. Vous m'excuserez auprès des autres. »

Je raccrochai. Je n'avais retenu aucune invitation pour le lendemain soir, mais je n'avais pas envie de revoir les poètes.

Il était midi. Que ferais-je du reste de ma journée ? Continuerais-je à écrire ? Continuer ce que je n'avais pas même commencé ! Écrire, oui, il le fallait, mais j'avais changé d'avis sur ce que serait ce livre ; plus exactement, j'avais maintenant un avis, et le besoin d'écrire naissait seulement en moi. Un faux départ, voilà ce qu'avaient été les premiers chapitres. J'y avais mis n'importe quoi, sans réfléchir, cédant à l'excitation, non à l'enthousiasme. En quoi ce magma d'images décolorées pouvait-il les intéresser ? Écrire un livre : il jaillirait de moi comme la lave d'un volcan, sous la poussée de forces internes elles-mêmes en mouvement. Cette bouillonnante pression, je commençais à peine à la ressentir en même temps que j'en mesurais la nécessité.

Je m'apprêtais à descendre saluer le patron de la taverne et lui présenter mes excuses, car mon attitude de la veille au soir l'avait sûrement déconcerté, quand le téléphone sonna de nouveau. C'était Jérôme.

« Alors ? demanda-t-il ; votre œuvre a-t-elle été appréciée à sa juste valeur ?

– C'est moi qui n'en suis plus très content.

- Allons bon ! je m’en doutais ! la traduction laisse à désirer ! dit-il en riant.
- Vous savez ce que je vous en ai dit... Non, c’est un problème de fond.
- Mais le fond, ce sont vos souvenirs ! Des mensonges pèseraient-ils sur votre conscience ? » Il rit encore.
- « Plutôt un manque de cohérence, une certaine désinvolture, qui confine au mépris du lecteur.
- C’est l’opinion des poètes ? Après tout, ce sont eux qui vous ont commandé ce livre !
- Précisément. Je préférerais me le commander moi-même.
- Je comprends.
- Et je me suis un peu brouillé avec eux.
- Une réflexion qui vous a déplu ?
- J’ai dû mal en saisissant le sens, et me froisser pour quelque chose qui n’en valait pas la peine.
- Ne vous en faites pas, ça s’arrangera. Dites, je voulais vous inviter à dîner ; vous êtes libre demain soir ?
- Bien sûr, répondis-je. C’est très gentil à vous.
- Non, c’est normal ; et puis ça vous changera de la rue Lepic. »

Un homme entre dans la taverne. Grand, bronzé, on ne voit pas tout de suite qu’il est ivre et âgé. Il porte un long manteau beige surmonté d’un col mousseux d’où jaillit un foulard lilas. Il est coiffé d’un chapeau comme ce n’est plus la mode. Il a le nez fort et agressif, mais beau. Ses cheveux roulent blonds et argent sur sa nuque ridée, un peu rouge. Il commande un **demi* et parle. Les autres consommateurs et le patron se taisent. Il dit d’abord, avant même d’avoir trempé ses lèvres violacées dans son verre : « **Je me suis mis trop de parfum, je vais tuer un régiment de mouches !* » Il scandale ces derniers mots et l’on s’aperçoit qu’il a déjà pas mal bu. Puis il se met à rire et les conversations reprennent ou ce qui en tenait lieu ; mais bientôt il parle de nouveau : « **Qu’est-ce qu’il vaut mieux être, un vieux beau ou un vieux con ?* » Il rit de plus belle ; les autres font semblant – mais ils n’osent pas comprendre. Il avale une dernière gorgée de bière et, avant de se blottir dans un mutisme hérissé de brefs éclats de rire, dit encore (il parle haut et clair, on admirerait presque cet homme chez qui l’alcool ne réduit pas à néant les facultés poétiques et artistiques suggérées par sa tenue) : « **Le jour où j’ai joué, c’est quand ma fille m’a dit : ‘Papa, t’es un vieux croulant.’ Un vieux croulant ! Un vieux croulant !* »

Portant précautionneusement la tarte à l’ananas que je venais d’acheter au coin de la rue de Bellechasse, je gravis l’escalier du vieil immeuble aux murs salis. J’atteignis le sixième étage, repris mon souffle. Premier couloir à droite ; compter les portes jusqu’à la septième.

« Bonsoir, Louis ! » s'écria gaiement Catherine, qui portait pour la circonstance une longue robe de velours ocre. Barricadé derrière ses lunettes de myope, Jérôme paraissait lui aussi heureux de me voir.

« Oh ! dit Catherine en apercevant la boîte de carton joliment ficelée. Mais vous n'auriez pas dû ! Donnez-moi votre pardessus ; Jérôme, s'il te plaît, aide-moi à débarrasser monsieur Kasack ! »

L'appartement, composé de deux chambres de bonne réunies par la suppression de la cloison mitoyenne, n'avait rien qui pût me choquer, voire me surprendre ; même, je m'y sentis vite en territoire familial. D'une table basse s'élançait un bouquet de fleurs sèches. Entre des étagères garnies de livres, les murs étaient couverts d'affiches et de photographies, et une grande tenture orientalisante séparait la pièce principale de la chambre. La cuisine, minuscule, avait été aménagée dans une des deux anciennes entrées, les sanitaires dans l'autre. Nous nous assîmes et conversâmes quelques instants, en toute simplicité. Enfin Jérôme se leva et proposa de goûter un somptueux whisky écossais que des élèves reconnaissants et perspicaces lui avaient offert. Catherine fronça les sourcils : « Jérôme... » Mais, devant l'air doucereux de son ami, elle fit mine de regretter cette intervention. Je pris la liberté de m'immiscer dans cette courte dispute, qui suffisait à me peiner :

« Allons, Catherine, ça n'est pas tous les jours dimanche ! Vous nous tiendrez du reste compagnie, puisque je devine en vous toutes les qualités d'une femme jeune, moderne, qui sait apprécier les bonnes choses... avec mesure, naturellement. »

À son sourire indulgent, je compris que j'avais touché juste, qu'elle avait même été flattée de mon discret compliment, qu'elle le recevait, non sans orgueil, comme une friandise galante, une avance prudente et hardie la fois, de celles précisément dont je m'étais fait une spécialité, même si jusqu'alors je n'avais pas si souvent rencontré l'occasion de mettre à l'épreuve une compétence que je crois en partie héréditaire, vu que mon père, de l'aveu de son épouse, était un séducteur de génie.

Comme je portais mon verre à mes lèvres, on sonna. Catherine alla ouvrir la porte, sous l'œil satisfait de Jérôme. Une voix mélodieuse s'exhala du palier. Le choc qu'elle produisit sur moi n'eut pas le temps de se répercuter plus profondément ; déjà Catherine revenait, introduisant une femme très belle.

« Louis, voici Sandrine, ma sœur cadette. Sandrine, tu as devant toi monsieur Louis Kasack, un de fraîche date. Il écrit ses mémoires, et nous nous efforçons, Jérôme et moi, de les traduire, car Louis a choisi d'écrire en allemand. »

J'étais abasourdi. Sandrine – oui, c'était bien elle, la jeune infirmière que j'avais connue autrefois – me tendait avec un sourire complice une fine main hâlée que rehaussait d'un éclat magique un brillant.

« Je connaissais mademoiselle, dis-je en tentant de surmonter l'émotion qui comprimait ma voix, mais je dois dire... »

Les mots me manquaient. Mes hôtes crurent à une banale défaillance linguistique et, partant d'un grand éclat de rire, s'adonnèrent à de multiples commentaires sur ces retrouvailles fortuites,

exigeant d'autre part des précisions, ce qui me contraignit, bon gré mal gré, à fouiller une fois de plus dans le cartable empoussiéré de mon passé, sous leurs regards avides et extasiés. Je parlai longtemps, interrompu par de brèves remarques de Sandrine, qui m'aidait avec subtilité à mettre de l'ordre dans mes souvenirs inextricablement emmêlés. Puis nous passâmes à table, où nous attendaient des coquilles Saint-Jacques **à la provençale*.

Je retrouvais donc la joyeuse jeune femme qui m'avait jadis dorloté, enjouée, prononçant toujours quelque bonne parole capable de tempérer les esprits déjà échauffés par le whisky. Elle seule n'y avait pas goûté, sans doute parce que sa profession lui permettait assez de constater combien l'alcool peut miner l'humanité. Elle avait gardé une incomparable lucidité, qui la faisait régner en discrète maîtresse des cœurs sur notre euphorique tablée.

Le dîner fut excellent. Le café appela les confidences. On voulut savoir où j'en étais de mon livre. Par malheur, j'avais oublié d'apporter la suite de mon manuscrit. Cette négligence me pesait plus lourdement encore si je m'arrêtais à considérer les yeux de l'ange adorable qui me faisait face. Je ne résistai pas à la tentation, et proposai à mes hôtes de leur rendre compte oralement des trois chapitres que j'avais rédigés durant les deux dernières semaines.

Il y était justement question de Sandrine.

Ô miracle ! Il avait suffi que je me souvinsse d'elle pour qu'elle fût à nouveau près de moi !

Il était plus de minuit quand, ayant offert à Sandrine de la raccompagner chez elle, je pris congé de Jérôme et de Catherine, enchantés, dirent-ils, de cette soirée ; ils ne faisaient que traduire un sentiment dont je crois volontiers qu'il se lisait sur mon visage.

Sandrine me quitta devant la porte de son immeuble, après m'avoir laissé entendre qu'elle aurait plaisir à me revoir, maintenant qu'une voix subitement jaillie d'un tréfonds du passé avait ravivé le feu de la rencontre.

Je hélai un taxi et rentrai chez moi.

L'immeuble où j'habitais ne m'avait jamais semblé aussi cocasse, avec son rideau de branchages griffus. Je grimpai lestement l'escalier ; mes pas sonnaient comme des rires dans l'obscurité sépulcrale qui caressait mon ascension. Le paillason, brossé de neuf, les accueillit avec un frisson de contentement. Sur la table de la cuisine, la cafetière tendait vers moi son bec, tandis qu'un rayon de lune s'attardait cérémonieusement sur les rondeurs candides de ses flancs. Je bus un grand verre d'eau. J'étais heureux !

XII

Sandrine seule, parce qu'elle est là, a le pouvoir de me faire espérer. C'est, au fond de ses yeux, l'étincelle filante de la joie, et j'ai franchi le seuil, humant l'odeur des ans, le parfum de mon être redit par les murs et animant les meubles, et emplissant doucement tous les vases où vacillent quelques fleurs. Moi ; le même, l'autre qui revient comme une carte postale, simple et lisse à la façon de certaines surfaces...

Au fond de ses yeux, c'est toujours ce reflet, tandis qu'une musique pâle enveloppe mon cœur comme un linge frais, et surtout aux endroits qui n'avaient pas cessé de saigner. Le sourire délicat titillant ses joues, c'est un rêve que la nuit dévoile et protège à chaque instant. Le balcon se penche et nous n'avons pas peur ; la brise commence à serpenter entre nous, à l'intérieur le canapé sourit.

Au matin... au matin s'élève, blanc, rouge, un soleil perdu ; les toits en flammes, leurs tuiles qu'on croit voir fondre et couler le long des façades, ça ruisselle de couleurs entre les maisons ; le fracas des persiennes après le réveil des gens, ceux qui glissent une ou deux mains dans l'entrebâillement – tout respire encore le rêve – d'une fenêtre ; répond de loin en loin le tam-tam des premières rames, elles prononcent dans chaque gare des messages bizarres entrecoupés d'éclats de freins, et le sol tremble puis répercute cette alarme glorieuse qui remonte les rues pour envahir chaque chambre où gigotent dans leurs lits d'espérance les marmailles.

« Tu viens ? » La même voix au bout de cette musique qui me poursuit. Je me lèverai, comme je me serai toujours levé. « Tu viens ? » L'odeur du café chaud brûle mes narines ; dans la cuisine, une affiche touristique : c'est Qumrân. Et toujours cette musique, léchant les murs.

Nous beurriions des tartines. J'ai vu soudain l'horizon vaciller, une femme tournée vers moi qui l'attendais, ses vêtements sont froissés, ses mains discontinues, celles que j'avais couvertes de baisers ; à ses cheveux jaillis du fond de l'univers on devine qu'elle a fait le tour de la terre, elle a vu les continents flotter sur les mers et les mers plonger d'elles-mêmes au creux des abîmes ; à ses cheveux fous, on entend le vent qui l'a portée sur les plaines, au sommet des montagnes bleues et blanches. L'horizon était derrière elle sans bruit, mon cœur assis crépite. Moi le conquérant, moi le veuf des siècles, je vais cueillir son corps. Ses lèvres prises entre deux mots, on dirait qu'elles se débattent entre des liens invisibles. Sandrine parle souvent. Sa voix un peu rauque au début, puis s'attendrissant, enfin c'est un piano en pleine rhapsodie.

Attendre, mais pour ces sonates lumineuses, pour ces liserons vocaux pendus aux lobes en guise d'accroche-cœurs ou d'enfantillages.

Sandrine est enceinte ! C'est pour août. Aurai-je assez d'énergie ?

Toute la journée d'hier j'ai pleuré d'allégresse, et ce matin encore. Si c'est une fille, elle s'appellera Odile, si c'est un garçon, Guillaume. C'est elle qui a choisi ces prénoms, et son choix me trouble autant que sa grossesse. Aurai-je assez d'énergie pour surmonter ces émotions ?

Sandrine est là, et cet air de *Peer Gynt* renaît à mes entrailles, me résume et me transporte. Comment dire le conquérant baignant dans ses larmes invincibles ?

TROISIÈME PARTIE

Ici commence la dernière partie de ce recueil de souvenirs ; et j'écris en français, ce qui me demande davantage d'efforts et de temps. J'aurais pu cesser net la rédaction de mon livre. Des événements graves se sont produits qui ont ruiné l'espoir et définitivement porté à son comble mon indifférence ; mais pourquoi m'empêcherait-elle d'écrire plutôt que de me le permettre ? Non que je me croie libre désormais d'accomplir « l'œuvre de ma vie » ; hélas ! quelle sottise ! Au contraire cette croyance, qui vint m'abuser pour quelque temps après ma rencontre avec les poètes du groupe Surgir, ne m'abusera plus, tant il m'est égal d'écrire ou de ne pas écrire ; donc j'écris.

Ce fut le matin du vingt décembre, et Grieg, de sa baguette de givre, toujours faisait danser la planète ; moi, je ne voulais encore ni ne pouvais m'extirper de cette cachette aux dimensions universelles, quitter cette retraite visible à tous, et rien ne m'eût contraint à m'absenter, à trancher ces racines où s'ancrait toute la concavité du monde. Pourtant, ce matin-là, ça ne tourna plus rond, la baguette de givre se cassa.

Comme ces choses sont difficiles à dire ! Au vrai, je ne souhaite pas plus de les dire que de ne pas le souhaiter ; il se peut que, tout l'heure, je raconte les faits, et seulement les faits.

Donc j'écris la mort de mes traducteurs. Et la mort d'Olivier. La voiture qui les emmenait en Suisse est tombée dans un ravin. J'étais chez Sandrine quand elle a appris la nouvelle. Je ne dirai pas notre chagrin.

Le soir même elle est allée rejoindre ses parents, à la campagne. C'est là, dans son village natal, que Catherine a été enterrée, auprès d'Olivier et de Jérôme.

Je ne suis pas parti avec Sandrine, je ne voulais pas être cet étranger que naturellement on abhorre. De toute façon je sentais que je ne pourrais pas entreprendre ce voyage. Je n'ai pas su reconnaître alors la maladie qui me tenait.

Je dis maintenant où je suis : dans une chambre d'hôpital. Sandrine l'ignore, et c'est tant mieux. Aucun danger dans l'immédiat. Si mon état empire, je me résoudrai à la mettre au courant. Pour elle, non pour moi. Pour qu'elle puisse me prendre la main une dernière fois. Comme j'aimerais ne pas avoir à lui causer cette douleur supplémentaire ! Mais s'il le faut...

J'écris aussi – il le faut – la mort du patron de la taverne. C'est moi qui l'ai trouvé, dans cette cuisine où nous avons appris à nous connaître. Je venais de l'appeler de chez Sandrine ; à l'annonce de l'accident, il n'avait pas prononcé une parole. J'avais décidé de lui rendre visite.

La taverne était fermée. Je suis passé par la cour ; la porte de la cuisine n'était pas verrouillée. Je suis entré, et je l'ai trouvé là, mort, une sorte de surprise arrêtée sur son visage. Il s'était tiré une

balle dans la bouche. Ses yeux ouverts relisaient indéfiniment un billet posé sur la table, à mon intention, et qui portait ce seul mot : PARDON.

J'ai pris le billet, il est dans mon portefeuille. Je suis sorti, j'ai alerté la concierge, qui a prévenu la police, qui m'a interrogé.

La concierge m'a aidé pour les formalités, elle m'a tenu compagnie à l'église, au cimetière ; le sort n'avait pas voulu que le patron de la taverne reposât auprès d'Olivier ; pouvait-il les empêcher de se rejoindre dans l'au-delà ?

Quant à Abdul, j'en dis quelque mots. Ce grand garçon de vingt-huit ans, ancien condisciple de Jérôme, nous a été d'un secours inestimable. Il a pris l'avion pour Bâle et, là-bas, s'est occupé des formalités. Auparavant, nous avons accompagné ensemble Sandrine à la gare Montparnasse. Beaucoup de circulation dans les rues, beaucoup de monde dans la gare, l'énervement ambiant nous gagnait, le brouhaha nous paralysait. Séparation pénible, aveugle. J'ignore si c'est Sandrine que j'ai embrassée ; si c'est sa valise que j'ai portée ; si c'est Abdul qui m'en a déchargé. Bientôt Sandrine ne fut plus avec nous. J'ai dû crier un mot d'adieu. Puis Abdul m'a proposé de boire un verre. Je lui ai dit que je ne sentais pas bien, et il m'a ramené chez moi.

Je n'ai pas dormi de la nuit, j'avais des douleurs dans le ventre et dans les reins ; je passe sur les détails. Une image me hantait, celle d'Odile, le souvenir de la Jamaïque se ravivait, mais un autre les offusquait, et je revoyais sans cesse la même scène, insignifiante, tout ce qui me restait de mon dernier séjour là-bas.

« Et peut-on savoir ce qui vous a amené à la Jamaïque, cher monsieur ?

– L'avion. »

L'argument, si pauvre, faisait ricaner les deux hommes, et, percevant leur bêtise, j'en éprouvais de la déception, car ils m'avaient d'abord paru sympathiques, dans leur naïve ambiguïté que, comme d'habitude, j'avais devinée dès le premier instant, sans vouloir me l'avouer, ni admettre que je regrettais un peu l'époque où, pareil à eux, je mêlais de simplicité pas toujours jouée l'appétit de pouvoir qui m'avait conduit jusqu'à ce triste matin sur la Jamaïque.

La Jamaïque ! Je la connaissais si bien que, tout aux replis de son ésotérisme, j'avais oublié jusqu'au somptueux décor où, pendant sept ans, j'avais vécu auprès d'Odile un curieux bonheur ; mais je n'oublierais pas Odile, bien qu'elle eût si profondément changé et s'en fût allée si loin, si loin, sur le Pacifique, se perdre dans les eaux bleues des Îles du Désappointement.

Quelques jours plus tard, de retour à Paris, Abdul est passé chez moi et ne m'y a pas trouvé. La concierge l'a renseigné. Il est venu ici. Je me souviens d'être tombé dans l'escalier. Des voisins se sont chargés de me faire hospitaliser. J'ai demandé à Abdul de ne rien dire à Sandrine. Il me l'a promis. Il

est là-bas, pour le week-end. Je n'aimerais pas être à sa place. Je n'aimerais être nulle part. Pourquoi pas dans cette chambre ? Au moins, j'aurai échappé à la salle commune.

Abdul s'est trouvé en conversation avec la concierge en même temps qu'un homme qui demandait aussi après moi, et que je pense être Lelu. Il n'est pas encore venu. Peut-être ne viendra-t-il pas.

Sandrine ne se doute de rien. Sa grossesse, jointe à cette épreuve affreuse, la fatigue beaucoup. Entre deux crises de larmes, elle relit les Évangiles.

Pour éviter qu'elle n'appelle chez moi, Abdul, qui n'a pas le téléphone, lui a fait croire qu'il m'hébergeait. Elle doit se demander pourquoi je ne cherche pas à communiquer directement avec elle. Mais je ne pourrais pas lui mentir.

Je sais par Abdul que Catherine et Jérôme ont eu le temps de traduire tout ce que je leur avais donné, sauf le chapitre qui devait précéder celui-ci, et où je racontais un peu ma vie avec Sandrine ; il est inachevé, et je n'ai pas le courage de le mettre en français.

II

J'ai renoncé à décrire l'état de mon âme, tel que l'avaient profondément modifié mes retrouvailles avec une femme que j'avais toujours eu envie de connaître et dont j'avais toujours souhaité d'être aimé. Je me suis borné à relater les événements qui se succédèrent depuis, et me précipitèrent avec leur flot dans l'abîme au fond duquel je repose maintenant, abîme de blancheur et de résignation : un caveau, où m'abandonner en toute immobilité à la calme jouissance qui m'investit, qui pèse légère dans tout mon corps. Définitivement libéré de mes liens, je goûte une indépendance vraie, combien plus vraie que celle dont j'avais cru tout au long de ma vie posséder le secret, être la figure éminente. Si je pouvais n'avoir vécu que pendant deux mois, je voudrais que ce fût pendant cette période précisément qui a commencé avec ma seconde rencontre avec Sandrine, pour finir aujourd'hui.

J'ai sauté toutes les barrières, j'avais les jarrets de l'amour. J'ai accédé à cet état supérieur de détachement et de liberté. Tout m'est à la fois indifférent et cause de joie extrême. Je ne suis plus curieux, je ne suis plus inquiet. Pendant près de cent ans j'avais fui Louis Casaque, en deux mois je le suis devenu.

Cette feuille de papier, ce drap, ce lit, cette armoire ne sont que des choses, et moi je suis le scribe de leur existence, comme je suis mon propre scribe.

Je baisse les yeux, ils se meuvent sans heurt dans leurs orbites, ma tête lentement, majestueusement peut-être, tourne sur mes épaules. Mon regard se pose sur le carrelage. Toutes choses m'émerveillent par leur manque de merveilleux.

Je balaie des yeux le sol jaune et gris, je ne vois pas mes chaussures, mais je sais qu'elles reposent sous mon lit. Parfois d'autres chaussures marchent dans le couloir, j'entends claquer les semelles de bois, crier les semelles de caoutchouc, j'entends le pas chuintant des espadrilles ; et le grincement des chariots ; et des voix, des souffles, des respirations. J'entends respirer le corps médical. Des murmures : le vingt-cinq a fait sous lui, le trente refuse les piqûres, le douze ne passera pas l'hiver.

J'ai levé la tête et, sans cesser d'écrire, je regarde le plafond ; les yeux secs. Le stylo court silencieusement sur le papier, ma main bouge à peine, impondérable ; je regarde le plafond. Blanc.

Je suis là.

Indifférent, tellement différent. Quelque chose comme : je suis là.

Je regarde le plafond ; je n'ai pas d'autre désir.

PRIÈRE D'INSÉRER

Écrit et traduit en trois mois, durant l'automne 1975, ce livre déroutant, exceptionnel, recueil de souvenirs ou roman usurpé, bande dessinée ou conte psychanalytique, atlas de poche ou passeport falsifié, art poétique ou procès-verbal, tragédie grecque de série B ou encore cadavre exquis, n'aurait pu être édité sans l'initiative d'un ami de l'auteur, Abdul T., qui parvint à sauver le manuscrit, égaré entre les mains d'une infirmière, et lui donna pour titre une formule extraite du texte même. *L'Hiver minimal* est ici publié dans son intégralité, si l'on excepte la fin de la deuxième partie, une demi-douzaine de pages que l'auteur n'avait pas cru bon d'incorporer au reste de l'œuvre, et qui sont restées à ce jour introuvables.

Louis Casaque se présentait d'abord comme un aventurier. C'est en aventurier qu'il tenta l'expérience de l'écriture, et ses mémoires sont une quête avant de ressembler, pour finir, à une phénoménologie. Puisse-t-il, parasite et victime de l'histoire, rejoindre sans encombre la cohorte sublime des clochards de la vraisemblance, qui n'attendent que lui pour jouer les funambules sur le tropique du Capricorne.

Louis Casaque, *L'Hiver minimal*.

Traduit de l'allemand par Catherine Robineau et Jérôme Loupié.